

L'Exécuteur [207]

– Le jour du jugement

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LE JOUR DU JUGEMENT

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

LE JOUR DU JUGEMENT

L'Exécuteur

Vauvenargues

CHAPITRE PREMIER

Une décennie plus tôt, l'Empire soviétique s'était écroulé, se fracassant sous le poids de la réalité. Ses morceaux avaient volé en éclats, à la manière de fragments de shrapnel, chacun revendiquant le droit à la souveraineté. La Biélorussie était ainsi devenue un État indépendant, et sa capitale, Minsk, grouillait de monde. Une multitude au sein de laquelle évoluaient des hommes – riches, puissants et impitoyables – qui, pour certains, avaient la nostalgie de l'ancien régime et étaient prêts à tout pour le rétablir.

Pour Mack Bolan, Minsk était un univers aussi étrange que la face cachée de la lune. Malgré tout, il se doutait qu'il risquait quelques ennuis à traîner dans les rues avec des armes automatiques et des explosifs planqués sous son manteau. Mais peut-être aurait-il plus risqué encore à se promener les mains dans les poches dans une ville où politique et affaires se réglaient à la Kalachnikov.

Une chose embarrassait le Guerrier plus encore que d'être en pays inconnu, c'était d'y avoir entraîné deux personnes avec lui. En d'autres circonstances, la présence d'alliés, dont l'un n'était autre que son frère, l'aurait probablement réconforté, mais, sur un terrain aussi peu familier, cela ne faisait qu'ajouter à ses responsabilités. Il jouait trois vies au lieu d'une.

Leur première cible était un club de rencontre communautaire – du moins sur le papier. C'était là que se retrouvaient des Tchétchènes en exil pour boire de la vodka jusqu'à plus soif et se plaindre des graves injustices dont leur pays souffrait sous le joug des Russes. Malheureusement pour les habitants du quartier, en ce tranquille jeudi matin, l'endroit était également un lieu de rencontre privilégiée de la Famille mafieuse que dirigeait Tolya Valerik.

Durant une chasse sanglante de deux semaines à travers deux continents et cinq pays, Valerik était parvenu à échapper à l'Exécuteur. Cette fois, le Guerrier avait l'espoir d'en terminer, même s'il n'avait aucune raison particulière de croire que Valerik se trouvait dans le club. Ce qu'il savait avec certitude, c'était que l'argent du club tombait dans l'escarcelle du pourri et qu'il y aurait bien un lâche – à condition

de se montrer persuasif – pour le mettre sur la piste du mafieux(1).

Dans le cas contraire, la mort de tous les flingueurs présents servirait de carte de visite. Ce serait pour Mack Bolan une façon d'annoncer qu'il était arrivé sur le nouveau champ de bataille.

Si tôt le matin, le club connaissait une animation anormale : il avait vu huit hommes entrer depuis son arrivée, et d'autres se trouvaient sans doute à l'intérieur, puisque les nouveaux venus avaient trouvé porte ouverte. Une attaque à cette heure matinale exposerait moins les civils qu'un raid conduit aux heures d'ouverture officielles du club.

Il quitta la ruelle dans laquelle il était embusqué et traversa la rue étroite, sans avoir à se soucier de la circulation ; les boutiques n'ouvriraient pas avant deux heures, et c'était aussi bien. Cela réduisait encore les risques qu'il y ait des témoins. Avec un peu de chance, ils en auraient terminé avant que les flics ne pointent leur nez.

Sous son manteau, le Guerrier portait un fusil d'assaut Kalachnikov AKSU suspendu à une bandoulière et armé d'un chargeur de trente cartouches 5.45 mm full métal jacket. Sous son aisselle gauche, glissé dans un étui horizontal, un Browning BDA 9 s'était imposé comme l'arme disponible la plus proche des Beretta qui avaient d'ordinaire sa préférence. Avec quinze cartouches 9 mm dans le chargeur, ce serait une bonne arme de soutien. Les poches de Bolan étaient remplies de chargeurs pleins pour le fusil et le pistolet tandis que trois grenades anti-personnelles de fabrication russe étaient clippées à sa ceinture.

L'Exécuteur n'était pas équipé pour une longue guerre, il était juste là pour tuer.

La porte d'entrée du club n'était toujours pas verrouillée. Derrière la porte, une petite entrée donnait sur une autre porte juste en face. Les yeux de Bolan durent s'habituer à la pénombre, mais il aperçut sans mal sur sa gauche un garde imposant assis sur une chaise pliante en métal.

L'homme était chauve, avec un visage empâté et une mâchoire pendante. Le fait de ne pas identifier le nouvel arrivant ne parut pas l'inquiéter outre mesure. Peut-être attendait-il des inconnus. Bolan se dit aussi que l'autre allait lui demander un mot de passe à la con avant de le laisser aller plus loin.

Comme en réponse à ses pensées, le chauve se pencha en avant et, sans paraître plus intéressé que cela, il s'adressa au Guerrier d'une voix qui lui écorcha les oreilles et dont il ne saisit pas le moindre mot. Sans paraître embarrassé, il utilisa le peu de russe qu'il connaissait pour construire une phrase la plus banale possible.

— Où sont les chiottes, s'il te plaît ? demanda-t-il avec un grand sourire.

L'autre cligna des yeux, et la commissure de ses lèvres épaisses s'étira vers le bas, pour lui donner un air mauvais tandis qu'il se

redressait.

Trop tard.

Le pied de Bolan percuta le pourri en plein visage et le fit basculer sur sa gauche. De son côté, Bolan sentit une douleur sourde irradier entre son pied et son genou, comme si l'autre avait porté un casque. Le garde alla rebondir contre le mur le plus proche, maugréant des paroles incohérentes, avant de s'élancer vers le Guerrier, poussé par une rage soudaine qui ne lui laissa même pas le temps de penser à saisir une arme.

L'Exécuteur recula pour se laisser un peu d'espace, balança de nouveau son pied, plus bas, cette fois, atteignant le genou du flingueur. Il y eut un craquement, la jambe du Russe se déroba, et Bolan fut sur lui alors qu'il commençait de tomber. Il balança la crosse de sa Kalachnikov vers le visage de l'ogre. Quand il heurta le sol, l'autre poussait encore des grognements. Il se prit un autre coup de pied qui lui brisa le larynx. En quelques secondes, son visage vira au bleu alors qu'il s'agitait violemment par terre, telle une baleine échouée sur la grève.

Quand il s'immobilisa, l'Exécuteur avait déjà poussé l'autre porte.

* * *

« C'est maintenant que les choses sérieuses vont commencer », songea Johnny Bolan Gray, tout en se réjouissant de n'avoir toujours pas entendu de coup de feu. Il se tenait dans un étroit couloir empestant le moisi qui s'étendait derrière la porte arrière du club. Il lui avait fallu pratiquement une minute pour avoir raison du verrou particulièrement coriace de la porte grâce au petit module électronique que lui avait confié son frère, mais il était dans les temps. À présent, il devait attendre que les autres membres de l'équipe se manifestent, à savoir Mack et Deckard, l'agent de la C.I. A. Il se pouvait que l'un ou l'autre ait rencontré des problèmes, en entrant, mais en cas de situation critique il y aurait eu du grabuge – une fusillade, ou même l'explosion d'une grenade. « Pas de bruit, pas de souci », se dit-il pour calmer son stress.

Bien sûr, il y avait aussi la possibilité qu'on ait eu raison de ses équipiers au moyen d'une arme équipée d'un réducteur de son ou même d'une arme blanche. Mais ça, il préférerait ne pas y penser.

D'un coup d'œil à sa montre, il vit que le moment était maintenant venu de passer à l'action – que les autres soient en place ou non.

Leur arsenal se composait de trois fusils AKSU identiques, avec des armes de poing, des grenades et des munitions, le tout acheté à Grodno

après d'un revendeur que Deckard connaissait, un type qui travaillait sous contrat pour la C.I.A., mais aussi en free lance quand une bonne affaire se présentait. La somme importante nécessaire à l'acquisition de ces armes venait du trésor de guerre récupéré chez l'ennemi.

Johnny entreprit d'inspecter les pièces qui se trouvaient de part et d'autre du couloir, déterminé à ne laisser aucun ennemi derrière lui. Personne dans les toilettes, et personne non plus dans la cuisine. Il s'avança vers la double porte qui donnait sur la grande salle du club. Il avait déjà repéré une forte odeur du tabac, pouvait entendre des voix d'hommes, quelqu'un qui riait, d'un rire forcé, peu naturel.

S'il voulait survivre, les quelques instants qui allaient suivre exigeaient une concentration absolue.

Il utilisa l'extrémité du canon de son AKSU pour entrouvrir le battant qui se trouvait sur sa droite, retenant l'autre de l'épaule. Il put ainsi, sans attirer l'attention des flingueurs, avoir un aperçu de la salle depuis le seuil. Un petit bar juste sur sa droite, une estrade au fond de la salle, des boxes alignés le long des murs et des tables de bois toutes simples au milieu. Il fit le décompte des présents, surpris de découvrir qu'une quinzaine de pourris étaient là à une heure aussi matinale.

Sans se préoccuper de savoir s'il serait compris, Johnny lança alors d'une voix forte :

— Bon, j' imagine que vous ne serez pas d'accord pour lever les mains et aller vous aligner contre le mur, n'est-ce pas ?

La conversation mourut, et quinze paires d'yeux le dévisagèrent comme s'il venait de péter dans une église.

— On dirait que non, ajouta Johnny en haussant les épaules.

Il y avait une autre porte juste en face de lui, à une quinzaine de mètres. Elle s'ouvrit alors qu'il finissait de parler, et Johnny pivotait pour se mettre à l'abri quand il vit entrer son frère.

Tout, alors, se précipita.

Les flingueurs, coincés dans la salle et pris par surprise, réagirent en professionnels. Ils se dispersèrent dans toutes les directions, comme si le mouvement avait été répété, chacun cherchant à récupérer une arme sous sa veste, sous sa queue de chemise, n'importe où. L'un d'eux se retrouva même en train de sautiller sur le pied gauche, se battant avec le droit pour récupérer son flingue dans un holster de cheville.

Dans ce chaos, Johnny choisit la cible la plus proche, le flingueur sautillant, qu'une rafale fit tourner et tomber comme si quelqu'un avait tiré un tapis sous ses pieds. Mack avait aussi commencé de tirer, ainsi qu'un de leurs adversaires. Le bruit sec des détonations de pistolet contrastant avec le crépitement des deux Kalachnikov.

Un des pourris devait croire qu'un pistolet semi-automatique ne suffisait pas pour sortir boire un verre. Il avait en main un pistolet-mitrailleur, un Skorpion Model-61, et l'agitait comme si sa simple vue

allait faire reculer ses ennemis et lui sauver la vie. En d'autres circonstances, cela aurait peut-être marché. Sauf que le flingueur n'avait pas affaire à n'importe qui.

Il pivota sur la gauche, pour faire face à Johnny. Ils se trouvaient à moins de cinq mètres l'un de l'autre. Pratiquement du bout portant de leurs armes. Mais, dans sa précipitation, le tueur pressa à fond la détente au lieu de l'effleurer, tenant le Skorpion d'une seule main. L'arme se déporta sur la gauche, vers le haut, loin de la cascade de douilles qu'elle vomissait. Le temps que le type relâche la pression de son index sur la détente et saisisse l'arme de sa main libre, il était trop tard. Une courte rafale de l'AKSU lui avait ouvert le torse avec toute l'efficacité d'une scie d'autopsie, la finesse en moins. Le flingueur s'écroula vers l'arrière dans un jaillissement pourpre, et embarqua avec lui une table qui se fracassa en même temps qu'il tombait sur le cul.

Trop long ! pensa Johnny. Tout cela était beaucoup trop long. Qu'est-ce que foutait Deckard, bon Dieu ?

Able Deckard était sur le toit. Il y avait une porte d'accès à l'immeuble sous un abri qui faisait penser à un poulailler, par son allure et ses dimensions. Il se demanda si les hommes chargés de la maintenance étaient des lutins, ou si ceux qui avaient construit la bâtisse étaient à court de matériaux le jour où ils en étaient arrivés à ce niveau.

En quelques secondes, il eut raison de la serrure. Mais, donnant de l'épaule contre la petite porte, il s'aperçut qu'elle était verrouillée de l'intérieur.

Bon sang !

Il reculait pour consulter sa montre à la lueur de la lune, quand un bruit étouffé, pareil à la rumeur lointaine d'un marteau-piqueur, lui vrilla les tympan. Impossible pour lui de dire si cela venait de derrière la porte ou de sous ses pieds, à travers le toit, mais une chose était sûre : c'était le crépitements d'une Kalachnikov.

Il était trop tard pour faire dans la finesse !

Deckard balança un coup de pied dans la porte, dont le bois protesta sans pour autant céder. Le verrou tenait bon. Il amena le canon de l'AKSU à la hauteur du milieu de la porte et, détournant la tête pour se protéger des éclats, il pressa la détente, déchiquetant une partie du battant et du chambranle.

Le verrou perdit la partie. Deckard dut se plier en deux pour passer la porte, et il s'en fallut de peu pour qu'il ne tombe dans l'escalier étroit qui se trouvait derrière. La seule lumière provenait d'une ampoule brûlant à l'étage inférieur. Le vacarme du combat n'était plus du tout étouffé, à présent, mais au contraire amplifié par la cage d'escalier. L'homme de la C.I.A. avait les oreilles qui tintaient. Au pied des

marches, il se retrouva dans une espèce d'alcôve, en retrait par rapport à un couloir qui reliait la grande salle du club à l'entrée de service que Johnny Gray devait utiliser. Bon sang ! Il allait encore arriver derrière lui, à moins que...

Il tourna sur la droite, vers la porte du fond. Celle-ci était ouverte, comme il s'y attendait, et il s'engouffra dans une cuisine. Personne. En revanche, Deckard trouva ce qu'il cherchait : une autre issue vers la salle du club, sans aucun doute réservée aux serveurs.

Derrière cette porte, l'enfer se déchaînait. Et, comme pour le prouver, un inconnu court sur pattes et échevelé apparut. Il brandissait un pistolet automatique d'une main et se passait l'autre sur le visage, cherchant à débarrasser ses yeux du sang qui ruisselait d'une blessure qu'il avait au cuir chevelu.

Deckard lui tira en plein torse une courte rafale, mortelle, qui renvoya le cadavre d'où il venait, à travers la porte battante.

Maintenant, il fallait se joindre à la bagarre.

Cela n'avait rien d'évident. Penché en avant, il alla pousser légèrement la porte criblée d'impacts de balles pour avoir un aperçu du champ de bataille. Ses deux alliés étaient à l'abri – Johnny Gray derrière le bar, et l'homme qui se faisait appeler Evan Green derrière une lourde table qu'il avait renversée. C'était ce que cette partie de la salle pouvait lui offrir de mieux, mais cela restait peu. Le bois était déjà mangé par les balles, et si Green restait là plus longtemps...

Deux des flingueurs s'avançaient d'ailleurs vers lui, appuyés par les tirs de leurs copains, qui n'avaient à l'évidence pas remarqué l'arrivée de Deckard. À cheval donné, on ne regarde pas les dents : il leur tira dans le dos, une courte rafale qui les balaya de la gauche vers la droite et les coucha au sol avant qu'ils aient pu comprendre ce qui leur arrivait. Ils s'écroulèrent comme des marionnettes dont on aurait coupé les fils d'un coup de rasoir.

L'agent de la C.I.A. échangea un rapide coup d'œil avec Johnny, qui revint aussitôt aux deux tueurs qu'il affrontait. Chacun était planqué derrière une table renversée. Avec du temps et de la chance, Deckard pourrait réduire l'efficacité de leurs abris en les mitraillant, mais le temps et la chance étaient précisément ce dont on manquait le plus.

Deckard s'apprêtait à abattre un des deux pourris, quand une balle percuta le canon de son AKSU, qui lui échappa. L'arme fit une sorte de demi-tour, et l'extrémité lui griffa la joue jusqu'au sang.

Un instant désarmé, il se demanda si ce qui venait de se passer était un hasard heureux pour ses ennemis, ou s'il se trouvait dans le collimateur d'un vrai tireur d'élite. Il laissa la question en suspens et récupéra le Walther P-88 rangé sous son aisselle gauche.

Où était le salaud qui lui avait tiré dessus ? Pour répondre à cette question, Deckard n'avait pas trente-six solutions : prudemment, il

risqua un coup d'œil, et sa vie par la même occasion, pour tenter d'entrevoir une flamme de canon qui trahirait son adversaire. En plus de l'odeur métallique du sang frais, l'air était saturé de fumée de cigarette et de cordite, et Deckard sentit ses yeux le brûler. Clignant des paupières, il finit par apercevoir ce qu'il cherchait : le flingueur, qui était déjà sorti de derrière son box pour tenter sa chance dans la fuite.

Les dents serrées, sans céder à la panique, Deckard trouva le temps d'ajuster son tir et lâcha deux coups très rapprochés, qui firent tressaillir sa cible. Alors que le Russe perdait l'équilibre, Deckard balança un autre *double tap* et, cette fois, il vit le pourri glisser sur le sol et s'effondrer comme un sac de sable.

Mais l'homme de la C.I.A. cherchait déjà une nouvelle cible.

Bolan n'en revenait pas ! Deux flingueurs chargeaient dans sa direction, en tiraillant dans le but évident de gagner la porte, et la rue. Mais, pour atteindre cette destination, il leur fallait absolument le neutraliser, lui.

Il attendit calmement et, poussant sur son bras gauche, il roula à découvert, visant le plus proche des flingueurs avant même qu'il ait pu se rendre compte qu'il avait bougé. Une rafale ascendante de l'AKSU lui ouvrit le ventre, de l'entrejambe au sternum. Stoppé net, comme s'il avait percuté une barrière invisible, le tueur fit deux ou trois pas en arrière, avant de s'écrouler.

Au lieu de foncer vers la porte, son copain pivota droit sur Bolan et, poussé par la rage ou le sens du devoir, il résolut d'abattre celui qui venait d'exécuter son copain. Le mouvement était suicidaire. Pourtant, se rappelant qu'il avait besoin d'un prisonnier pour recueillir des informations, Bolan cisaila les jambes du tueur d'une rafale en huit, lui explosant les fémurs et les genoux. L'autre s'écroula à l'endroit même où il se tenait.

Exposé, l'Exécuteur poursuivit son mouvement, roulant sur lui-même sans cesser de tirer, jusqu'à ce qu'il ait vidé le chargeur de l'AKSU. À ce moment-là, il avait atteint l'angle d'un box qui lui donnait un minimum de protection. La seconde suivante, il avait éjecté le chargeur vide de la Kalachnikov et l'avait remplacé. Dans le raffut de la bataille, il distingua le crépitement de deux autres AKSU, comprit que Deckard s'était enfin joint au combat, et sentit un nouveau flot d'adrénaline l'envahir.

Maintenant, une poche de résistance s'était formée au milieu de la salle, trois ou quatre survivants qui avaient renversé chacun une table et formé ainsi une sorte de triangle. Ils ne pourraient pas soutenir éternellement le feu intense de trois Kalachnikov, mais Bolan voulait en finir. La police était peut-être déjà en route.

Il récupéra une grenade à sa ceinture, la dégoupillant dans le

mouvement avec le pouce. Il lâcha la cuillère de sécurité et compta jusqu'à quatre avant d'effectuer son lancer, une pichenette étant donné la distance. Il n'avait pas besoin de surveiller le vol du projectile ni sa chute au milieu des Russes. Il se contenta de crier à ses deux partenaires :

— Ça va péter !

Deux des pourris virent la grenade et se précipitèrent dessus, se gênant mutuellement. De toute façon, si l'un d'eux avait pu agripper le projectile, il n'aurait pas eu le temps de la relancer. Mais les choses se passèrent de telle sorte qu'ils se baissaient en même temps, tête contre tête, quand l'explosion se produisit.

Un silence vibrant emplissait la salle lorsque Bolan se découvrit prudemment, sachant qu'il pouvait rester un survivant dans le bunker improvisé.

Johnny se redressa aussi, derrière le comptoir, tandis que Deckard se montrait derrière une double porte qui devait desservir la cuisine.

Deux de leurs adversaires, gémissants, bougeaient encore, mais il était évident pour Bolan qu'ils n'en avaient plus pour longtemps à vivre, et qu'ils n'étaient plus en état de parler. Il se tourna vers le flingueur qu'il avait blessé, écartant les douilles qui jonchaient le sol des pieds. Mais, à sa mâchoire relâchée, à son regard vitreux, il comprit qu'il était trop tard pour espérer faire parler le pourri.

Du regard, il inspecta le sol autour du cadavre, examinant d'un œil exercé la mare de sang dans laquelle il baignait. Il regarda sa posture, son expression, et décida qu'il y avait quelque chose d'étrange. Il contourna le corps, couché sur le côté, et repéra aussitôt la blessure qui avait eu raison du mafieux. Un petit trou derrière l'oreille. Sans doute du 9 mm. Bolan se demanda s'il s'agissait d'une balle perdue, ou si un de ses copains avait préféré mettre un terme à ses souffrances, puis il laissa tomber la question.

Les autres le rejoignirent alors qu'il se redressait.

— Pas de prisonnier ! leur annonça-t-il, une pointe de déception dans la voix.

— On essaiera une prochaine fois en envisageant un autre angle, peut-être, murmura Deckard, qui examinait le canon de son fusil, les sourcils froncés.

— Vous avez quelque chose à l'esprit ?

— Valerik est près de chez lui. On ne doit pas être à plus de huit cents kilomètres de Moscou. Deux heures par avion, une journée en voiture.

— Vous pensez qu'il va se rendre là-bas ? interrogea Bolan.

— Je ne le jurerais pas, mais je peux me renseigner. Nous avons encore des gens dans le coin.

— Des gens qui travaillent *pour* vous ? demanda Johnny de façon insistante.

Il n'était pas près d'oublier les liens entre la mafia russe et la C.I.A. – des liens sur lesquels enquêtait justement Deckard quand les frères Bolan l'avaient rencontré à Amsterdam.

— Il y a toujours une part de risque. Mais ça vaut la peine d'essayer.

Bolan sentit le regard de son frère peser sur lui. C'était à lui que revenait la décision. Il y réfléchit un instant, alors que les premières sirènes se faisaient entendre, au loin, et il dit enfin :

— On peut mettre la ville à feu et à sang, mais ce n'est pas le but du voyage. Il faut trouver Valerik. Alors, on va tenter le coup. Si vos gus sont mouillés, ce sera une façon comme une autre de faire passer le message. S'ils sont clean, ils pourront peut-être nous mettre enfin sur la bonne piste.

— O.K., fit l'agent de la C.I.A. Pour l'instant, si je puis me permettre, on ferait mieux de foutre le camp d'ici !

CHAPITRE II

— On se tire aujourd'hui, c'est compris ? Pas question d'attendre que ces fils de putes nous tombent dessus !

Tolya Valerik, qui parlait avec animation, balaya l'air de sa main, comme s'il effectuait un mouvement de karaté.

— C'est toi qui décides, Tolya, répondit Anatoly Bogdashka, fataliste.

Comme lieutenant de Valerik, il se voyait contraint à une obéissance absolue. Mais il savait surtout de quelle violence Valerik était capable, et à quels dangers étaient alors exposés ceux qui se trouvaient dans les parages. D'un geste prudent, le mafieux leva la main, comme un écolier.

— J'ai juste une question...

— Ah oui ? Laquelle ?

— Il est possible que Krestyanov estime que les dernières complications sont sans rapports avec nos récents problèmes. Si nous avons au moins une preuve...

— Mais quel genre de preuve ? Ces enculés ne laissent aucun survivant derrière eux, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Si ça l'amuse, Krestyanov n'a qu'à aller interroger les macchabées, accompagné de son monstre de foire. En tout cas, c'est moi qui décide de ce qui est lié et de ce qui ne l'est pas quant à la survie de ma Famille. Si Krestyanov pense que ce dernier incident n'est qu'une coïncidence, c'est qu'il est stupide ! Tu n'as qu'à le lui dire de ma part.

Bogdashka grimaça. Il s'attendait à ce qu'on le charge d'aller parler à Vassily Krestyanov, mais il n'était pas très chaud à l'idée de devoir traiter d'idiot un ancien tortionnaire de l'ex-K.G.B. Pas en face, du moins, ni même par téléphone... à moins peut-être qu'il trouve Krestyanov paralysé et mourant lors de leur rencontre. Dans ces conditions, c'était jouable. Sinon...

— Rappelle-lui qu'il s'agit de *ma* Famille ! rugit Valerik. J'ai perdu trop de soldats, de propriétés et d'argent pour considérer ces enculés comme un simple désagrément. Il ne me – ou plutôt nous – paye pas assez pour compenser la destruction de la Famille et de toutes ses possessions, que ce soit à Minsk, à New York ou à Los Angeles.

La situation n'était pas aussi catastrophique que le chef mafieux la décrivait, Bogdashka le savait, mais on n'en était pas loin. Toutes les affaires qu'ils possédaient à Los Angeles, New York et Montréal, ainsi qu'à Amsterdam et Berlin, avaient eu à souffrir de la tornade. Le raid qui venait de se produire à Minsk était bien trop proche, et si Bogdashka était incapable de prouver que les mêmes hommes étaient derrière toutes ces attaques, il en était convaincu. Comment, sinon, justifier ce qui se passait ?

C'était tout bonnement incroyable. Tout ça parce qu'une Américaine, une certaine Suzanne King, avait loué les services d'un détective privé pour retrouver son frère disparu – lequel n'était qu'une vague crapule de huitième zone qu'on avait fait disparaître parce qu'il pompait dans les caisses de la Famille. Il était bizarre, a posteriori, qu'un incident si mineur débouche sur ce qui était à présent un conflit majeur, d'autant plus grave qu'ils n'avaient toujours pas pu identifier les troupes de choc de leurs ennemis.

– Tu te doutes que Krestyanov va faire des objections, insista-t-il.

– Laisse-le donc objecter ! aboya son patron. C'est facile, pour lui, de ne rien foutre et de critiquer. Je n'ai pas peur d'une espèce de vieil espion qui devrait être à la retraite, maintenant, au lieu de se monter la tête avec des projets délirants et débiles.

« Encore un mensonge », pensa Bogdashka, qui se demanda pourquoi Valerik éprouvait le besoin de maintenir les apparences alors qu'ils étaient seuls. Le boss avait grandi sous le communisme, à une époque où le K.G.B. était une réalité quotidienne, et, s'il avait choisi de défier la loi, de créer ses propres règles, Bogdashka savait qu'ils éprouvaient le même malaise, la même appréhension – une crainte viscérale ! – chaque fois qu'ils avaient affaire avec Vassily Krestyanov. C'était une vieille truille qu'ils avaient dans le sang, depuis toujours, à laquelle ils avaient été nourris depuis la petite enfance, comme si elle avait été mêlée au lait maternel.

Ne pas craindre Krestyanov aurait été un mauvais signe, celui qu'ils commençaient à perdre la tête, le sens des choses. L'homme possédait toujours de puissantes connexions, avec l'actuel gouvernement russe mais aussi avec l'extérieur. Il avait également des liens, ou du moins un « arrangement », avec la C.I.A. Il pouvait détruire des vies comme bon lui semblait, aussi facilement que d'autres massacrent des rats.

Et, bien sûr, il y avait l'argument massue : Krestyanov s'était lancé dans une mission en laquelle il croyait. Il n'était pas simplement question de récupérer de l'information ou de tuer quelqu'un pour une somme quelconque.

Non ! Cette fois, l'ancien colonel du K.G.B. œuvrait pour le monde, pour l'humanité entière.

Tolya Valerik avait été impliqué – ou plutôt, il les avait tous

impliqués, ses adjoints et ses subalternes –, parce qu'il était en mesure d'obtenir des articles bien précis dont Krestyanov avait besoin, dans la plus grande discrétion. S'ils se procuraient cette marchandise et effectuaient la livraison en temps et en heure, ils seraient plus riches qu'ils ne l'avaient jamais rêvé.

Et s'ils n'y arrivaient pas...

— Où dois-je lui dire que nous allons, Tolya ?

— Chez nous.

Deux mots, lourds de risques et de possibilités, qui renvoyaient à un seul nom : Moscou.

— Et si les autres nous suivent ? ne put s'empêcher de demander Bogdashka. Que se passera-t-il ?

Il s'attendait à voir son patron froncer les sourcils, comme il le faisait chaque fois qu'il considérait une proposition d'importance – fallait-il ou non faire la guerre à une autre Famille ; fallait-il ou non risquer un milliard de roubles d'investissement dans un nouveau territoire... Mais de façon surprenante, Valerik lui répondit nonchalamment, comme si une telle décision ne réclamait aucune réflexion :

— Dans ce cas, on tiendra bon et on se battra. On n'aura plus nulle part où aller, cette fois.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Ils avaient une multitude de choix, de A à Z, de l'Afghanistan au Zimbabwe, autant de nations où leur argent serait bien accueilli et leur tranquillité respectée – tant qu'ils auraient les fonds nécessaires. Néanmoins, il comprenait ce que Valerik voulait dire. C'était une chose d'être obligé de fuir les États-Unis, la Hollande ou l'Allemagne. À Moscou, il en allait autrement : ils avaient grandi là, ils y avaient gagné leurs cicatrices et bâti leurs réputations, faisant couler à flot le sang et la vodka.

— Je parlerai à Krestyanov, céda Bogdashka.

Valerik ne releva pas la remarque, trop occupé qu'il était à siroter sa vodka dans un mug plutôt destiné au café. L'ordre avait été donné, et il ne faisait aucun doute pour lui que Bogdashka obéirait. Affaire réglée.

Une question s'imposa alors à l'esprit du lieutenant. Tout en sachant qu'il ferait mieux de la garder pour lui, il ne put s'empêcher de demander :

— Tu as toujours l'intention d'effectuer la livraison de la marchandise ?

Valerik cligna des yeux, surpris.

— Bien sûr. Pourquoi ?

La réponse semblait si évidente pour Bogdashka qu'il n'osa pas la formuler en mots. Il se contenta de hausser les épaules et de secouer la tête.

— Nous la réceptionnons demain, rappela Valerik. Et le jour suivant Krestyanov l'aura – après que nous aurons eu confirmation des

transferts bancaires. Ensuite, ce ne sera plus notre problème.

Bogdashka ne partageait pas le bel optimisme de son patron. Quand il réfléchissait à la question, il lui semblait même que beaucoup de choses pouvaient encore se retourner contre Valerik et lui-même, contre la Famille, qu'ils soient ou non directement impliqués dans la partie qu'avait engagée Krestyanov.

Quel avenir pour eux si les calculs de Krestyanov se révélaient erronés et si le monde entier entrait en guerre ?

Plutôt que de poser une telle question, désespérante, Bogdashka demanda à Valerik :

— Avion ou voiture ?

Valerik cligna de nouveau des yeux.

— Avion ou voiture ? répéta-t-il.

— Pour aller à Moscou.

— Ah ! Eh bien ! le moyen le plus rapide. Je préfère l'avion, sauf si nous devons attendre des heures pour obtenir un appareil. Je te laisse t'occuper de ça.

« Comme toujours », pensa Bogdashka, qui garda sa remarque pour lui.

— Je vais m'en occuper avant d'aller parler à Krestyanov.

Il devrait aussi mettre leurs troupes moscovites en alerte. Ils auraient besoin d'une sécurité totale, dès l'instant où ils arriveraient – ou même avant, s'ils voyageaient par voie terrestre. Dans ce cas, Bogdashka calcula qu'ils trouveraient des hommes bien armés à Smolensk et qu'ils formeraient un convoi pour rejoindre Moscou. Les autres connards pourraient toujours essayer de recommencer leur cinéma... Et ils n'auraient pas plus de chance à Moscou, quand Valerik et lui seraient sur leur terrain.

L'espace d'un instant, le lieutenant mafieux sentit son appréhension se dissiper, remplacée par la colère et la défiance. Ça l'avait évidemment exaspéré de se voir chassé d'une ville, puis d'une autre, et d'une autre encore, par un ennemi invisible contre lequel il ne pouvait pas vraiment se battre. Mais la chance qui semblait avoir souri jusque-là à cet adversaire mystérieux allait bien finir par tourner, et changer de camp.

Il devait s'accrocher à cet espoir. Il avait connu toutes sortes de batailles, qu'il avait toujours gagnées, dans des conditions parfois désespérées. Mais, dans ces affrontements, qu'il les ait provoqués ou non, il connaissait ses ennemis, leurs noms, leur nombre et leur pedigree.

Cette fois, il avait l'impression de combattre des fantômes. Et il n'aimait pas ça du tout.

Vassily Krestyanov était persuadé d'avoir eu affaire à tous les genres

d'hommes, au cours de sa vie, que ce soit du temps où il appartenait au K.G.B., ou, par la suite, lorsqu'il s'était mis à son compte. Il connaissait les différentes catégories de types humains qu'il était appelé à affronter dans une situation donnée et pouvait donc en venir à bout, même si cela demandait une démonstration de force ou de faiblesse factice, la menace ou la flatterie, la séduction ou l'intimidation. Il avait brisé des héros, en son temps, et choyé des lâches ; il avait gonflé d'importance des minus, jusqu'à ce qu'ils se sentent des hommes et essayent d'agir en conséquence. Il avait rarement été surpris.

À cet égard, ce jeudi après-midi était une date remarquable.

Aussi difficile que ce soit à admettre pour lui, Krestyanov était surpris – et troublé. Comment ne le serait-il pas en apprenant que les hommes qui traquaient Tolya Valerik l'avaient suivi depuis l'Allemagne jusqu'à Minsk ? Le poursuivre des États-Unis jusqu'à Amsterdam puis Berlin était une chose. Mais quitter l'Ouest pour la Russie et ses républiques satellites en était une autre.

L'insistance des ennemis de Valerik le mettait mal à l'aise. Il y voyait l'indice qu'il ne s'agissait pas de simples gangsters rivaux, jaloux de ses territoires à New York, Montréal ou Amsterdam. À l'évidence, leurs motivations allaient au-delà de la simple vengeance d'un minable qu'on avait éliminé. Même les Gitans et les Siciliens ne feraient pas le tour de la planète pour venger ainsi un parent, éliminant au passage des cohortes de tueurs aguerris.

Non.

Tolya Valerik avait beau être dans la ligne de mire des chasseurs invisibles, Krestyanov était de plus en plus troublé parce qu'il sentait que l'ennemi se rapprochait de lui. Les différents fusibles censés le protéger commençaient à céder. Et si ces pourris n'étaient sans doute pas encore au courant de ses projets réels, quelle assurance qu'ils ne le seraient pas bientôt ?

Aucune.

— Aucune quoi ?

La voix de Nikolai Lukasha le fit sursauter. En dépit de sa taille hors du commun, quand il était immobile et ne parlait pas, il était possible d'oublier complètement le géant et sa présence dans une pièce.

— C'est sans importance, répondit Krestyanov, qui préférait garder sa rêverie pour lui. Combien de temps avons-nous encore avant la réception de la marchandise ?

Il connaissait la réponse à cette question, et Lukasha savait qu'il savait. Mais, en cet instant, il était important pour lui d'entendre les mots, comme si les énoncer à voix haute était la garantie du succès.

— Dans vingt-neuf heures..., commença Lukasha.

Il compara sa montre gousset à la Timex qu'il avait au poignet et acheva :

— ... et trente minutes.

— Tu en es sûr ?

Lukasha comprit qu'il plaisantait, sans pour autant percevoir l'humour de la chose.

En avril prochain, cela ferait quatorze ans que Krestyanov avait pour la première fois posé les yeux sur son homme à tout faire ; et pendant tout ce temps, pas une seule fois il n'avait vu rire le géant. Ses sourires, assez rares, survenaient une ou deux fois par an. Et ils n'annonçaient jamais rien de bon.

— Je crains, dit Krestyanov en choisissant sciemment le mot, qu'il y ait des tentatives pour détourner la livraison ou pour nous empêcher de la réceptionner.

— Valerik ? interrogea Lukasha, qui serra les poings avec force.

Krestyanov secoua la tête.

— Non, les autres. J'aurais vraiment préféré qu'on les arrête à Berlin.

Il ne s'agissait pas d'une critique à l'encontre de Lukasha, qui l'avait défendu – et lui avait même sauvé la vie – lors d'une embuscade, dans leur hôtel. Plutôt que de s'en offenser, son second examina le problème tel qu'il se présentait à eux.

— Nous avons encore notre chance, à Minsk.

— Je ne sais pas... Nous n'avons toujours aucune information sur eux – qui ils sont, d'où ils viennent et ce qu'ils veulent.

— On aurait pu faire parler la fille...

Il avait raison, bien sûr. Un des contacts de Krestyanov à Berlin, un ancien officier de la Stasi, avait retrouvé la trace de Suzanne King et l'avait enlevée, l'utilisant comme appât pour attirer les autres. Elle avait été brièvement interrogée, sans résultat, l'accent ayant été mis sur son utilisation pour piéger les hommes avec qui elle travaillait et les éliminer. Une erreur, qui avait explosé comme une grenade au visage de Krestyanov. L'ennemi avait libéré la fille, anéanti tous les soldats qu'il avait à Berlin et failli le tuer dans l'affaire.

Il accepta le reproche sous-jacent de Lukasha sans y répondre. Un chef devait savoir reconnaître ses erreurs ; se tourmenter à leur propos était une pathétique perte de temps et d'énergie.

Vassily Krestyanov était toujours vivant, et il ne sous-estimerait pas une seconde fois son adversaire.

— Tolya a des problèmes avec la sécurité, reprit-il. C'est clair. Ce qui est moins clair, c'est la façon dont ses poursuivants parviennent à suivre sa piste.

— La C.I.A. peut-être.

Lukasha savait ce que cela signifierait pour eux deux. Il connaissait les obstacles et les dangers auxquels ils seraient confrontés si leur connexion américaine était compromise.

— J'espère que non, répliqua Krestyanov, énonçant une évidence.

— Et pourtant...

— Je vais devoir vérifier. Tu as raison, comme d'habitude.

Il avait déjà l'intention de reprendre contact avec Noble Pruett, à Washington, au sujet de leurs derniers problèmes à Berlin et à Minsk, mais il n'y avait aucun mal à laisser croire à Lukasha que l'idée de cet appel lui revenait.

— Ils ne peuvent pas nous arrêter, Vassily.

Sans doute ce « ils » désignait-il la C.I.A.

Malheureusement, Krestyanov ne partageait pas la belle assurance de son second. Il avait failli voir sa route s'interrompre pour de bon, alors qu'il attendait un ascenseur à Berlin. Il s'en était fallu d'un rien, d'un coup de chance. Et si Krestyanov était prêt à sacrifier sa vie pour la cause, au besoin, il se rendait bien compte que si ses ennemis pouvaient se rapprocher autant de lui tout en gardant leur anonymat, rien ne les empêchait de venir interférer dans la livraison du lendemain. Et si Krestyanov ne pouvait obtenir la marchandise dont il avait besoin, cela voudrait dire que tous ses projets et ses préparatifs auraient été vains.

Il ne pouvait pas se permettre d'attendre une seconde opportunité, pas avec la nervosité de ses partenaires américains. Pas avec de tels enjeux.

Si jamais le processus avortait, Pruett et la *Company* se retireraient sans doute du projet et reconsidéreraient les choses ; ils chercheraient les moyens de sauver les meubles – et de couper tout lien avec lui. Krestyanov pouvait essayer de continuer sans eux, mais la coopération d'éléments internes de la C.I.A. était essentielle à son plan. S'il perdait Pruett et les autres, il lui serait difficile, voire impossible, de poursuivre la *konspiratsia* telle qu'elle avait été imaginée des années plus tôt.

Et s'il commençait à jouer avec le scénario d'origine, il courait aussi le risque de perdre le soutien dont il bénéficiait chez lui, en Russie, et qui importait plus que tout. Pour déterminés qu'ils soient, ses alliés étaient également réalistes. Ils ne ficheraient pas leurs vies en l'air sur une variation de dernière minute d'un thème qui n'aurait plus aucune chance de succès.

En résumé, il était impératif que rien ni personne ne vienne compromettre le schéma directeur de son programme, alors qu'on était si près de l'apocalypse et de la victoire finale.

Quand Krestyanov en aurait terminé, s'il menait à bien ses projets, l'ordre sous lequel il était né, qu'il avait connu en grandissant, et qu'il avait été entraîné à servir, serait restauré. Les lâches, les libéraux et les révisionnistes seraient tous éliminés. C'en serait fini des blue-jeans, de la musique de sauvage, du Coca-Cola et des Mac Donald's. Des générations qui n'étaient pas encore nées l'honoreraient en se remémorant les tristes et humiliantes années Eltsine, bref interlude

d'un alcoolique hystérique, et celles de Poutine, petit rat à la botte des capitalistes.

La démocratie avait duré bien assez longtemps en Russie. Il était temps pour le pays de se réveiller, de s'extraire de son rêve fiévreux et de recouvrer ses sens. S'éveiller au terme de plus d'une décennie de délire n'irait pas sans douleur. Il y aurait sans doute des pertes. Krestyanov serait peut-être du nombre, mais il ne le croyait pas.

Pas s'il pouvait intervenir et prendre le contrôle à l'heure cruciale.

— Quelle heure est-il aux États-Unis ? demanda-t-il à Lukasha par association d'idées.

— Sur quelle côte ?

— Dans l'Est.

Lukasha sortit de nouveau sa montre gousset et tendit le bras pour consulter sa Timex. C'était un rituel.

— Il faut compter sept heures en moins, indiqua-t-il.

— C'est toujours la nuit, alors.

— Oui.

— Ainsi soit-il !

Pourquoi Pruett aurait-il le droit de dormir ?

« Foutu saloperie de téléphone ! » pensa Noble Pruett en se débattant pour renouer avec la conscience. Il sortait d'un rêve des plus agréables, dans lequel sa secrétaire rousse et une autre femme, qu'il n'avait pas réussi à identifier, se...

— Allô ?

La seule réponse qu'il obtint fut la tonalité tandis qu'une autre sonnerie continuait de se faire entendre.

Il raccrocha, fouilla dans le tiroir de la table de nuit, tâtonnant pour trouver son autre téléphone, celui de sa ligne privée et brouillée. Ils n'étaient qu'une vingtaine de personnes dans le monde à connaître le numéro, et il était à craindre que l'un d'elles ait de mauvaises nouvelles pour réveiller Pruett en pleine nuit.

— Allô ! lança-t-il en contenant son envie de s'emporter.

Mieux valait d'abord savoir qui était en ligne et ce que voulait son correspondant.

— Vous dormiez ?

Krestyanov. Formidable !

— Évidemment ! Vous avez une idée de l'heure ?

— Chez vous, il doit être 3 h 19 du matin.

Pruett tourna un regard encore embrumé vers son réveil, dont les chiffres digitaux luisaient doucement dans une nuance bleu-vert.

— D'accord, maugréa-t-il. Vous vouliez quelque chose d'autre ? Parce que...

— Il semblerait que nous ayons un problème, l'interrompit le Russe. Ou plutôt devrais-je dire que nous avons toujours le même problème.

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez. Vous pourriez être plus clair ?

— La ligne est-elle sécurisée ?

— Pas de problème.

— Notre ami Tolya a été encore victime d'un accident. À Minsk, cette fois.

— Vous déconnez, là !

— Malheureusement non, assura Krestyanov. Une quinzaine de ses hommes se sont fait dessouder, dans des circonstances assez semblables aux attaques précédentes.

— Et les auteurs du carnage seraient les mêmes ? interrogea Pruett, pour regretter aussitôt sa question.

— Impossible de répondre avec certitude, étant donné que nous n'avons toujours pas été en mesure de les identifier. J'espérais que vous seriez capable de nous apporter du nouveau là-dessus.

— J'y travaille.

— Pendant votre sommeil ?

— Allons, Vassily, je n'ai pas besoin de vous rappeler comment les choses fonctionnent. Vous n'avez pas pris votre retraite depuis si longtemps, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais pris ma retraite ! répliqua Krestyanov, furieux.

— Donc, vous n'avez pas oublié. On appelle ça de la délégation d'autorité, mon ami. Si vous voulez mon responsable des opérations sur le terrain, appelez Keane et réveillez-le.

Pruett fut heureux d'entendre le Russe lui répondre d'un ton sec et formel, qui trahissait sa colère. Ce n'était pas si souvent que Pruett parvenait à pénétrer son armure. Sa satisfaction dura jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'une situation capable d'ébranler Vassily Krestyanov pouvait signifier un désastre pour eux tous.

— Si je vous ai réveillé, reprit le Russe, c'est pour vous prévenir que notre problème commun n'a pas été résolu. Il semble qu'il s'aggrave, en fait. Je note aussi que vous n'avez toujours pas réussi à mettre un nom ou un visage sur les responsables.

— Vous savez, pour Suzanne King et son privé, ce Johnny Gray...

— En effet. Nous savons aussi tous les deux qu'il y a d'autres hommes impliqués dans la partie.

— Je pensais que vous pourriez obtenir des informations à Berlin, souligna Pruett. Je me suis laissé dire que vous aviez mis la main sur elle, là-bas.

— Vos renseignements sont un peu datés ! répliqua Krestyanov avec humeur. Mes contacts berlinois ont été neutralisés. La femme n'est plus entre nos mains.

Pruett le savait, évidemment, mais il prenait un certain plaisir à mettre le Russe dans l'embarras.

— Vous l'avez perdue ? lança-t-il en feignant l'étonnement. Si jamais vous trouvez la preuve que c'est ma faute, n'hésitez surtout pas à m'appeler en pleine nuit pour me le faire savoir.

— Votre attitude n'est pas très productive...

— Mon attitude ? répéta Pruett, qui sentait son flegme l'abandonner. Vous me mettez sur le dos des conneries qui se sont passées en Europe, juste sous votre nez, et vous vous plaignez de mon attitude ?

— Vous aviez promis une coopération totale.

— Et vous l'avez !

— Ce n'est plus suffisant. S'il n'y a pas d'autres problèmes d'ici là, je dois réceptionner la marchandise demain. Vous savez ce que cela signifie ?

— Nous avons déjà parlé de tout ça ! déclara Pruett, exaspéré. Vous récupérez la marchandise, et moi je joue mon rôle.

— Votre rôle, reprit Krestyanov avec une note moqueuse dans la voix, est de vous assurer que nous réussissions. J'espère que vous ne vous êtes pas abusé vous-même en croyant que vous pourriez vous en sortir, d'une manière ou d'une autre, si jamais nous échouions ?

— Ça va, j'ai compris. Vous voulez quelqu'un sur le terrain, c'est ça ? J'appelle Keane. Où doit-il se rendre ? À Minsk ?

— Il est trop tard pour Minsk. Tolya part pour Moscou. J'ai l'intention de le rejoindre là-bas et de prendre livraison de la marchandise demain, comme prévu.

— Moscou..., murmura Pruett.

Cela ne plairait pas à Christian Keane. Mais ce genre de considération n'avait pas d'importance, tant qu'il obéissait à la lettre aux ordres qui lui étaient donnés.

— Bien, si vous avez besoin de Keane, vous le trouverez au Marco Polo Presnja. Il y sera enregistré sous le nom de Fletcher. Christian Fletcher.

— Quelle audace ! fit Krestyanov, sarcastique. Vous m'envoyez un homme ?

— Vous avez deux armées, non ? Ce qui reste de celle de Tolya, et la vôtre. Si jamais vous commencez à être à court d'hommes, Keane a des connexions. Des personnes de la région que nous avons déjà utilisées.

— Des agents dormants ?

Le Russe semblait soudain très attentif.

— Il s'agit exclusivement de gens du coin, expliqua Pruett, ravi d'enlever ses illusions au Russe. Croyez-le ou non, Vassily, mais nous avons trouvé à l'époque des personnes qui n'étaient pas enchantées du paradis communiste.

— Je pourrais vous retourner le compliment, répondit Krestyanov.

— Il faut de tout pour faire un monde...

— Vos hommes sont-ils prêts pour la suite ? questionna le Russe.

- Tout est en ordre. Et de votre côté ?
- Tout est prêt, évidemment !
- C'est dommage, d'une certaine manière, murmura Pruett en pensant tout haut.
- Comment ça ?
- Je devrais plutôt dire ironique. Réfléchissez : nous avons coopéré tout ce temps, et pour quoi ? Revenir en arrière dans le temps et redevenir ennemis.
- Concurrents, plutôt, corrigea Krestyanov. Et même si c'est ironique, cela ne change rien au fait que nous avons raison. Regardez ce qui est arrivé dans le monde depuis que Bush et Eltsine ont fait la paix. Combien de vies le désordre a-t-il coûté en ex-Yougoslavie, en Ukraine, en Tchétchénie, en Afghanistan, en Irak ? Sans parler du tiers-monde qui se désintègre en guerres ethniques. Ils ont besoin de nous, Pruett.
- Vous pensez que vous aurez le prix Nobel, pour ça ?
- C'est le futur, notre prix ! affirma le Russe.
- Attendez, laissez-moi deviner... « L'histoire nous absoudra. »
- Pruett venait de citer Fidel Castro, un vieux souvenir.
- À moins que l'un de nous commette une grave erreur, déclara le Russe, l'histoire nous ignorera. Après tout, nous n'existons pas, d'une certaine manière.
- Des hommes transparents, qui tiraient les ficelles.
- Ça ne vous emmerde pas, même un petit peu ? interrogea Pruett.
- Quoi donc ?
- Savoir que nous faisons tout cela pour des politiciens nuls à chier, qui vont récupérer les rênes du pouvoir. Je sais que nous aurons le pouvoir lui-même, mais...
- Il n'est pas question de pouvoir, coupa Krestyanov. Il s'agit de restaurer l'ordre du monde. Je pensais que vous aviez compris cela, Pruett.
- Bon sang, le Russe semblait vraiment croire à toute cette connerie !
- D'accord, dit Pruett. J'imagine qu'on est vraiment des altruistes dans l'âme.
- Dites plutôt des héros ! répliqua Krestyanov. Nous sommes sur le point de changer le cours de l'histoire, renverser la tendance vers la décadence de nos nations respectives. Rien que cela devrait suffire. Quelle importance si nul n'est au courant de nos efforts ? Cela prouve simplement notre savoir-faire.
- Je vois ce que vous voulez dire...
- Pruett se rendait compte qu'il avait mal jugé le Russe et qu'il avait affaire à un fou furieux. Mais peu importait, maintenant.
- Guettez l'arrivée de Keane à Moscou, reprit-il. Si vous avez besoin d'entrer en contact avec moi, passez par lui.

Le message était on ne pouvait plus clair : « N'appellez plus chez moi. »

— D'accord ! fit Krestyanov, qui raccrocha aussitôt.

Quelques secondes plus tard, Pruett composait un numéro, dont les premiers chiffres correspondaient au préfixe de Berlin.

Il savait que Christian Keane n'apprécierait pas sa nouvelle mission. Il s'en foutait. Keane n'était pas payé pour aimer les ordres qu'on lui donnait, simplement pour les exécuter. Le téléphone sonna à trois reprises, et, à la quatrième, son correspondant décrocha.

— Allô ?

— Vous êtes réveillé ?

— Évidemment, répondit Keane. Il est presque midi, ici.

— Bien. Vous allez expédier votre déjeuner et faire vos bagages. Du travail vous attend.

CHAPITRE III

Plus de dix ans après la fin de l'Empire soviétique, voyager en Russie n'était pas une sinécure. Les infrastructures routières très irrégulières et un entretien généralement inexistant faisaient de la conduite une épreuve, y compris dans les grandes villes telles que Moscou ou Saint-Pétersbourg. Dans la capitale, les automobilistes respectaient les feux quand bon leur semblait, donnant sans prévenir de grands coups de volant pour éviter les nids-de-poule et semblant parfois foncer délibérément sur les piétons.

— C'est à croire qu'ils n'ont jamais entendu parler de la sécurité routière, fit remarquer Johnny depuis la banquette arrière.

Deckard, au volant, laissa échapper un gloussement.

— Ils en ont entendu parler, assura-t-il, mais ils s'en foutent. Et pour ne rien arranger, il y a des permis de conduire en vente au marché noir pour un prix dérisoire. Un bon quart des conducteurs qui nous entourent n'ont sans doute jamais passé l'épreuve permettant de prendre un volant.

Ils avaient atterri dans le principal aéroport de Moscou, Sheremetyevo 2, en provenance directe de Minsk. Le voyage, décidé en hâte, les avait obligés à abandonner leurs armes, et Deckard s'était chargé de la paperasserie. Selon toute apparence, il s'en était très bien sorti, puisque le passage des contrôles n'avait posé aucun problème. Pourtant, Bolan ne savait pas trop à quoi s'en tenir sur les liens exacts de l'homme avec la C.I.A. Bien qu'il ait combattu à leurs côtés à Berlin et à Minsk, faisant son possible pour prouver sa bonne foi, le Guerrier réservait encore son jugement. La C.I.A. était un monde particulièrement trouble – la preuve étant que Deckard avait apparemment pour mission de trouver et d'anéantir un groupe de pourris, des « solitaires », agissant en collusion avec la mafia russe et d'anciens agents du K.G.B. Bolan mettait donc un point d'honneur à se méfier de tous et de tout... Jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'ils ne pouvaient pas gagner Moscou dans des délais acceptables sans l'aide de Deckard.

En d'autres temps, il aurait contacté Hal Brognola, et toute l'équipe

du Black Warriors Ranch, pour lui arranger le voyage et la livraison d'armes à son arrivée, mais, pour Bolan, cette voie était bloquée dans l'immédiat – peut-être même définitivement – sans qu'il ait eu l'occasion de comprendre le pourquoi du retournement du numéro Un du *Justice Department*. Il n'était toujours pas en mesure d'expliquer les résistances de Brognola en face à ce blitz très particulier, ni son refus d'apporter la moindre information.

Il faudrait un jour régler cette question, mais la priorité du Guerrier était de découvrir les connexions entre la mafia russe, la C.I.A. et l'ex-K.G.B., et d'anéantir la chaîne entière des trahisons et des connivences mafieuses, dans la mesure du possible. S'il sortait victorieux et vivant de cette guerre, il prendrait le temps d'aller faire le ménage aux États-Unis – à Langley comme au Black Warriors Ranch. Et de poser la question de confiance à son vieil ami Hal.

À de rares exceptions près, les touristes visitant la capitale russe devaient choisir leur hébergement au sein de deux catégories de lieux : les hôtels de luxe, le plus souvent dirigés par des conglomerats occidental-mafieux... et les autres, plus petits, moins chers, d'anciens établissements du régime soviétique, que l'État avait fait fonctionner avec des budgets réduits et avait vendus au rouble symbolique à leur gérant au moment de la privatisation du système économique. Si les premiers se trouvaient pour la plupart à moins d'un quart d'heure de route ou de métro du centre de Moscou, les autres étaient en général dans la périphérie.

Deckard avait porté son choix sur un établissement bon marché, dans le quartier d'Arbatskaya, au sud-ouest de Moscou, songeant qu'ils attireraient moins l'attention dans un environnement modeste.

Leur premier arrêt, après qu'ils eurent déposé leurs bagages à l'hôtel, fut pour une armurerie clandestine que connaissait Deckard. Il leur fallut rouler une trentaine de minutes jusqu'à une boutique de Nikolskaya Ulitsa. Ils laissèrent le véhicule de location sur un parking public, à un pâté de maisons de là.

— Vous n'ouvrez pas la bouche, souigna Deckard en chemin. Mon homme parle très bien anglais, mais il est inutile de lui donner des idées.

— Il sait que vous êtes de la C.I.A. ? interrogea Bolan.

— Il sait que je paye cash et que je ne discute pas trop les prix.

— Il ne risque pas de nous donner si jamais quelqu'un lui fait une offre intéressante ? demanda Johnny.

— Ce n'est jamais arrivé. Dans ce genre de business, on sait que trop parler est nuisible à la santé. Or, je crois qu'il projette de vivre jusqu'à un âge avancé. Dans sa situation, l'amnésie est une forme d'assurance vie.

— Et s'il s'adresse à nous ?

— Je lui parlerai en russe, expliqua Deckard. S'il s'adresse à vous, faites comme si vous étiez muets.

Ils marquèrent une pause devant la porte, le temps que Deckard leur donne ses dernières recommandations.

— Nous passerons dans l'arrière-boutique, là où il planque son stock. Je pense que vous serez surpris par la variété de ce qu'il propose. Encore une fois, vous ne dites rien : quand vous voyez quelque chose qui vous intéresse, vous me le montrez du doigt. Et si vous avez une question qui ne peut pas attendre, vous me la chuchotez à l'oreille. On est bien d'accord ?

— Allons-y, dit Bolan, agacé par le numéro que leur faisait leur compagnon d'occasion.

Le contact de Deckard était un type délicat d'une soixantaine d'années, avec une frange cherchant sans succès à couvrir un crâne dégarni. Il portait des lunettes à monture métallique qui semblaient trop grandes pour lui – à moins que ce soit sa tête qui était trop petite... Bolan décida que la question n'avait pas beaucoup d'intérêt et se concentra sur l'espèce de cérémonial qui se jouait devant lui : Deckard et le Russe se serrant la main, parlant à bâtons rompus, usant de formules de politesse à n'en plus finir.

Enfin, ils suivirent le bonhomme derrière la caisse, franchirent une porte et entrèrent dans la réserve. Là, ils attendirent un instant tandis que le trafiquant tournait les mollettes d'une serrure à combinaison qui protégeait l'accès à un coffre de plain-pied. Une fois la porte blindée ouverte, il recula et leur fit signe d'entrer pour examiner ses marchandises. En imaginant la lourde porte se refermant sur eux, les privant d'oxygène et de lumière, Bolan marqua le pas, mais Deckard entra sans hésiter, et les deux frères le suivirent.

L'agent de la C.I.A. n'avait pas exagéré en leur vantant le vaste choix proposé. L'homme avait un peu de tout : des pistolets semi-automatiques et des revolvers, des fusils, des fusils d'assaut, des pistolets-mitrailleurs... mais aussi un mortier léger russe M-37 et deux lance-grenades RPG-7 posés dans un coin, près d'une boîte de grosses munitions antichar.

Leur choix se porta de nouveau sur des AKSU, des armes sûres, puissantes et impossibles à relier à une piste hors de la Russie. Bolan avait aussi récupéré un fusil Dragunov SVD, au cas où il aurait à travailler à distance. Pour les pistolets, alors que Johnny et Deckard portaient leur choix sur des Glock, Bolan mit la main sur un Beretta 92F. Avec les munitions, des chargeurs supplémentaires, la moitié d'une caisse de grenades à fragmentation et trois téléphones cellulaires de contrebande, leurs achats emplirent quatre valises, dont le prix fut compté dans la facture finale. Après négociation, Deckard parvenait à un total à huit chiffres, en roubles, ce qui n'avait pas grand sens

puisqu'il payait en dollars. Les billets verts changèrent de main pour la somme totale de quatre mille dollars.

Au bout de vingt minutes, le trio était dans la rue, chargé de valises, et se dirigeait vers le parking. Aucun des passants qu'ils croisèrent sur le trottoir ne sembla leur accorder la moindre attention.

— S'il y a une chose qui n'a pas changé depuis la prétendue démocratisation du pays, remarqua Deckard, c'est bien le marché noir. Ils se sont plus ou moins ouverts à l'Ouest, aujourd'hui, mais les prix restent élevés. Dans l'économie souterraine, il est possible de tout trouver, d'un simple bifteck à un bazooka, à condition de savoir à quelle porte frapper.

— Et personne ne voit rien ? demanda Johnny.

— La police est soudoyée et tous les fonctionnaires d'état trafiquent pour leur compte, quitte à vendre à l'encan les ressources militaires du pays.

Ils atteignirent le parking et rangèrent les valises dans le coffre, après en avoir discrètement sorti les armes de poing. Une fois en route, Deckard remarqua :

— J'ai encore un arrêt à effectuer, un contact qui peut nous aider à nous y retrouver dans la ville et à repérer nos cibles.

— Allons-y, dit aussitôt Bolan.

— Le problème, c'est qu'il ne traite qu'avec moi. Si je me montre avec de la compagnie, il risque de détalier comme un lapin.

Johnny, à l'arrière, vint passer la tête entre les deux sièges avant.

— Quel est le programme, alors ?

— Le mieux, ce serait que je vous laisse à l'hôtel et que j'aille rencontrer mon homme. Soit je le ramène, soit je parviens à organiser une réunion à quatre pour plus tard. Ça vous va ?

Bolan jeta un coup d'œil à son frère, qui l'observait. Il savait que Johnny le suivrait dans toutes ses décisions, même avec réticence. Le Guerrier voyait bien l'inconvénient du plan – la possibilité que tout ait été dirigé d'une manière ou d'une autre vers le moment où Deckard les abandonnerait en terrain ennemi, face à une armée de tueurs russes... Mais ce serait quand même diablement tordu. Pourquoi faire le voyage jusqu'à Moscou, quand il aurait pu les faire liquider à Amsterdam, Berlin ou Minsk ?

Néanmoins, tant que la plus petite possibilité de trahison demeurerait, il était décidé à prendre le moins de risques possibles.

— D'accord, dit-il pourtant. On prendra nos nouveaux jouets et on fera le tri, pendant ce temps. Vous pensez en avoir pour longtemps ?

— Une heure. Quatre-vingt-dix minutes maximum.

— D'accord, répéta l'Exécuteur. Vous nous retrouverez à l'hôtel.

Et ceux qui pointeraient là-bas le bout de leur flingue sans être attendus auraient un avant-goût de l'enfer.

Deckard avait confiance en Rurik Pavlushka. Contrairement au revendeur d'armes de Nikolskaya Ulitsa, Pavlushka était un agent sous contrat travaillant pour la C.I.A., avec un compte bien fourni dans une banque du Liechtenstein. Il était toujours possible qu'il poignarde Deckard dans le dos si quelqu'un faisait monter les enchères, mais le Russe devait savoir que la punition serait très rapide. La C.I.A. pouvait révéler aux bonnes personnes comment Pavlushka avait accepté des dollars américains et trahi le régime, l'ancien comme le nouveau. Malgré l'effondrement de l'Union soviétique, les Russes avaient toujours aussi peu de tolérance envers les traîtres...

Deckard avait téléphoné à Pavlushka depuis Minsk, le prévenant de sa venue. Il l'avait de nouveau contacté, une fois à Moscou. Les deux hommes étaient convenus de se rencontrer dans Gorki Park, près du lac.

Comme toujours, Deckard laissa sa voiture sur un parking public, patrouillé par deux jeunes gardes vêtus d'uniformes râpés. Ils n'appartenaient pas à la police et étaient seulement armés de matraques, mais, grâce à eux, il y avait ici plus de sécurité contre les voleurs omniprésents dans la capitale que dans la plupart des autres parkings moscovites.

Deckard alla prendre un ticket à l'horodateur et vint le déposer sur le tableau de bord de sa voiture de location, avant de fermer le véhicule à clé et de gagner le parc et l'endroit où Pavlushka et lui avaient rendez-vous. Il tirait un certain réconfort du Glock 19 glissé dans sa ceinture, au bas de son dos. La position n'était pas idéale s'il fallait dégainer rapidement, mais c'était plus discret et, après tout, l'agent de la C.I.A. était aussi un tireur d'élite. En plus, si Pavlushka l'avait trahi, cela ne ferait pas beaucoup de différence : il n'aurait probablement même pas la possibilité d'utiliser le Glock.

Au bout de quelques minutes, il découvrit le lac, devant lui, avec des cygnes glissant sur l'eau gris ardoise, et il n'eut aucun mal à repérer Pavlushka. L'affluence était faible, dans Gorky Park, alors que le coucher du soleil approchait. C'était le moment où les touristes et les personnes âgées, les parents avec leurs enfants et les amoureux se tenant la main abandonnaient le parc à ses habitués du soir : les putes et les junkies, les gays en quête de rencontre et toute une faune douteuse vivant de petits trafics et de crimes minables.

Rurik Pavlushka était un homme de taille moyenne, d'une minceur extrême, avec de longs cheveux blonds qu'il rassemblait souvent sous un chapeau pour se donner un air soigné. Il portait aussi le bouc, dans le style Trotsky, strié d'un gris accordé à ses yeux très vifs. On disait que Pavlushka était toujours armé, mais n'avait jamais utilisé un pistolet, auquel il préférait couteaux, rasoirs et autres objets

tranchants. Suivant les sources, il avait une douzaine de cadavres à son tableau de chasse... ou pas un seul.

Pavlushka le vit arriver, lança quelques morceaux de pain rassis aux cygnes et se mit en mouvement pour intercepter Deckard avant qu'il n'atteigne le lac. Si par hasard il avait été suivi, le Russe devait murmurer : « On dirait qu'il va pleuvoir », avant de passer son chemin et de quitter les lieux. Si Deckard était clean, ils pourraient entamer la conversation.

— Vous avez l'air en forme, observa le Russe, courtois.

Aussitôt, Deckard sentit sa tension se dissiper.

— J'ai été assez occupé, répondit-il, tandis qu'ils se serraient la main.

— À Minsk. Oui, j'ai entendu parler de ça.

Deckard fronça les sourcils.

— Entendu quoi, exactement ?

— Rien de spécial. Pas de noms, bien sûr, à part celui de Tolya. Il a été question de lui plusieurs fois. À croire qu'il a la poisse accrochée aux basques, le pauvre Tolya.

— Les nouvelles vont vite.

— Certaines nouvelles. Valerik a des amis importants à Moscou, mais il a aussi des ennemis déterminés. Ils seraient ravis, je crois, si quelque chose lui arrivait, et s'il disparaissait complètement de la scène sans qu'ils aient à lever le petit doigt.

— Ils seraient ravis et... reconnaissants, j'imagine, remarqua Deckard.

— Généreux, même.

— Les questions locales ne m'intéressent pas. Mais si, de votre côté, vous trouvez le moyen de jouer sur les deux tableaux, n'hésitez pas — du moment que cela ne nous occasionne aucun problème.

— Je comprends, dit Pavlushka. Donc, vous n'êtes pas seul à Moscou ?

— J'ai des associés.

— Votre agence trouve encore de l'intérêt à notre vieille capitale ? J'en suis ravi. Mes sources de revenus se raréfient, ces derniers temps.

— Mes amis n'appartiennent pas à la maison.

Comme Pavlushka restait silencieux, Deckard lui offrit l'histoire qu'il avait préparée à son intention.

— Bien que mes deux associés appartiennent au secteur privé, leurs intérêts coïncident avec les miens. Je dois préciser que certaines personnes sont au courant de mes faits et gestes, à la C.I.A. Certaines personnes... mais pas tout le monde. Vous me suivez ?

Il jouait gros, en cet instant. Il se pouvait que parmi les contacts de Pavlushka au sein de la C.I.A., il y ait précisément un des « solitaires » qu'il avait été chargé d'identifier, démasquer et éliminer. Si c'était le cas, il y avait au moins cinquante pour cent de chances pour que

Deckard soit sur le point de fourrer la tête dans la gueule du lion. Le terrain était miné, et le seul repère qu'il avait, en cet instant, c'était le regard du Russe.

— Vous avez une taupe dans vos rangs, déclara Pavlushka sans ambages.

— Tiens ! C'est justement ce que j'essaie de découvrir. Il semblerait que quelqu'un de chez nous fasse des affaires avec Valerik, ainsi qu'avec Vassily Krestyanov et d'autres anciens membres du K.G.B. Quant à la nature de ces affaires, et l'étendue de l'engagement des ripoux de la C.I.A. impliqués, rien n'a encore été déterminé.

Pendant qu'il parlait, il n'avait pas quitté le Russe des yeux, guettant une réaction, un signe trahissant la complicité de Pavlushka ou sa connaissance d'un lien entre Langley et Moscou. S'il cachait quelque chose derrière ses yeux gris, il le dissimulait avec un art consommé.

— C'est ennuyeux, dit-il sobrement.

— Ne m'en parlez pas – j'ai des cadavres semés un peu partout, depuis Minsk jusqu'à Los Angeles.

— Et le terrain des hostilités s'est maintenant déplacé à Moscou ?

— Valerik se trouve ici, lâcha Deckard. Si Krestyanov se montre...

— Il est également arrivé, coupa Pavlushka.

— Dans ce cas, je crois pouvoir vous annoncer qu'il va y avoir du grabuge.

— Et pour quelle raison vouliez-vous me voir ?

— J'ai un peu perdu le contact avec Moscou, avoua Deckard en toute honnêteté. Les informations concernant certaines personnes et certains endroits ne se trouvent pas dans les guides touristiques.

— Je vois.

Pavlushka parut considérer la question un instant, puis il annonça :

— Je pense qu'il est temps que vous me présentiez à vos amis.

Le téléphone cellulaire de Bolan sonna à 18 h 30, et Johnny le vit soulever le clapet de l'appareil, écouter un instant et répondre de façon laconique. Rempochant le téléphone, il lança à son frère :

— On y va.

La soirée était fraîche, et personne ne s'étonnerait de les voir porter des pardessus. Les AKSU bien à l'abri des regards restaient facilement accessibles.

— Que se passe-t-il ? interrogea Johnny en enfilant son manteau.

— On doit le retrouver dans la rue, au premier carrefour au nord de l'hôtel.

— Ça t'inspire quoi ?

— Qu'il faut aller sur place pour juger, répondit Bolan, laconique.

Dans la foulée, il saisit deux grenades à fragmentation et les fit tomber dans les poches extérieures de son manteau.

L'ascenseur ne fonctionnait pas, ainsi que l'indiquait sans doute le panonceau qu'ils n'essayèrent même pas de déchiffrer. Ils prirent donc l'escalier, traversèrent le hall du Volga sans prêter attention au réceptionniste. Installé derrière son comptoir et plongé dans la lecture d'un magazine sur papier glacé, il ne s'intéressa pas plus à eux.

Une fois dehors, ils tournèrent sur la gauche et se dirigèrent vers le nord, marchant de front, avec un mètre d'écart entre eux. Johnny gardait sa main gauche dans sa poche de manteau dont il avait coupé la doublure pour pouvoir saisir la crosse pistolet de l'AKSU.

Deckard les attendait au carrefour, le moteur tournant au ralenti. Un type était assis à côté de lui. Les deux frères montèrent à l'arrière sans marquer leur méfiance. S'il prenait à Deckard et son compagnon l'envie de se tourner pour leur tirer dessus, les balles des AKSU auraient traversé les fauteuils avant qu'ils aient terminé leur mouvement.

Tandis qu'ils roulaient, Deckard effectua les présentations en utilisant seulement les prénoms – Bolan demeurant le « Evan » de son pseudo, Evan Green. D'ailleurs, l'homme de la C.I.A. aurait été bien en peine de lui donner un autre nom, n'ayant pas la moindre idée de l'identité réelle de son partenaire d'occasion. Pavlushka se tourna pour les saluer dans un anglais dépourvu de toute trace d'accent slave.

— J'ai expliqué en gros à Rurik ce que nous recherchions, indiqua Deckard en regardant le Guerrier dans le rétroviseur intérieur. Il a une bonne connaissance des activités de Valerik en ville et il se peut qu'il ait des choses intéressantes pour nous sur Krestyanov.

— Vous vous en doutez, commença le Russe, les hommes que vous traquez sont assez connus à Moscou. Ils ont des amis bien placés au sein du gouvernement, dans la police, dans le monde des affaires et dans la presse. Ce ne sont pas seulement des mafieux, mais des notables très en vue. Valerik, vous le savez déjà, est surtout mouillé dans les business du sexe, du jeu, de la drogue et des armes. Il ne s'intéresse pas à la politique, mais il achète des amitiés à tous les niveaux du pouvoir. Bien que quatre-vingt-quinze pour cent de ses activités soient illégales, toute personne qui agirait ouvertement contre lui devrait s'attendre à des représailles – venues des agents de l'autorité tout autant que de sa Famille.

— Et Krestyanov ? demanda Bolan.

— Comme vous le savez, il était colonel du K.G.B., autrefois. C'est un expert dans le domaine de ce que les Américains appellent les « black ops », incluant le terrorisme, le contre-terrorisme et l'assassinat politique. Son associé, si j'en crois la description qui m'en a été faite, doit être Nikolai Lukasha. Lui aussi appartenait au K.G.B. avant les changements, mais il travaillait surtout à la Lubyanka, supervisant les interrogatoires et les exécutions. C'est un assassin doublé d'un sadique.

Tuez-le si jamais il croise votre chemin, sinon c'est lui qui vous tuera.

— Je comprends le lien du K.G.B. avec Valerik à l'époque où l'ancien régime était encore en place, dit Bolan. Mais maintenant ?

— Pour ça, je n'ai que des suppositions. Krestyanov était – il l'est toujours – un communiste pur et dur. Un stalinien. Ses amis – du moins ceux qu'il voit en public – sont aussi des anciens du K.G.B. ou des hommes politiques qui regrettent l'évolution de la Russie au cours des quinze dernières années.

— Tout ça ne nous apprend pas grand-chose sur Valerik, remarqua le Guerrier.

Si sa remarque déplut au Russe, celui-ci ne le montra pas.

— Krestyanov est un monstre, à sa façon, mais jamais il n'irait se salir les mains par des contacts avec la mafia – à moins qu'il y ait de très sérieux profits à la clé.

— Vous pensez que Valerik aide Krestyanov à déplacer des fonds ? questionna Bolan. Des opérations de blanchiment d'argent ?

— Ça m'étonnerait beaucoup, répondit Pavlushka sans la moindre hésitation. Les amis que possède Krestyanov dans le gouvernement et la politique ont pour certains de fabuleuses fortunes personnelles. Ils étaient déjà riches sous le régime communiste, ils le sont encore plus aujourd'hui. On dit que certains, et pas les moindres, ont des sympathies pour certains groupes qui ambitionnent de renverser le présent gouvernement et de restaurer le régime soviétique.

— Et Valerik s'est embarqué là-dedans ? demanda l'Exécuteur. J'aurais pensé qu'il aimait bien les choses telles qu'elles sont aujourd'hui. Il s'en met plein les poches, non ? Pourquoi irait-il aider une bande de vieux réacs à tuer la poule aux œufs d'or ?

— Sauf erreur de ma part, ce sont uniquement les œufs, qui sont en or, souligna Pavlushka. Pas la poule. Vous avez vous-même répondu à votre question en soulignant que Valerik se comporte comme si demain n'existait pas. Si l'état de notre économie continue de se dégrader, c'est la nation tout entière qui risque de s'effondrer, dans un ou deux ans. Ce qui pourrait nous conduire à une guerre civile, ou, plus sûrement, à un putsch. Auquel cas, si les partisans de la ligne dure sortent victorieux sans son aide, il pourrait ne pas y avoir de lendemain du tout pour Valerik.

— Vous croyez donc qu'il protège ses arrières ? interrogea Bolan.

— Ça n'a aucun sens ! lança Johnny avant que le Russe ait pu répondre. Même en admettant que Valerik apporte son aide à cette opération, moyennant récompense, quel rapport y a-t-il avec les États-Unis ? Pourquoi Valerik et Krestyanov iraient-ils enrôler des gens de la C.I.A. ?

— Je n'ai pas de réponse à ces questions, avoua Pavlushka, et je reconnais qu'elles sont troublantes. Peut-être faut-il inverser le

problème, et se demander pourquoi la C.I.A. irait traiter avec Krestyanov, son ancien adversaire, ou avec des parrains de la mafia russe...

Pour la première fois depuis que son contact avait commencé de s'exprimer, Deckard prit la parole.

— Il est important de garder une chose présente à l'esprit : c'est que la connexion de la C.I.A. avec Valerik et Krestyanov est un ou des « solitaires », familiers des opérations clandestines et qui agissent sans approbation officielle. Dans ces conditions, nous devons essayer de comprendre pourquoi une clique de hors-la-loi à l'intérieur de la C.I.A. voudrait traiter avec des truands russes et quelques révisionnistes rouges.

— Il leur faut un intérêt commun, souligna Bolan. Un but qui leur profiterait à tous.

— Tout à fait d'accord, approuva Pavlushka. Sauf que, si on part du principe que Krestyanov et les autres projettent de renverser le gouvernement actuel et de restaurer l'autorité soviétique, quel serait le profit pour votre pays ou la C.I.A. ?

— La première erreur consiste à vouloir que l'Agence et les États-Unis aient forcément des intérêts communs, remarqua Mack Bolan. Ce ne serait pas la première fois que des membres d'une agence gouvernementale mettraient leurs intérêts personnels au-dessus de ceux du pays qu'ils sont censés servir. J. Edgar Hoover a pratiqué ce double jeu durant toute sa carrière, et nous avons toujours eu des ripoux à la C.I.A.

Le Guerrier attendait une réaction de Deckard, mais celui-ci garda le silence.

— Ça pourrait être une variation du syndrome Achab, suggéra-t-il.

— Hein ? fit Deckard en croisant son regard dans le rétroviseur.

— *Moby Dick*, répondit Bolan en guise d'explication. Le capitaine Achab chasse la baleine blanche sans relâche et il sacrifie tout à cette poursuite, jusqu'à sa vie. Imaginons qu'il ait survécu à leur dernier affrontement. Quelle aurait été alors sa raison de vivre ?

— Ces dix dernières années, reprit Johnny, comprenant où son frère voulait en venir, nous avons entendu des appels répétés pour des réductions d'effectifs à la C.I.A., et même quelques-uns pour une dissolution de l'Agence elle-même. Beaucoup s'imaginent que la disparition du communisme était la victoire finale ; pourquoi aurait-on besoin d'espions, dans ce cas ? Il y a sans doute à l'intérieur de la C.I.A. des personnes qui aimeraient avoir une nouvelle guerre froide à se mettre sous la dent. Si possible avec un ennemi qu'ils connaissent déjà. Ce serait une excellente raison de vivre. Et, pour corser le scénario, ce serait parfait si une personnalité du nouveau régime rouge était mouillée dans une action criminelle sur le territoire américain, quelque

chose de spectaculaire, qui mettrait le feu aux poudres. On ne joue pas très longtemps aux échecs dans une maison en feu.

— Vous pensez à une action terroriste ? demanda Deckard.

— Eh bien, c'est la spécialité de Krestyanov, non ?

— Oui, mais... aux États-Unis ?

— Ou ici, en Russie, suggéra Bolan. Voire les deux. Pour réussir, la Compagnie aurait besoin de faire intervenir le sommet de sa hiérarchie.

Deckard secoua la tête.

— Je dois quand même vous préciser que ça ne vient pas du directeur, selon moi.

— Je pensais à quelqu'un d'encore plus haut, lui répondit l'Exécuteur.

Devant son expression préoccupée, Johnny sentit une anxiété intense l'envahir.

— Une personne qui aurait ses entrées à la Maison Blanche, par exemple ? interrogea Deckard.

— Ou qui attendrait dans les coulisses pour grimper au sommet si tout se passait bien, ou sauver sa peau si jamais les choses tournaient mal.

— Il faut absolument remonter jusqu'à l'origine de tout ça et épingler ce salaud ! affirma l'homme de Langley, tout d'un coup dépassé par l'enjeu.

L'Exécuteur hocha la tête.

— C'est exactement ce que je pense depuis le début de cette histoire, murmura-t-il.

CHAPITRE IV

La première cible s'appelait en toute modestie le Club Zéro, « un club porno exotique », selon le contact de Deckard. L'entrée se trouvait dans une petite rue discrète du quartier d'Arbatskaya. Quand l'Exécuteur avait demandé à leur guide en quoi une boîte « exotique » se différenciait des autres, le Russe lui avait lancé avec un clin d'œil :

— Vous verrez par vous-même !

Ils étaient convenus de scinder le groupe en binômes. Mack Bolan faisait équipe avec Pavlushka, tandis que son frère accompagnerait l'agent de la C.I.A. Ces deux-là rejoindraient la première équipe dans le club à une dizaine de minutes d'intervalle.

Une Asiatique dansait sur la scène quand le Guerrier et son compagnon entrèrent. Ils furent guidés jusqu'à leur table au fond de la salle par une hôtesse totalement nue, de type nordique, qui portait plusieurs chaînes en or passées dans les piercings qu'elle avait à la pointe des seins. Quand ils se furent assis et qu'ils eurent commandé des vodkas, Bolan identifia un animal qui partageait la vedette sur la scène : un lama, apparemment très complaisant avec les êtres humains, et notamment les jeunes femmes.

Il oublia le spectacle et la musique rock pour examiner l'intérieur du club. Ne sachant pas lire sur les lèvres, il n'avait aucun moyen de déterminer lesquels des clients appartenaient à la mafia et lesquels étaient des civils venus s'encanaïller. Pour ce qu'il en savait, des Américains pouvaient se trouver parmi eux dans l'espoir d'avoir une histoire croustillante à raconter à leur retour à leurs copains de beuverie. Cette soirée aurait sans doute un visage très différent de celui qu'ils avaient imaginé.

Il scruta la salle à la recherche de gardes et repéra deux imposants blocs de viande qui avaient tout de videurs. Ils étaient conçus sur le même modèle : queue-de-cheval, col roulé et veste de sport assortis, cette dernière paraissant au moins une taille trop petite pour contenir les muscles qu'on devinait dessous. Aucune arme n'était visible, mais cela ne prouvait rien. Ils avaient peut-être des pistolets dans leurs jambes de pantalon, glissés dans des holsters au niveau de la cheville ;

d'autres armes pouvaient être cachées à portée de main en certains points stratégiques de la salle.

Spontanément, la première règle d'engagement s'imposa à l'esprit du Guerrier : « Dans le doute, descends-les. »

S'il y avait d'autres flingueurs sur les lieux, la direction de l'établissement avait pris soin de les planquer, en réserve, au cas où on aurait besoin de leurs services. Il n'y avait aucune raison de penser que Valerik et ses copains se doutaient qu'ils avaient été suivis depuis Minsk, mais un mafieux avisé vivait dans une paranoïa permanente ; il était au fond de lui persuadé qu'il ne pouvait se fier à personne. Alors que Moscou se trouvait dans un état comparable au Chicago d'Al Capone, pour ne pas dire pire, Valerik aurait été idiot de baisser sa garde dans cet endroit qui, au dire de Pavlushka, était une mine d'or pour la Famille.

L'heure allait venir de baisser le rideau... dès que Johnny et Deckard auraient pris place dans le décor.

Ils entrèrent quelques instants plus tard, escortés par une hôtesse pleine de taches de rousseur qui les conduisit jusqu'à un box situé à côté de la scène. Bolan ne put voir l'expression de son frère lorsqu'il découvrit ce qui se passait entre la danseuse et le lama, mais il vit que Deckard remettait un généreux pourboire à leur hôtesse pour la remercier de les avoir si bien placés. Un grand sourire aux lèvres, l'Agent glissa quelques mots à son compagnon, pour ensuite se concentrer pleinement sur l'étrange spectacle en cours.

Johnny sirotait son verre de vodka, ou du moins donnait-il cette impression, tout en observant le public. Son regard croisa celui de son frère durant une microseconde, le temps de lui signifier qu'il était prêt à passer à l'action dès que le Guerrier le lui ordonnerait.

— Ils ont des caméras en circuit fermé, constata Bolan. Montées au plafond, aux quatre coins de la pièce.

— Normal, répondit Pavlushka. D'une part, ils doivent se prémunir d'une éventuelle vendetta venant d'une autre Famille. D'autre part, ils sont à l'affût des célébrités et des fonctionnaires haut placés venus satisfaire une innocente curiosité. Imaginez qu'un membre du parlement veuille se représenter et qu'une bande vidéo le montre dans un endroit pareil... Un beau petit chantage peut rapporter très gros.

— Je comprends mieux le pourquoi de vos favoris et de vos lunettes, observa Bolan.

— N'est-ce pas ?

Pavlushka s'était collé sur les joues de grosses pattes, et il portait des lunettes de soleil à verre réfléchissant, sans se soucier du fait que la nuit était déjà tombée et que l'éclairage de la boîte était tamisé. Il s'assurait ainsi que les caméras de télévision garderaient une fausse image de lui.

— Vous auriez pu nous prévenir de ce détail, lui fit remarquer Bolan.

— Pour quoi faire ? Vous n'êtes pas du coin, et une fois que vous aurez terminé votre boulot, je doute que vous reviendrez avant un certain temps. De toute façon, la direction du club ne signalera rien à la police et elle niera tout éventuel témoignage émanant d'un client. D'ailleurs, officiellement, cet endroit n'existe pas.

« Ce qui donne une valeur d'humour supplémentaire au nom du club », songea Bolan.

Il jeta un coup d'œil de l'autre côté de la salle et croisa une nouvelle fois le regard de Johnny en levant nonchalamment les bras en direction de deux des caméras. Johnny hocha distraitement la tête, avant de se tourner vers Deckard. Celui-ci se contenta de grimacer un sourire et prit une gorgée de vodka, avant de siffler pour encourager le lama, qui s'agitait sur la scène.

— Prêt ? demanda Bolan à son voisin.

Dans le même temps, il glissa une main sous sa veste et ses doigts se fermèrent sur la crosse pistolet de l'AKSU. Pour un établissement aussi soucieux de sécurité, l'absence de détecteur de métaux était une erreur fatale.

— Pas encore, dit le Russe, qui siffla son verre de vodka et signifia à leur serveuse qu'il en désirait un autre.

Il fit mine de se lever avec difficulté et passa un moment à tirer sur la ceinture de son pantalon.

— Je vais me diriger vers les toilettes, à présent. Regardez-moi, et vous interviendrez quand la situation vous semblera mûre.

Bolan le suivit du regard tandis qu'il traversait la salle, simulant la démarche titubante d'un poivrot. Allait-il vraiment aux toilettes, ou non ? La question menait à une autre, bien plus dérangeante : s'il était au courant, pour les caméras de surveillance, et n'avait rien dit, le contact de Deckard gardait-il d'autres choses pour lui ? Tout ça n'était-il qu'une vaste mise en scène ? On pouvait imaginer qu'il les avait vendus à la Famille Valerik et que sa pause-pipi n'était qu'une façon de sortir du champ de bataille...

« Regardez-moi... »

Bolan le regardait, et s'il s'avérait que le Russe les avait piégés, il serait le premier à payer l'addition...

En temps normal, Rurik Pavlushka évitait les armes à feu, non parce qu'il en avait peur ou ne savait pas s'en servir, mais simplement à cause des risques qu'il y avait en Russie à détenir – et encore plus à porter sur soi – une arme quelle qu'elle soit. Depuis les débuts du régime soviétique en 1917 jusqu'au début des années 1990, il avait été strictement interdit au prolétariat de posséder des armes à feu, que ce soit pour le sport ou se défendre. De rares dérogations étaient

accordées, comme aux paysans de Sibérie qui chassaient le caribou pour sa viande et devaient se défendre contre les ours ; mais pour le reste, il s'agissait avant tout pour les commissaires du Kremlin de conserver un monopole sur les instruments de pouvoir et de violence.

Ces lois étaient restées en place après l'effondrement du régime communiste, et s'il était facile de se procurer des flingues au marché noir, les peines condamnant ceux qui possédaient, portaient ou trafiquaient des armes restaient sévères. Peu importait à Pavlushka que les lois en vigueur soient rarement appliquées. Il n'était pas de ceux qui soudoyaient les policiers pour qu'ils regardent ailleurs ; et, avec son passé, si jamais il se faisait prendre en possession d'un flingue, c'était la prison assurée pour longtemps.

Avec les armes blanches, il en allait autrement.

Cette nuit, le matériel de Pavlushka était léger – juste un *balisong*, le couteau papillon philippin.

Tandis qu'il se dirigeait vers les toilettes, simulant la démarche d'un ivrogne, il glissa la main dans une des poches de son pantalon fait sur mesure et la ferma sur le *balisong*. Personne, dans le club, ne s'intéressait à lui, encore moins à ses mains, alors qu'il ouvrait le taquet de verrouillage avec son petit doigt, libérait la fine lame d'un petit mouvement de poignet et fixait ensemble les deux languettes mobiles. Doigts tendus, il dissimula le couteau dans sa main tandis qu'il commençait d'approcher des toilettes. Feignant la confusion, il bifurqua vers une table où un vieux type buvait en compagnie de deux filles d'une vingtaine d'années, sans doute des prostituées. Le trio lançait toutes sortes d'obscénités à l'adresse des deux « acteurs » qui se produisaient sur la scène.

Quand il fut assez près, Pavlushka bouscula le type au moment où il portait sa flûte de champagne à ses lèvres. L'autre en renversa le contenu sur sa cravate et les revers de sa veste. Dans le même temps, Pavlushka se pencha en avant et lorgna dans le généreux décolleté d'une des putes, sur la droite du vieux, et bredouilla :

– J crois bien qu'j'ai laissé mes lentilles de contact tomber par-là !

Le rire de la fille cessa net quand il plongea la main entre ses seins, lui assurant de sa voix pâteuse :

– Vous inquiétez pas, m'dame, ça s'ra pas long.

Derrière lui, il entendit le vieux bonhomme qui s'étranglait de fureur et repoussait sa chaise vers l'arrière. Un petit pas en arrière – qui libéra sa main en même temps que les seins de la pute –, et Pavlushka se retrouva sur les genoux du vieux.

– Hé ! J vous en prie ! brailla-t-il en décochant un coup de coude qui atteignit le menton de sa victime. J suis pas une prostituée, moi !

Au même moment, les videurs apparurent, de part et d'autre de lui. Ils le soulevèrent et l'entraînèrent vers la sortie du Club Zéro.

Pavlushka se plaignit et se laissa complètement aller, jouant à fond son rôle de client bourré. Lorsqu'ils atteignirent un point situé au-dessous de la caméra la plus proche, il sut qu'il était temps pour lui de passer à l'action.

Brusquement, le poivrot se révéla tout ce qu'il y avait de plus sobre – sauf que les deux balèzes qui le portaient s'en aperçurent trop tard pour sauver leur peau. Pavlushka se laissa tomber de tout son poids sur le coup de pied du gorille de droite, le plus jeune, qui le lâcha dans un geste réflexe et un beuglement de douleur. Pavlushka le réduisit définitivement au silence d'un mouvement éclair. La lame du *balisong* l'atteignit sur la gauche du cou, tranchant la veine jugulaire et la carotide, atteignant la trachée et lui coupant littéralement le souffle.

Son copain n'avait pas une idée claire de ce qui se passait. Pensant que Pavlushka avait donné un coup de pied dans le tibia de son copain, il leva le poing. Il n'eut pas le temps d'aller au bout de son geste. Il sentit une lame plonger profondément dans son aisselle, et une douleur fulgurante envelopper tout le côté droit de son torse. Il essayait de former un cri quand la lame frappa de nouveau, sous le sternum cette fois, en direction du cœur, et il fut soudain privé de toute sensation.

Pavlushka agrippa le second gorille alors qu'il tombait, le ceinturant sous sa veste. Il sentit ainsi l'arme que l'autre portait dans le dos. Un pistolet HK-4 tirant des petites ogives de 9 mm, un équivalent européen d'une cartouche Colt .380.

Son court affrontement avec les deux balèzes avait commencé à attirer l'attention : plusieurs clients et une serveuse dont le corps nu était peint en bleu pour une moitié et en doré pour l'autre avaient les yeux fixés sur lui et émettaient diverses exclamations. Pavlushka ne s'occupa pas d'eux, pas plus qu'il ne vérifia si ses compagnons avaient commencé de jouer leur partie. L'important, pour lui, était de faire son propre boulot. Lentement, il leva le pistolet, tira le chien vers l'arrière, et tira dans l'objectif de la caméra la plus proche.

Le premier coup de feu effraya le lama, qui sauta de la scène en y abandonnant sa partenaire. Johnny était déjà en mouvement, son AKSU au côté, tandis que l'animal bondissait dans l'assistance.

Il laissa Deckard se charger de la caméra la plus proche de leur box, se dirigeant lui-même vers celle qu'il avait appelée la caméra Trois. Autour de lui, la folie s'était emparée de la clientèle, et il scrutait les visages, afin de repérer l'ennemi, au cas où des armes seraient déjà sorties.

Il était assez peu probable qu'il n'y ait que deux videurs dans un endroit pareil. Deux gorilles dont le contact de Deckard s'était déjà occupé. Johnny ne voyait aucun inconvénient à quitter le Club Zéro

sans la moindre goutte de sang sur les mains mais, s'ils ne rencontraient pas la moindre opposition, il leur faudrait se demander si cette opération n'avait pas été une perte de temps et d'énergie. Quel intérêt de s'en prendre à une cible que la Famille Valerik ne se souciait même pas de défendre ? Et sauraient-ils d'ailleurs jamais si Valerik en était vraiment le propriétaire ?

Quelques pas supplémentaires, et il fut assez près pour tirer en toute confiance sur la caméra. Il se faufila dans un box vide, à l'abri du flot des clients en pleine débandade, et leva le AKSU. Pressant la détente, à deux reprises en feu semi-automatique, il vit sa cible voler en éclats.

Trois caméras neutralisées, et son frère s'occupait de la quatrième quand il se tourna vers le centre de la salle. L'actrice nue cherchait à se mettre à l'abri en se déplaçant à quatre pattes. Au même moment, sur le côté de la scène, une porte que les serveuses n'avaient cessé d'emprunter s'ouvrit brusquement et laissa le passage à un bataillon de soldats en arme. Cela ne servait à rien de les compter, se dit Johnny en se tournant pour leur faire face ; il remarqua quand même qu'ils étaient faits sur le même moule que les deux premiers. Des balèzes qui auraient eu leur place dans une équipe de football américain.

Johnny et Deckard avaient un léger avantage sur eux : les nouveaux venus n'avaient pas d'idée précise sur la provenance des premiers coups de feu ni sur la localisation des responsables noyés dans la foule des clients. Le flingueur de tête n'eut pas trop le loisir de se poser la question : Johnny lui balança deux balles en plein torse, à moins de sept mètres, et il fut repoussé vers l'arrière, contre le type qui le suivait. Les deux hommes s'écroulèrent, sans que Johnny sache trop si ses balles avaient traversé le premier et touché son copain.

Deckard ouvrit le feu à son tour, et la fusillade se déchaîna. Vu le niveau sonore des coups de feu, et le regard que Johnny eut le temps de jeter en direction d'un autre bataillon de tueurs qui venaient d'apparaître de l'autre côté de la salle, il y avait plus d'une douzaine de soldats ennemis à affronter. Apparemment sans défense un instant plus tôt, le Club Zéro prenait les allures d'une convention pour tueurs patentés.

Leur nombre étonna plus Johnny que leur absence un instant plus tôt. Qu'est-ce que cela signifiait, au juste ? Pourquoi Valerik enverrait-il autant d'hommes assurer la sécurité d'une boîte de cul ? Avait-il été averti, d'une manière ou d'une autre, de leur arrivée à Moscou ? Le contact russe de Deckard les avait-il vendus ?

Autant de questions qui devraient attendre même si, dans son esprit, la dernière avait obtenu une réponse négative lorsque le prénommé Rurik avait neutralisé les deux videurs, avant de récupérer un flingue sur l'un d'eux et d'exploser la première caméra de surveillance. S'il travaillait pour les Russes, il n'avait pas beaucoup d'espoir d'être

nommé employé du mois...

Une balle siffla dans l'air à une trentaine de centimètres du visage de Mack Bolan. Le type actionnait déjà la pompe de son fusil quand le Guerrier fit feu. Une ogive lui éclata la gorge, pendant qu'une autre lui déchiquetait une bonne partie de la mâchoire, lui arrachant l'oreille et quelques centimètres de cuir chevelu.

Certains des gorilles de la ligne défensive balançaient des rafales au hasard au-dessus de leur tête. Il s'agissait de faire sortir au plus vite les civils qui n'avaient rien à faire dans cette guerre et qui empêchaient les pourris de repérer leurs ennemis. Le risque que des balles atteignent des hommes et des femmes innocents, clients ou employés, ne semblait pas les inquiéter, du moment qu'ils encourageaient et accéléraient le mouvement vers la sortie.

Jetant un coup d'œil au coin du box qu'il avait utilisé comme abri, le Guerrier repéra un de ces malades et pressa la détente à deux reprises. Deux balles très rapprochées qui firent chanceler le tueur. Le type eut une expression surprise, et, pendant un instant, Bolan pensa qu'il portait un gilet pare-balles sous son col roulé. Jusqu'au moment où le sang de son cœur laminé jaillit comme un geyser. Mais l'Exécuteur s'occupait déjà d'un flingueur posté sur la gauche de sa cible et qui pivotait dans l'espoir de le prendre dans son axe. Il n'en eut pas le temps. Une longue rafale le prit en diagonale, balayant le box derrière lui et les tueurs qui le suivaient. Quand Bolan risqua un nouveau coup d'œil, le Russe avait un genou en terre, et deux de ses copains s'écroulaient sur lui.

Restait un pourri encore debout. Le premier impact lui tira les épaules vers l'arrière, comme s'il s'apprêtait à tendre les bras au-dessus de sa tête, et le second le plaqua au sol dans une mare de sang.

Able Deckard n'identifia aucun des flingueurs qui donnaient l'assaut depuis le fond de la salle, mais il vit à quelle espèce ils appartenaient et comprit qu'ils n'étaient pas du genre à discuter. Ce qui était aussi bien, puisqu'il n'avait lui-même rien à dire à des tueurs de la mafia russe. Il laissa donc son AKSU se charger de la conversation, balançant de courtes rafales tandis que ses ennemis s'accroupissaient et plongeaient pour se mettre à l'abri.

L'un d'eux n'y parvint pas : il eut tout le côté du corps déchiqueté par les ogives de 5.45, et Deckard le vit s'écrouler et laisser échapper sa Kalashnikov... dans sa direction.

Un sacré coup de chance, songea l'Agent, calculant déjà que ça ne lui ferait pas de mal d'avoir une arme de soutien puissante, vu la tournure que prenaient les événements. Il s'accroupit et avança en canard, attrapant le AK par son canon, avant de le tirer vers lui en même temps

qu'il reculait, vers l'abri partiel que lui offrait le box que Johnny Gray et lui occupaient un instant plus tôt.

Pensant à Johnny, justement, il jeta un coup d'œil sur sa droite et entrevit son compagnon qui tirait sur deux flingueurs abrités derrière une table renversée. Ce ne serait pas suffisant pour eux, crut constater l'agent de la C.I.A. Il reporta son attention sur des préoccupations plus immédiates et personnelles : ils étaient visiblement plusieurs à lui tirer dessus, afin de le neutraliser, lui et les problèmes qu'il pouvait leur causer. L'un d'eux était aussi visible qu'un phacochère dans une garden-party. Une courte rafale de l'AKSU de Deckard lui pratiqua une lobotomie sommaire, et il s'écroula lamentablement.

Les civils avaient déserté le champ de bataille, à présent. Recroquevillé sous la table de son box, Deckard chercha à repérer ses compagnons. En vain. Mais au raffut qui emplissait le club, il était sûr qu'au moins deux d'entre eux étaient vivants et en état d'affronter l'ennemi.

Il était aussi possible que les Russes soient complètement largués et en train de se tirer les uns sur les autres. Le moment était venu d'agiter le pot de chambre et de voir ce qui remonterait à la surface.

Sous sa veste, Deckard alla récupérer l'unique grenade à fragmentation qu'il avait apportée. Stratégiquement employée, elle serait suffisante. Son but n'était pas d'éliminer les flingueurs russes, mais il pouvait au moins les disperser et les offrir sur un plateau à ses camarades de combat.

Il ôta la goupille, retira la cuillère de sécurité et compta quatre secondes avant de lancer la grenade vers le milieu de la salle, où cinq des gorilles de Valerik s'étaient regroupés, couvrant toutes les directions, dans une espèce de version russe du siège de Fort Alamo.

— Dites bonjour à Santa Ana pour moi, les gars, ironisa l'Américain, avant de reculer pour s'abriter.

Il aurait réussi ou presque son *strike*, comme au bowling, si le tueur qui lui faisait face n'avait pas vu la grenade arriver sur lui. Malgré son hurlement, ils furent deux à ne pas saisir, puis à hésiter tandis que les autres s'éparpillaient, cognant dans les chaises et les tables dans leur hâte de s'éloigner autant que possible. Un de ceux qui s'étaient attardés ouvrit le feu sur la grenade avec sa Kalashnikov, mais, dans sa précipitation, il la manqua d'au moins un mètre ; l'autre laissa tomber son arme, s'assit sur ses talons et se plaqua les mains sur la tête.

Réaction stupide qui ne lui fut évidemment d'aucun secours quand la grenade à fragmentation explosa. Mais Deckard ne s'intéressait pas aux hommes qui avaient absorbé la violence de l'explosion. Ses cibles étaient les autres, ceux qui fuyaient et étaient encore en état de se battre. Au feu rapide et convergeant qui se déversa sur eux, il comprit que ses trois compagnons partageaient son point de vue.

Il avait coincé un des flingueurs dans sa ligne de tir quand une soudaine rafale de AK déferla sur le type, qui chancela, tituba et s'écroula. Deckard passa aussitôt à une autre cible, troua le flingueur à trois ou quatre reprises, avant qu'une rafale venue d'ailleurs lui arrache toute la partie droite du crâne.

Combien en restait-il ? L'agent de la C.I.A., qui scrutait le champ de bataille avec attention, dut se rendre à l'évidence : il n'y avait plus le moindre mouvement. Au même moment, toutefois, il vit une silhouette se diriger vers le milieu de la salle, précédée par un pistolet qui balayait l'espace devant elle. Deckard visait déjà le torse du type quand il reconnut Rurik Pavlushka. Il retira son index de la détente de son AKSU.

— C'est fini ? interrogea-t-il, sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

— On dirait, oui, répondit Johnny, quelque part sur sa droite. Attention, quand même...

— On bouge.

Cette fois, c'était la voix de Bolan. Il se leva et apparut derrière un pilier, en même temps qu'il engageait un chargeur plein dans son AK.

— Vous pensez qu'ils ont appelé des renforts ? questionna stupidement l'agent américain.

— C'est plus que probable, lui répondit Johnny en émergeant d'un box.

— Dans ce cas, nous devrions peut-être y aller et trouver un endroit plus agréable pour fêter notre petit coup d'éclat.

— On vient juste de commencer, lui rappela Bolan dans un demi-sourire.

— Super, fit Deckard. Je pense que maintenant Valerik sait que nous sommes sur ses talons. Acculé dans sa tanière, il ne lui reste plus qu'à faire face...

CHAPITRE V

— Si je peux vous être utile en quoi que ce soit, gaillonna le chasseur en se frottant les mains comme s'il se les lavait, surtout, n'hésitez pas à demander. Une fille, peut-être. Ou... quelque chose d'autre ?

— Je vais me contenter d'un peu de tranquillité, répondit Christian Keane d'un ton sec, sans chercher à cacher sa fatigue ni sa mauvaise humeur.

Comme le chasseur n'esquissait aucun mouvement vers la sortie, Keane alla pêcher quelques pièces dans la poche de son pantalon – sans trop savoir ce qu'elles valaient. Probablement pas grand-chose. Il les déposa dans la paume ouverte de l'employé de l'hôtel et, avant que le type ait pu compter et manifester son mécontentement, Keane le poussa vers la porte ouverte, lui fit franchir le seuil, et claqua le battant avec assez de force pour faire danser la chaîne de cuivre.

Cette foutue ville pouvait bien aller au diable ! De même que Pruett, lorsqu'il s'apercevrait que Keane avait pris une suite au Sovetski, un palace situé sur Leningradsky Prospekt. Absolument hors de prix. Heureusement, il payait la note avec sa toute nouvelle carte de crédit au nom de Fletcher Christian, offerte par ce connard de Pruett...

L'ordre de quitter Berlin pour Moscou était déjà une mauvaise nouvelle en soi pour Keane, qui pensait déjà à son retour aux États-Unis. Mais la perspective d'aller se planquer dans un ancien asile de nuit de l'ère soviétique, avec pour seule nourriture des sandwiches froids, était tout simplement insupportable. Keane obéirait aux ordres, il irait là où on lui dirait d'aller, mais si sa couverture ne lui imposait pas de jouer les sans-abri, il préférerait s'offrir un maximum de luxe.

Il n'avait pas d'idée précise de ce qu'il était censé faire à Moscou, et cela ne faisait qu'augmenter l'irritation que lui inspirait cette foutue mission. Au cours de leur conversation, aussi brève que sibylline, Pruett avait fait allusion à une « panique de la direction », ajoutant une remarque presque moqueuse où il était question de « soutien moral ». En réalité, Keane ne voyait pas quoi d'autre offrir, alors qu'il était seul dans une ville étrangère – Moscou en l'occurrence –, sans arme, au milieu de quatorze millions d'habitants. Il parlait et lisait le russe,

pouvait se sortir sans encombre d'un contrôle superficiel, mais il se faisait quand même l'impression d'un pion sur un jeu d'échecs – ce qui le contrariait, bien qu'il connaisse les règles de la partie en cours.

Pour lui, toute cette histoire n'avait qu'un but : grimper des échelons supplémentaires au sein de la hiérarchie de la C.I.A. Le dessein de Pruett était différent : son patron était plongé dans une histoire d'« insurrection patriotique », échafaudant un grand projet après l'autre. Pour sa part, Christian Keane était d'abord un homme pratique avant d'être patriote. Il était prêt à mourir pour son pays, bien sûr, mais, s'il y avait la moindre possibilité d'éviter ça, il préférerait vivre.

Et vivre bien.

Pourquoi prendre le tramway, quand il avait une limousine à sa disposition ? Pourquoi changer le monde si cela voulait dire foutre tout en l'air et accepter un style de vie largement pire que celui qu'il avait auparavant ?

La bonne nouvelle, dans cette piteuse mission, c'était que Keane n'avait pas reçu l'ordre d'aller au-devant de leurs alliés russes. C'était déjà bien assez pour lui de poireauter au Sovietsky, à attendre que Valerik ou Krestyanov se montrent parce qu'ils avaient soudain décidé qu'ils ne pouvaient pas vivre plus longtemps sans avoir son avis. Ils savaient tous les deux comment le joindre, ils avaient son nom de code, mais, selon Keane, il y avait peu de chance pour que l'un ou l'autre le contacte. Que pouvait-il pour eux, à vrai dire, à part aller faire part de leurs doléances à Pruett à leur place ? Krestyanov était déjà en liaison directe avec celui-ci, et il verrait sans doute d'un très mauvais œil qu'on le prive de cette relation privilégiée pour se trouver obligé de traiter avec un subalterne, quelle que soit la valeur dudit subalterne. Pour ce qui concernait Valerik, Pruett avait établi dès le départ qu'il n'aurait aucun contact direct avec lui. Il ne voulait pas se salir les mains.

Il avait des assistants pour ça.

C'était ainsi que Keane se retrouvait ici à attendre un coup de fil, tout en espérant qu'il ne viendrait jamais.

Trois jours, lui avait dit Pruett. Il devrait rester à Moscou trois jours. Si rien ne se passait, il pourrait rentrer à la maison – Langley, en l'occurrence –, où son boss lui ferait subir une petite séance de débriefing, même s'il n'avait eu aucune nouvelle de leurs contacts russes.

« Dépêche-toi et attends » : c'était à peu près ça, dans les services secrets et l'armée – et presque partout, du reste. Keane avait le souvenir d'un flic lui expliquant que, pour un policier de base, le travail était constitué à quatre-vingt-dix-huit pour cent d'ennui, pour deux pour cent de panique absolue. Dans le cas des agents de la C.I.A., il y avait plutôt soixante-cinq pour cent d'ennui, trente pour cent d'attente et cinq pour cent d'excitation – qui pouvait d'ailleurs se transformer en

panique très rapidement.

Quelle merde !

Keane ramassa le dépliant présentant les chaînes de télévision proposées et fit la moue. Si ce qu'il avait sous les yeux était un bon indicateur des goûts des Moscovites, alors ces derniers ne pensaient qu'aux informations, au football et aux programmes de cuisine – dans cet ordre. Il y avait aussi plusieurs séries, achetées aux États-Unis et en Grande-Bretagne et post-synchronisées en russe, mais il n'était pas d'humeur à se taper de vieux trucs tels que *Dallas* ou *Dynasty*. Ce qui laissait les films pornos en *pay per view*, « Paye d'abord si tu veux voir » ! Au bout du compte, il décida que le mieux qu'il avait à faire, c'était encore de dormir.

Il sortait d'une douche trop chaude et sans aucune pression, quand il entendit son téléphone satellitaire. Depuis combien de temps sonnait-il ? Il se précipita dans la chambre, la serviette à la main, et décrocha.

— Allô ?

— Je voudrais parler à M. Christian Fletcher, je vous prie.

— De la part de... ?

— Oncle Joseph, répondit le correspondant – probablement sans soupçonner que l'humour douteux de Pruett avait encore frappé : il avait choisi le prénom de Staline comme signe de reconnaissance.

— Ah ! fit Keane. Vous vous portez bien, j'espère ?

C'était la fin de ce qu'il avait à dire. Ce qui suivrait lui permettrait de savoir s'il était en route pour *Dreamland* ou pour les rues moscovites.

— J'ai un problème qui exige votre attention, expliqua la voix. J'espérais que nous pourrions nous rencontrer le temps d'un cocktail, si vous n'avez aucun autre projet pressant.

Au revoir, *Dreamland* !

— Dites-moi juste où et quand, proposa l'Américain, assez fier de la façon dont il cachait son irritation.

— Que diriez-vous d'une quinzaine de minutes dans le hall de votre hôtel ?

Ce qui signifiait que Pruett avait faxé des infos à ce type et, donc, l'avait fait suivre. Il regrettait maintenant de ne pas avoir acheté un flingue au marché noir avant de s'installer.

« Détends-toi, se dit-il. Ils veulent juste un conseil, peut-être une paire d'yeux supplémentaire... »

Il évacua toutes les pensées morbides qui lui traversaient l'esprit tandis qu'il s'habillait en remettant les fringues froissées avec lesquelles il avait voyagé – et tant pis si quelqu'un n'aimait pas son odeur.

Nikolai Lukasha se sentait chez lui, à Moscou. Il était toujours un géant dans un monde d'insectes, mais, au moins, il partageait avec eux

des affinités, un héritage commun, un penchant spécifiquement russe pour la souffrance. Peu importait que Lukasha ait été lui-même l'instrument de la souffrance et de la mort dans des temps pas si lointains. Il appartenait à ce peuple, même s'il ne pouvait pas marcher dans les rues crasseuses sans éprouver le besoin d'écraser les gens sous ses pieds.

Sa mission, dans l'immédiat, consistait à rencontrer quelqu'un de la soi-disant Famille de Valerik – cette espèce de dégonflé se terrant depuis les désagréments de Minsk – et prendre des dispositions pour la livraison de la marchandise dont Vassily Krestyanov avait besoin pour finaliser leur grand projet. Le colis serait disponible dans l'après-midi, la possibilité d'un échange sur terrain neutre ayant été abandonnée au vu des événements désastreux des dernières semaines.

Lukasha n'aimait pas ces contacts avec les mafieux russes, même s'il était assez intelligent pour reconnaître leur utilité, et assez cynique pour se servir de toute personne disponible du moment que cela favorisait ses projets. Aujourd'hui, son irritation provenait surtout du fait qu'il était obligé de collaborer avec un Américain, une espèce de fonctionnaire de la C.I.A., que Krestyanov avait fait venir dans la capitale russe pour assister à cette livraison cruciale.

L'homme, un certain Christian Fletcher, parlait couramment russe sans la moindre trace d'accent américain. Mais il n'abusait pas de ses compétences linguistiques, puisqu'il n'avait toujours pas ouvert la bouche alors qu'ils roulaient à travers Moscou en direction du parc de Prospekt Mira, où ils étaient supposés rencontrer un représentant du syndicat de Valerik et entendre les dernières instructions pour la livraison. Si Lukasha ne s'expliquait toujours pas la présence de l'Américain, il ne laissait pas de telles futilités lui encombrer l'esprit.

Krestyanov avait ses raisons : voilà tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Le parc de Prospekt Mira était plutôt petit comparé au parc Gorky. On y trouvait un jardin botanique et un petit lac artificiel que Lukasha n'aurait pas le loisir d'admirer : ils étaient venus récupérer certaines informations, ce qu'il comptait bien faire, quel que soit le risque ou le coût. Si jamais l'Américain essayait de le gêner d'une manière ou d'une autre, Lukasha se chargerait de le lui faire savoir.

Le Russe aperçut les structures hautes du parc, au loin, avec les serres où pouvaient s'épanouir des espèces exotiques incapables normalement de résister aux hivers moscovites, ni même aux printemps les plus doux.

Leur chauffeur fit une fois le tour du parc, ainsi qu'il le lui avait ordonné. Lukasha et Christian Fletcher examinèrent en silence le lieu du rendez-vous, guettant la moindre indication d'un piège. Ils étaient l'un et l'autre conscients que ce qu'ils allaient accomplir aujourd'hui les

mettait dans une situation gravissime par rapport aux lois de ce pays, comme de n'importe quel autre, d'ailleurs. Si jamais ils étaient pris, cela compromettrait, peut-être même anéantirait, le plan de Krestyanov.

En résumé, ce serait un désastre.

Voilà pourquoi Lukasha avait un AK-47 sur le plancher de la voiture. Il avait aussi deux pistolets sur lui, et leur chauffeur était armé. Lukasha n'avait pas fouillé l'Américain. S'il y avait du grabuge, il devrait s'occuper seul de sa sécurité.

Quand le Russe eut l'assurance qu'il n'y avait ni flics, ni soldats, ni tueurs rôdant dans le parc, il donna ses ordres ; le chauffeur obéit sur-le-champ et alla rejoindre le parking désert. Aucun véhicule ne les suivit ni ne ralentit pour repérer où ils allaient. S'ils étaient suivis, ils avaient affaire à des pros, incroyablement discrets.

— Suivez-moi, dit Lukasha à l'Américain avant de quitter la voiture.

C'était un vrai soulagement de pouvoir de nouveau étirer ses jambes. Il réprima de justesse un bâillement, et se pinça discrètement la cuisse pour se tenir éveillé et aussi vif que possible.

Il y avait mille façons d'utiliser la souffrance, y compris sur soi-même.

— Suivez-moi, répéta-t-il en quittant le parking.

Il s'engagea dans le parc en direction du lac, laissant derrière lui la rumeur de la route à quatre voies.

Trois hommes les attendaient à l'extrémité nord du plan d'eau. Il y avait deux balèzes, à l'affût de la moindre anomalie. Lukasha ne les avait jamais vus. En revanche, il reconnut l'homme qui se trouvait entre eux : le second de Valerik, Anatoly Bogdashka. Ils ne se serrèrent pas la main, se contentant de hochements de tête et de vagues civilités murmurées.

— C'est qui ? interrogea Bogdashka en fixant l'Américain.

— Un ami venu des États-Unis, répondit le géant. Vu que la destination finale de la marchandise se trouve sur son territoire, il est ici à la demande de Vassily.

Bogdashka passa encore quelques secondes à fixer l'Américain, les yeux plissés, comme si une intense concentration allait lui suffire pour voir au travers de la peau et des os, et aller cueillir les pensées de l'homme qui lui faisait face.

Qu'il fût pleinement satisfait, ou frustré, il se tourna enfin vers Lukasha et annonça :

— Nous avons la marchandise.

— Ici ? À Moscou ?

— Oui. Je pense que le colonel sera heureux d'apprendre que nous pouvons effectuer la livraison ce soir, en avance sur le planning.

— Il sera soulagé si la livraison a lieu en temps et en heure, et si

l'équipement est en état de marche.

— Dans ce cas, tu peux le préparer à un grand soulagement, dit Bogdashka avec une désagréable note ironique. Nous disons : minuit, au zoo ?

— On vous préviendra si c'est d'accord, répondit Lukasha. Le numéro habituel ?

— Oui.

Sans un mot de plus, le géant se détourna et s'éloigna, laissant son compagnon muet le rattraper.

Minuit.

Le colonel allait être enfin soulagé de ses angoisses.

Zhenya Romochka coupa l'extrémité de son cigare d'un coup de dents, puis cracha les débris avant de demander :

— Comment de telles choses ont-elles pu arriver ici, à Moscou ?

Il s'était penché en avant et avait baissé la voix, alors qu'ils étaient seuls dans le cocon hermétique de son véhicule de fonction, une limousine Zis noire.

— Rien qui nous concerne, affirma Krestyanov avec un savant mélange de candeur et de dédain.

— Rien ? répéta Romochka, incrédule. Ces enculés ont quand même fait un raid en bonne et due forme dans une boîte de la ville où, malheureusement, des membres de mon propre parti avaient l'habitude de se retrouver pour se détendre. Plus de vingt personnes ont été tuées – dont la moitié, je le précise, appartenait au gratin moscovite, y compris la maîtresse d'un homme qui a investi une petite fortune dans mes campagnes. Et vous osez me dire que cela ne nous concerne pas ? Pour ma part, Vassily, je me sens à présent tout ce qu'il y a de plus concerné !

Krestyanov savait qu'il marchait sur des œufs. Son compagnon agité était un membre influent du Parlement, une personne très dynamique au sein du parti au pouvoir, et l'homme qui dirigerait la nouvelle URSS – avec l'aide de Krestyanov, évidemment –, une fois qu'ils auraient exécuté la dernière étape de leur *konspiratsia*, déposé les chiffres molles actuellement en poste et restauré les bases de l'ancien régime. Il pouvait être dangereux de tourner en dérision la peur de Romochka et d'exposer ses craintes au grand jour. Ils devaient garder une certaine unanimité dans leur propos, même si Krestyanov était conscient qu'en pavant la route qui mènerait son compagnon vers les plus hautes instances du pays, il créait aussi un homme qui serait un jour son ennemi mortel.

— Ce que je veux dire, c'est que toutes ces personnalités dont vous parlez avaient affaire peu ou prou avec les différentes mafias du secteur et que je ne vais pas pleurer sur eux. Mais, surtout, cela ne devrait pas

affecter nos plans, expliqua Krestyanov d'un ton rassurant. J'ai du nouveau ! ajouta-t-il aussitôt.

— Du nouveau ? répéta Romochka sans enthousiasme.

— De bonnes nouvelles, cette fois. À minuit, ce soir, nous devrions être en possession de l'instrument qui nous délivrera des traîtres qui dirigent ce pays et nous libérera de nos contacts obligés avec les pourris russes, tchéchènes, américains et autres mafias en tout genre. D'ici à deux jours, la cible sera acquise. Rien ne peut nous arrêter, à présent.

— Rien, sauf l'arrogance, peut-être, remarqua l'homme politique. Je ne fais toujours pas confiance à la C.I.A. Imaginons qu'ils aient combiné tout cela pour nous exposer, et qu'ils nous aient en réalité tendu un piège. Que se passera-t-il, alors ?

— Vous savez que j'ai pris toutes les assurances possibles, répondit Krestyanov. Ceux qui sont nos amis, à Langley, ont les mêmes intérêts que nous. Ils doivent agir comme prévu, quoi qu'il se passe. Leur sponsor et eux sont totalement compromis, à présent. S'ils tentent de nous doubler, l'histoire de leur trahison et leurs visages seront expédiés à travers toute la planète, de Calcutta à Cape Cod. Et sitôt leurs activités révélées au grand jour, ils connaîtront la disgrâce et l'emprisonnement – s'ils échappent à la peine de mort.

— Vous avez pensé à tout, murmura Romochka en plissant les yeux.

« En effet, songea Krestyanov. Et bien plus que tu ne l'imagines... »

— Éloigne-moi ce foutu truc ! ordonna Anatoly Bogdashka.

Il se renfrogna en voyant un de ses soldats déplacer en hâte la valise métallique d'allure plutôt anodine. Toujours insatisfait, il aboya :

— Non, va me planquer ça dans le coffre, bon sang !

Il se comportait de façon stupide, il le savait, mettant en péril l'image que ses hommes avaient de lui, mais, en cet instant, il s'en moquait totalement. On l'avait briefé au sujet de la marchandise, au sujet du matériau spécial qui la calait à l'intérieur et empêchait toute radiation de s'échapper, mais, de ça aussi, il se foutait complètement.

Le courage était une chose ; les couilles en étaient une autre. Bogdashka ne serait plus vraiment un homme s'il avait les couilles qui luisaient dans l'obscurité – ni si elles se ratatinaient comme des grains de raisin sec, du reste.

Objectivement, il savait que l'ogive qui se trouvait dans la valise était en cet instant parfaitement inoffensive. Elle ne pouvait être déclenchée par rien d'autre qu'une explosion primaire – pas par la chaleur ou des coups de marteau, ni même un coup de feu à bout portant. Rien. On lui avait aussi donné l'assurance absolue qu'il n'y avait aucun danger à la transporter. À ce qu'il paraissait, il absorbait plus de radiations au quotidien avec sa montre ou sa télévision.

Autant dire rien, ou presque.

Bogdashka songea aux troubles dus aux radiations, tels qu'ils étaient décrits dans certains films et il fit le vœu de ne jamais mourir ainsi. Pas s'il pouvait se fourrer un flingue dans la bouche. Et il ne s'exposerait pas inconsidérément à l'ogive prétendument inoffensive qu'il avait pour mission de transporter, pas pour tous les roubles, yen ou dollars américains du monde.

Une fois la valise enfermée dans le coffre de la limousine, il se sentit un peu mieux. Ce qui ne l'empêcha pas de commencer à imaginer des faisceaux de radiations à l'intérieur de la voiture, tous dirigés vers son bas-ventre... Très vite, toutefois, il évacua ces idioties pour se concentrer sur le boulot qui l'occupait.

La livraison.

Quelqu'un, très probablement le géant accompagné de soldats, arriverait dans... trois minutes, lut-il à sa Rolex. Ils étaient libres d'ouvrir la valise, d'inspecter son contenu – Bogdashka, dans ce cas, prendrait soin de se tenir à l'écart. Ensuite, avant qu'ils puissent s'en aller avec la marchandise, on vérifierait que le paiement avait bien été effectué et que le compte suisse numéroté de Valerik avait été crédité. Cela se ferait par ordinateur, lui avait-on expliqué, puisque personne ne travaillait en Suisse à cette heure de la nuit. Bogdashka n'entendait pas grand-chose à l'informatique, mais l'homme qui se tenait à côté de lui, un vague sourire aux lèvres, était censé être un expert, qui vérifierait sans problème si le transfert avait été effectué.

Si ce n'était pas le cas, la valise et son contenu resteraient en possession de Bogdashka. Dans ce cas, la situation tournerait à l'aigre, il s'en doutait. Ce n'était pas par hasard s'il portait un pistolet-mitrailleur Skorpion sous sa veste tandis que ses trois soldats étaient armés de fusils d'assaut AK-74.

Il était prêt à tuer, s'il le fallait, tout en sachant que cela constituerait un échec. L'échange de ce soir était fondamental. Si quelque chose tournait mal, cela signifierait qu'il aurait perdu une bonne partie de sa crédibilité ; et que les soldats tombés au cours des derniers jours seraient morts en vain.

Il y aurait aussi des conséquences pratiques, surtout si Valerik lui collait l'entière responsabilité de l'échec sur le dos. Autant dire que Bogdashka était prêt à tout pour que l'opération soit un succès.

— Des phares ! annonça un soldat, une fraction de seconde avant que Bogdashka les aperçoive lui-même, au bout de l'étroite route d'accès.

Ils étaient à une dizaine de kilomètres à l'extérieur de Moscou, à l'abri des regards curieux, et sûrs ou presque de ne pas être dérangés par une voiture de police qui patrouillerait par là.

— Sortez la valise ! ordonna Bogdashka.

Il se sentit vaguement ridicule de l'avoir fait ranger dans le coffre

quelques instants plus tôt. Son rang au sein de la Famille l'assurait au moins d'une chose : aucun des hommes n'irait mentionner la chose devant lui, encore moins en rire. Pas s'il avait l'intention de survivre à cette soirée.

Le couvercle du coffre claqua, et un des soldats revint avec la valise.

— Ça va, arrête-toi là ! ordonna Bogdashka.

Il crut bon d'ajouter pour dissimuler sa phobie :

— Inutile de trop l'exposer au cas où les choses tourneraient mal.

Le soldat haussa les épaules et laissa tomber son fardeau, peu intéressé par les explications de Bogdashka. Comme les autres, il avait toute son attention fixée sur les phares du véhicule qui approchait, sa main droite fermée sur la crosse-pistolet de sa Kalashnikov.

Bogdashka reconnut aussitôt le géant lorsque celui-ci descendit de la voiture. Comment ne pas le reconnaître, du reste ? Les trois autres lui étaient inconnus, ce qui était aussi bien. Il ne voyait pas l'intérêt d'en savoir plus sur les gens avec qui Vassily Krestyanov s'était associé, sauf s'il pouvait en retirer un quelconque profit.

— C'est la marchandise ? demanda le géant.

— Exact, répondit Bogdashka. Vous êtes libres de l'examiner.

— On va le faire.

Bogdashka réprima de justesse un mouvement de recul quand un des soldats du géant s'avança pour ouvrir la valise et examiner de près l'objet qu'elle contenait. Au bout d'un moment, visiblement satisfait, il referma la valise, fit un signe à son chef, avant de rejoindre les autres.

— On peut maintenant vérifier le transfert ? demanda Bogdashka.

Le géant hocha la tête, et le type qui avait ouvert la valise alla jusqu'à leur voiture, prit un ordinateur portable sur le siège arrière et marcha jusqu'à la limousine de Bogdashka.

— Montrez-lui, dit celui-ci en désignant d'un hochement de tête l'homme qui se tenait derrière lui.

Le sbire du géant posa l'ordinateur sur le capot de la limousine, souleva le couvercle et alluma l'appareil. Au bout d'un moment, il commença de pianoter sur le clavier, sous l'œil attentif du représentant de Valerik qui, quelques secondes plus tard, alla récupérer son propre ordinateur pour valider la véracité des informations.

— C'est fait, annonça-t-il. Le transfert est confirmé.

— La marchandise est à vous, annonça Bogdashka dans un geste un peu théâtral. J'espère qu'elle vous sera utile.

— Cela ne fait aucun doute, fit l'autre, avec un rire sec et sans joie.

Il se dirigeait déjà vers son véhicule tandis qu'un de ses hommes s'emparait de la valise.

Quelques secondes plus tard, Bogdashka regardait les feux arrière de la voiture s'éloigner, pour finalement disparaître. Il attendit encore un instant, avant de lancer à ses troupes :

— On y va !

L'affaire s'était incroyablement bien passée. Simple, nette, précise.
Et, pour la première fois de la journée, Bogdashka sourit.

CHAPITRE VI

— Il est en retard et je n'aime pas ça, marmonna Johnny en actionnant le bloc culasse de son Glock pour faire entrer une cartouche dans la chambre.

Deckard, qui nettoyait son propre pistolet avec une peau de chamois, lui répondit :

— Ça va aller. Il devait juste prendre quelques contacts supplémentaires avant que nous passions à l'étape suivante.

Ils parlaient de Rurik, le Russe qui les avait aidés à fermer le Club Zéro pour de longs travaux de réfection. Il s'était comporté parfaitement au cours de ce raid, mais l'homme lié à la C.I.A. et sans doute aussi à la mafia russe demeurait un mystère. Mack Bolan ne parvenait pas à évacuer une certaine nervosité, alors qu'ils étaient assis dans la chambre d'hôtel à attendre la sonnerie du téléphone cellulaire de Deckard et des nouvelles du Russe.

Il lui serait très facile de les trahir et, plutôt que de revenir, de leur envoyer une armée de tueurs. Mais, dans ce cas, pourquoi les aurait-il assistés lors de cette première attaque ? Cela n'avait aucun sens.

Travailler à Moscou présentait un réel problème, personne ne sachant vraiment qui était les joueurs en présence, ni combien de factions il s'agissait d'apaiser ou d'éliminer.

Pourtant, plutôt que d'exprimer ses craintes, le Guerrier déclara :

— J'espère que ça ne va pas lui prendre trop longtemps. Je n'ai pas l'intention de traîner par ici.

— Ce n'est pas le genre de Rurik de faire durer les choses plus que nécessaire, assura Deckard. Mais il doit tirer quelques ficelles sans pour autant s'emmêler au risque de se faire piéger, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois.

Malgré tout, cette attente ne plaisait pas à l'Exécuteur. Le Guerrier avait l'habitude des combats solitaires et se sentait empêtré dans une guerre dont il ne voyait pas la fin ni le but réel. Il était persuadé de se trouver devant une conspiration gravissime, et ce qui avait commencé comme un simple fait divers auquel était mêlé son frère Johnny s'était

transformé en une course sans limite qui le laissait totalement frustré. Il voulait sortir, agir, aller combattre l'ennemi. Plus ils retardaient cet instant, et plus leurs cibles auraient le temps de fortifier leurs positions, d'appeler des renforts, ou même de quitter une fois de plus le champ de bataille.

Deckard changea de sujet :

— Je m'interrogeais sur ce qui va se passer, une fois qu'on en aura terminé ici. Nous n'avons pas le moindre fil pour la suite des événements.

Il semblait partir du principe qu'ils rentreraient tous, mais l'Exécuteur n'était pas aussi optimiste.

— J'allais vous poser la même question, répondit-il. D'après ce que j'en sais, vous n'avez rien pour identifier les brebis galeuses que vous recherchez à l'intérieur de la C.I.A.

— Je ne suis pas seul sur l'affaire, expliqua Deckard. Une équipe, à Langley, est en train de tout examiner au microscope. Sur le papier, leur enquête se présente comme un audit commandé par la commission de surveillance du sénat. Les hommes ont été choisis avec soin. Je sais que cette mission ne sera pas facile, mais je vous demande de croire qu'il reste des agents honnêtes chez nous, comme dans toutes les agences gouvernementales. « Tous pourris » n'est pas ma philosophie et je suis prêt à risquer ma vie pour le prouver.

— Vous l'avez déjà largement risquée, rappela Johnny avec le plus grand sérieux.

— Sans doute, oui.

Deckard se tourna vers Mack Bolan.

— Nous n'en avons pas encore parlé, et je me doute que vous préférez que ça reste comme ça, mais je vous signale quand même que je ne crois pas à votre histoire – comme quoi vous auriez parcouru la moitié de la planète sur vos propres deniers afin d'aider un ami... Pour avoir l'argent aussi facile, il faut que, d'une manière ou d'une autre, vous ayez une connexion officielle.

Il leva la main pour couper court à toute dénégation.

— Je ne vous demande rien. Je n'ai pas besoin de savoir, et je ne veux pas savoir, d'accord ? Je suis convaincu que vous ne travaillez pas pour la Compagnie, mais si les types avec qui vous collaborez ont des contacts avec ceux que je recherche... vous voyez où je veux en venir, non ? À notre retour aux États-Unis, on pourrait se rendre compte qu'on a tous été baisés grave.

C'était bien la dernière chose que Bolan voulait envisager, et cela ne faisait qu'agrandir le fossé qui le séparait aujourd'hui de Hal Brognola et des hommes du Black Warriors Ranch. Il avait envisagé la question sous tous les angles, sans obtenir de réponse satisfaisante. Pourquoi le numéro Un du *Justice Department* – mais aussi les équipes qui

travaillaient pour lui – refusaient-ils de coopérer, ne lui fournissant que le strict minimum d'informations ? Pourquoi son vieux complice avait-il de façon répétée imploré le Guerrier de laisser tomber, de passer à autre chose ? Que ferait-il s'il se révélait que Brognola avait les mains sales, que d'une manière ou d'une autre il était devenu véreux ?

Voilà pourquoi il avait hâte de passer à l'action : au moins ces interrogations cesseraient-elles – provisoirement – de le harceler.

Johnny était assis dans un coin de la chambre d'hôtel, le dos au mur, quand Deckard ouvrit la porte à Rurik Pavlushka. Le Russe pénétra dans la chambre avec une expression contrariée qui n'annonçait rien de bon. À voir sa tête, sinistre, il était facile de comprendre qu'il était porteur de mauvaises nouvelles.

– J'ai découvert quelque chose, annonça-t-il sans préambule. Quelque chose qui pourrait vous aider... ou rendre la situation pire qu'elle ne l'est. Il est toujours possible que cela n'ait aucun rapport avec vos affaires en ville, mais j'ai bien peur que ce soit le cas.

– On vous écoute, dit Deckard en se penchant en avant sur la chaise qu'il occupait.

Bolan, assis sur le lit, n'avait pas dit un mot.

– J'ai rencontré un de mes informateurs dans Gorky Park. Il semblerait que Valerik se soit procuré une bombe ou une ogive – nucléaire, évidemment.

Johnny et Mack Bolan croisèrent leurs regards, presque soulagés. Une piste s'ouvrait enfin.

– Vous le savez sans doute, poursuivit Pavlushka, mais de telles choses sont malheureusement presque courantes, ici, depuis la disparition de l'Union soviétique. Des têtes nucléaires désactivées ont disparu en Biélorussie, au Kazakhstan, en Ukraine. Le gouvernement étouffe autant que possible ce genre d'histoires. Personne n'a envie d'apprendre que des armes épouvantablement destructrices manquent à l'appel... Si certaines ont été retrouvées, on pense que d'autres ont été vendues à la Chine ou à des pays du Moyen-Orient – peut-être même à des terroristes.

Si c'était le cas, aucune des têtes nucléaires volées n'avait été utilisée, mais le sujet suscitait des cauchemars chez tous les dirigeants des pays occidentaux – un ressortissant d'une nation voisine qui se pointait sur leur territoire avec une arme atomique, qu'il pouvait transporter dans une camionnette, ou même dans un sac à dos, pour la laisser quelque part à Tel-Aviv, Londres, voire New York ou Washington D.C. Des procédures étaient en place pour gérer une telle crise, mais elles se concentraient surtout sur les conséquences – le nettoyage et les enterrements de masse.

Après tout, il semblait assez raisonnable de penser que, si des

terroristes jusqu'au-boutistes obtenaient par un moyen ou un autre une arme nucléaire, ils l'utiliseraient. Faire sauter une bombe sans crier gare était plus simple qu'une action visant à contraindre ou à faire chanter un État ; en outre, les terroristes modernes semblaient plus versés dans la mort que dans la négociation. Il n'y avait pas eu de préavis avant l'attentat des tours jumelles, ni avant aucun autre des événements terroristes récents ayant fait la une des journaux à travers le monde.

La page du terrorisme classique, avec exigences et ultimatums, était bel et bien tournée. Ce qui importait à la nouvelle espèce d'extrémistes à l'œuvre, c'était de frapper les esprits et, surtout, de faire le plus de victimes possible. À cet égard, rien ne valait les armes nucléaires.

— Pour les fuites, on est au courant, répliqua Deckard. Mais ce n'est pas notre problème. Dans l'immédiat, tout ce qui m'intéresse, c'est le marché en cours.

— Bien sûr, dit le Russe. Je comprends.

— Je suppose que vous n'avez aucune information sur le moment où Valerik doit mettre la main sur cette ogive présumée ?

— Rien de précis, non, avoua Pavlushka. Je pense qu'il s'agit d'une acquisition récente. Étant donné les risques, on ne garde pas ce genre d'articles très longtemps.

— Et vous êtes certain qu'il ne l'a pas déjà déplacée ou vendue ? interrogea le Guerrier.

Pavlushka haussa les épaules.

— Je n'ai que ce que mon informateur a bien voulu me dire. À part ça, rien.

— Mais, selon vous, insista Deckard, il l'aurait déjà déplacée s'il l'avait depuis plus de... combien ? Une semaine ? Deux semaines ?

— Moins, je pense. Pour qui se fait prendre avec ce genre de truc, c'est la condamnation pour trahison assurée. Autant dire la condamnation à mort, sans le moindre appel. Tolya a des amis au sein du gouvernement, bien sûr, mais aucun ne lui viendrait en aide s'il était condamné pour un motif aussi grave.

— Selon vous, donc, il s'en débarrasserait rapidement.

— Je me suis laissé dire que, dans ce genre de transaction, la commande est passée à l'avance ; le client dit ce qu'il cherche et son contact part à la pêche de l'objet désiré. Quand il l'a, il n'a qu'une envie : toucher son fric et se débarrasser d'un truc aussi gênant. Bien sûr...

Le Russe s'arrêta, hésita, les sourcils froncés.

— Continuez, l'encouragea Deckard.

— J'étais en train de penser que mon informateur n'a peut-être eu vent de cette histoire que tardivement. Il n'est pas lié à la Famille Valerik – c'est un proche du gouvernement, en fait. Découvrir une telle

transaction après coup n'aurait rien d'extraordinaire.

— Il est donc peut-être trop tard pour nous ? suggéra Deckard.

— Pour la vente, oui, c'est possible, acquiesça Pavlushka. Mais peut-être pas pour intercepter le colis, si on connaît le client de Valerik.

— Et nous le connaissons, murmura Bolan.

Les trois autres se tournèrent aussitôt vers lui.

— Vous pensez à Krestyanov ? interrogea Deckard.

— C'est le seul nom qui vient à l'esprit.

— Il est en affaires avec Valerik, c'est sûr, souligna Johnny. Tu l'as toi-même établi. Et qui d'autre a-t-on comme suspect ? Pas grand monde, j'en ai peur...

— Très bien, fit Deckard, admettons que ce soit Krestyanov. Quel est son objectif ? Que vient faire un ancien du K.G.B. dans un trafic avec la mafia ? Et quid des U.S.A. dans ce mic-mac ?

— Il faut absolument trouver le fil rouge, intervint Mack Bolan. Qu'est-ce qui peut relier des « solitaires » œuvrant au sein de la C.I.A. à des membres du Syndicat russe – ou, plus particulièrement, à l'ancien K.G.B. ? Supposons que Valerik soit ici un homme à tout faire, une espèce de coursier apprécié pour ses talents. Laissons-le de côté et concentrons-nous sur Krestyanov et vos ripoux de l'Agence.

— Vous voulez bien me donner un indice ? demanda Deckard, désorienté.

— Au final, je ne leur vois qu'une chose en commun.

Johnny eut comme un flash.

— La nostalgie ! s'exclama-t-il.

Deckard, lui, nageait toujours en pleine incompréhension.

— Et si vous m'expliquiez ?

— Krestyanov s'est fait foutre à la porte quand le K.G.B. a fermé boutique, rappela Bolan. Ça se passe plutôt bien pour lui, financièrement, mais c'est un fanatique, d'accord ? On ne change pas les gens comme ça, et il n'est pas forcément commode de faire un mercenaire d'un fanatique.

— Et vous pensez donc... ?

— Que quelqu'un, à la C.I.A., est sur la même longueur d'onde que lui. Ils ont peut-être la nostalgie du bon vieux temps, de cette époque où on pouvait utiliser l'Empire du Mal pour débloquer des crédits, obtenir le feu vert pour toutes sortes d'opérations sur le terrain. Imaginons qu'ils projettent de faire en sorte que l'on revienne en arrière...

Deckard cligna des yeux.

— Ils ont besoin de quelque chose, un incident, pour tout déclencher.

— Un, voire plusieurs, déclara Bolan. Cela dit, il faut bien qu'ils commencent quelque part.

— Aux États-Unis ?

Bolan haussa les épaules.

— Rien ne nous permet de l'affirmer. Mon idée, en tout cas, c'est qu'il leur faut une véritable chaîne d'incidents pour que cela marche.

— Peut-être que non, intervint Johnny, qui tremblait presque maintenant que les pièces semblaient se mettre en place.

— Comment ça ?

— La restauration d'un régime communiste en Russie serait le déclic idéal pour restaurer la Guerre froide. Certains, aux U.S.A., pensent qu'elle ne s'est jamais vraiment terminée. Que les Rouges reviennent au Kremlin, et les éléments les plus réactionnaires, les fondamentalistes chrétiens de l'entourage de Bush, par exemple, rafleraient sans trop de problème la majorité au Congrès. Impossible de prétendre à la présidence, ou à une quelconque haute responsabilité, en plaidant la conciliation avec les Russes. Ce serait une espèce de bond en arrière dans le temps : on se retrouverait aux alentours de 1962, les missiles de La Havane en moins.

— Ce scénario pourrait être l'amorce d'une guerre mondiale, marmonna Deckard, totalement dépassé devant le scénario catastrophe qu'on lui présentait.

— Pas si tout est écrit à l'avance et que chacun joue scrupuleusement son rôle, affirma le Guerrier. Quel intérêt de revenir en arrière, si c'est pour qu'il n'y ait aucun survivant ? Personne n'y gagnerait.

— Mais, d'abord, il leur faut l'incident déclencheur, murmura Johnny.

— Exact.

— Si je vous comprends bien, conclut Deckard, tout ce que nous avons à faire, c'est de trouver l'arme nucléaire et la cible, et de nous débrouiller pour que personne n'actionne le détonateur, c'est ça ? Bon sang, je savais que ce boulot ne serait pas de tout repos, mais là...

— On sait au moins par où commencer, dit Bolan, dans un demi-sourire carnassier.

— Je veux savoir de quel côté vous êtes, vous et votre patron ! lança sans préambule son interlocuteur.

Barbara Price sursauta, surprise par cette entrée en matière plutôt rude. Elle craignait ce coup de fil depuis plusieurs jours, sans savoir s'il finirait par arriver.

— Vous avez vraiment besoin de me poser une question pareille ? répliqua-t-elle, avec un mélange de peine et de colère.

— Au vu de certaines choses, oui. Depuis le premier jour, dans cette histoire, Hal a essayé de me dissuader de poursuivre. Et comme ça ne marchait pas, il m'a mis à l'écart. Vous n'allez pas le nier, quand même ?

Price hésita, sentit ses joues s'embraser et comprit qu'elle n'avait

plus envie de mentir.

— Je ne le nie pas, non.

— Dans ce cas, j'aimerais que vous me disiez à quel jeu on joue. Le temps presse. J'ai besoin de savoir.

La jeune femme hésita, sentit en effet que le temps lui filait entre les doigts, qu'elle tenait peut-être là une dernière chance.

— Honnêtement, je n'en sais rien moi-même, répondit-elle enfin. Je *lui* ai demandé une vue d'ensemble de ce qui se passait, et tout ce que j'ai obtenu, ce sont des allusions sibyllines à la sécurité nationale.

Un instant, Barbara Price se souvint que cette conversation téléphonique, comme toutes celles qui entraient et sortaient du Black Warriors Ranch, était enregistrée et archivée...

— Je ne pense pas qu'il ait peur, affirma-t-elle. Il me donne plutôt l'impression d'avoir sur les épaules un poids deux fois plus important que d'ordinaire – un poids dont il ne peut pas se décharger et qu'il ne peut partager avec personne.

— Et ça ne va pas s'arranger, déclara Mack Bolan, sèchement.

Sa voix était claire et forte, comme s'il l'appelait depuis la pièce voisine, alors qu'il se trouvait Dieu sait où dans le monde.

— Vous voulez que je vous dise ce que je sais ?

— Oui, répondit-elle sans la moindre hésitation. Ensuite, pour ce que je pourrai en faire, c'est une autre question.

— D'accord. Tolya Valerik est dans le trafic d'armes, mais aussi dans le sexe, la drogue – d'une manière générale dans tout ce qui se vend et s'achète.

— Cela va de soi.

— Le dernier article apparu à son vaste catalogue est une arme nucléaire. On parle d'une « ogive », mais il s'agit à l'évidence d'une arme transportable. Pour ce que j'en sais, elle pourrait loger dans votre valise.

— Ils en sont donc là, murmura Price.

Elle s'y attendait, et pourtant un frisson glacé la parcourut.

— L'info nous serait plus utile si nous avions le nom de l'acheteur et l'endroit où l'arme doit être transportée, souligna-t-elle.

— J'ai le « qui », mais nous cherchons encore le « où ? ».

— Je vous écoute.

Elle faisait confiance à sa mémoire, et elle ignore donc le mug à café plein de crayons et de stylos, sur sa droite.

— On est enregistré ? demanda Bolan, alors qu'il connaissait évidemment la réponse.

— Bien entendu.

— Bon, voici de quoi il retourne : l'acheteur est un Russe, un certain Vassily Krestyanov. Un ancien colonel du K.G.B. qui a dû prendre sa retraite contraint et forcé lors de l'effondrement du bloc soviétique. Il

travaille pour le secteur public, depuis, mais on raconte qu'il a des connexions très puissantes au sein du gouvernement, des communistes purs et durs qui aimeraient bien voir le retour de la Guerre froide pour un siècle supplémentaire.

— Que compte faire votre monsieur K.G.B. avec une arme nucléaire de poche ?

— Son terrain d'action, à la belle époque, c'était le terrorisme, le contre-terrorisme et le renseignement. Il a aidé Eltsine à renverser Gorbatchev...

— Vous avez une idée de ses projets ? interrogea Price, qui n'aimait pas la tournure que prenait cette discussion.

— C'est là que commencent vraiment les mauvaises nouvelles.

— Parce que le reste était bon ?

Bolan ne releva pas la remarque.

— Vous savez que nous travaillons sur un lien entre l'Agence et la Famille Valerik...

Le « nous » excluait Price, évidemment, qui eut l'impression qu'on la giflait. Elle ferma les yeux.

— Oui, je sais.

— Nous savons à présent que la partie se joue à trois, avec Vassily Krestyanov. Je n'ai pas grand-chose à vous dire sur leurs motivations, mais nous avons la certitude que Krestyanov a des contacts avec la C.I.A. J'aurais tendance à voir Krestyanov comme l'architecte, tandis que Valerik et ses hommes donneraient un coup de main sur le chantier.

— Pour la construction de quoi, exactement ?

— Une machine à remonter le temps, selon nous.

Encore ce « nous » qui l'excluait, elle, et excluait aussi le numéro Un du *Justice Department*. Barbara Price refusa de se laisser distraire, et demanda :

— Je ne vous suis plus, Striker. Ça ressemble à de la science-fiction, votre histoire.

— C'était une façon de parler. Nous savons que Krestyanov et certains de ses associés rêvent de voir un changement de régime survenir en Russie. Ils aimeraient pouvoir revenir en arrière, jusqu'en 1986.

— J'entends bien, mais je ne vois pas quel intérêt la C.I.A. pourrait tirer de cette réécriture de l'histoire. Nous sommes tout de même sortis victorieux de ce round. Il est rare qu'un vainqueur aille demander à ce qu'on rejoue la partie...

— Tout dépend des profits qu'on tire de la victoire, souligna Mack Bolan. Dans le domaine sportif, il y a les médailles, les contrats, l'argent. Dans la défense ou l'espionnage, vous avez des budgets qui baissent et des licenciements, des gens qui commencent à vous ignorer.

Si vous avez de la chance, il se peut qu'on vous mette à la retraite avec une bonne pension. Sinon, vous finissez en regardant vos voisins s'entretuer en Arménie.

— Vous essayez de me dire que quelqu'un, à la C.I.A., s'est associé avec Krestyanov pour remettre au goût du jour la Guerre froide ? Et l'arme nucléaire viendrait jouer son rôle dans l'affaire ? Une espèce de détonateur ?

— Je ne vois pas d'autre explication. Et si nous n'agissons pas rapidement, l'incident auquel vous faites allusion pourrait survenir de votre côté de l'Atlantique.

Sans savoir avec certitude s'il y avait là une question posée mais non formulée, elle décida d'y répondre.

— J'ignore si on peut se faire une idée de votre homme du K.G.B. à temps pour vous aider. Je ne sais même pas si les Services seront autorisés à essayer, ajouta-t-elle après un moment d'hésitation.

— Ne vous en faites pas. On a quelques pistes, ici. Mais si on rate notre coup, on risque de perdre la trace de notre paquet. Je vous préviens amicalement, au cas où il viendrait de votre côté.

« Amicalement, c'est ça. » Cela ressemblait plutôt au baiser de la mort.

— Eh bien... merci, murmura Barbara Price. Est-ce que... vous allez appeler Hal ?

— Vous savez bien qu'il n'est pas disponible pour moi, répondit l'Exécuteur. Bon, je dois bouger. Faites attention à vous.

Ce fut tout. Les yeux brillants, Price raccrocha, avant de soulever aussitôt le combiné pour composer un numéro à l'extérieur. Celui de Hal Brognola.

Elle ignorait ce qui se passait entre celui-ci et Mack Bolan, elle n'avait pas la moindre idée de ce qui avait pu conduire à la détérioration de leurs relations, tant professionnelles que personnelles. Pour sa part, elle avait décidé de prendre le parti du Guerrier, de se faire son avocate, même s'il lui fallait pour cela briser son devoir de réserve vis-à-vis de son supérieur et dépasser le cadre de ses fonctions. Elle espérait seulement qu'il n'était pas trop tard.

— La ligne est sécurisée ? demanda Christian Keane.

— Allez-y.

Aucun besoin de vérifier le brouilleur. Noble Pruett savait qu'il était branché et en fonction ; et il détestait la perte de temps que constituait le contrôle de détails évidents. Quelle utilité de sortir et de se brûler les rétines pour savoir que le soleil brillait ?

— D'accord. Alors, voici ce qui se passe... Il n'y a eu aucun problème pour le transfert. Notre associé a reçu le paquet il y a de cela plusieurs heures, et le vendeur a été payé. Pas de coups de feu, pas d'apparente animosité de part et d'autre. Donc, si j'en ai terminé ici...

— Vous n'en avez pas terminé, coupa Pruett, avant que l'autre ait commencé à évoquer son retour aux États-Unis. Je tiens à ce que vous restiez dans les parages jusqu'à ce que le paquet ait été livré à son destinataire final.

— Quand vous dites « dans les parages », vous voulez dire...

— Je veux dire à une distance raisonnable du lieu de l'explosion, évidemment. Nous ne tenons pas à ce que vous affoliez les compteurs Geiger à votre retour.

— À quoi ressemble le calendrier ? demanda Keane. Krestyanov serait du genre à ne pas me donner l'heure si je la lui demandais...

— Notre ami est un homme prudent.

— Notre soi-disant ami est un enfoiré de première, capable de vous poignarder dans le dos...

— On peut lui faire confiance pour la durée de notre partenariat, coupa Pruett. Après, il faudra le surveiller avec soin, bien sûr... Mais on sait à quoi s'en tenir. D'accord ?

— Si vous le dites...

— C'est en effet ce que je dis. Nous nous faisons mutuellement confiance... jusqu'à un certain point.

— Soit, fit Keane. Ce n'était pas l'objet de mon appel.

— Mais vous avez une suggestion, je suppose ?

— Eh bien, si vous me le demandez...

— Supposons que ce soit le cas, ricana Pruett.

— Je pense que nous laissons peut-être passer une opportunité en or, commença Keane.

— Mais encore ?

— Une possibilité comme nous n'en avons jamais eu. Un mouvement décisif, au bon moment, pourrait nous permettre de prendre le siège du conducteur. Il n'est pas indispensable que ce soit une course contre un concurrent, vous voyez ? Juste une promenade victorieuse.

Pas mal. Et pas si éloigné de ce que Pruett avait lui-même en tête.

— Il faut que j'y réfléchisse, Christian. Nous avons du temps pour décider. En attendant, restez concentré et n'oubliez pas pourquoi vous êtes là-bas.

— Ne vous inquiétez pas.

Au ton de sa voix, Pruett comprit que Keane avait perdu un peu de son impatience – comme il l'espérait. Il tenait à ce que l'autre reste calme, maître de lui et docile. La dernière chose dont Pruett avait besoin, c'était qu'il commence à penser par lui-même.

Car, alors, il deviendrait difficile à contrôler.

— Vous allez rester en contact avec Krestyanov et ses associés, ainsi qu'ils en ont fait la demande, précisa Pruett.

— Allons-y pour la grande parade du cirque !

— Gardez vos remarques pour vous, Christian. Ces hommes peuvent

être susceptibles.

— Ne vous inquiétez pas : je n'ai pas l'intention de leur marcher sur les pieds.

— Continuez comme ça. Et restez en contact.

Pruett raccrocha avant que son subalterne ait pu lui poser d'autres questions. Il avait déjà assez de choses auxquelles penser, sans devoir en plus dorloter Keane. L'homme était un professionnel, bon sang ! Et il se devait d'agir en tant que tel.

Quant à sa suggestion sur un éventuel changement de plan, Pruettt avait réfléchi à une telle hypothèse dès le départ – et il était assez avisé pour savoir que Krestyanov devait s'y être lui-même préparé. De même que les Russes avec qui Krestyanov était allié se seraient préparés à n'importe quelle éventualité de ce genre. Il n'y avait que des militaires parmi eux, haut placés dans l'armée pour certains, qui auraient à leur disposition tous les gros bras nécessaires pour se défendre contre des agressions imprévues.

Assez, peut-être, pour mettre le feu à la planète et laisser un monde dévasté aux survivants. À condition qu'il y ait des survivants.

Non, décida Pruettt, il était préférable de procéder selon le plan qu'ils avaient établi. S'en écarter était périlleux.

Parfois, Pruettt regrettait d'avoir été doté d'une imagination trop développée. Comme en cet instant.

Il imaginait sans peine les diverses catastrophes que pourrait provoquer quelqu'un d'arrogant et de trop gourmand. C'était un des problèmes qu'on avait connus lors de la Guerre froide. Elle avait été déclenchée par des hommes qui, de part et d'autre, étaient persuadés de pouvoir gagner, et qui de chaque côté poussaient la chance jusqu'à mettre l'espèce humaine en danger d'anéantissement. Il avait fallu les missiles d'octobre 1962 pour persuader les deux camps qu'une impasse était acceptable, peut-être même désirable. Les deux décennies suivantes avaient été une formidable période pour l'armée et les renseignements, à l'Est comme à l'Ouest. Jusqu'à ce qu'un acteur hollywoodien vieillissant parvienne à convaincre l'électorat américain qu'il ne serait pas si mauvais à la Maison Blanche. Une fois installé, il s'était fait un devoir de renverser l'Empire du Mal.

Et il y était arrivé, avec l'aide involontaire d'un politicien aussi naïf que stupide : ce débile de Gorbatchev. La corruption endémique de l'Union soviétique avait fait le reste.

L'erreur de l'acteur – une de ses erreurs, du moins – avait été son incapacité à saisir la valeur d'une impasse globale. À aucun moment il n'avait compris que la Guerre froide était une bonne affaire. Quand il avait quitté le bureau ovale, toujours adoré par des millions de moutons pathétiques, il laissait une inflation galopante, une dette nationale astronomique et un équilibre général des pouvoirs dont les

fondations avaient été sapées en profondeur, au bord de l'effondrement. Et le terrorisme international avait remplacé la Guerre froide. Une guerre de religion remplaçait une guerre idéologique. Mais, cette fois, personne ne maîtrisait plus rien.

Il était grand temps de retrouver l'équilibre de la terreur, et, dans ce but, Pruett jouait son rôle aussi bien qu'il le pouvait.

— Ça semble un peu risqué, non ?

Hargus Webber s'inquiétait de la perspective désagréable d'être réduit à néant, transformé en une de ces silhouettes imprimées sur les murs qu'on avait trouvées parmi les ruines fumantes d'Hiroshima.

— Ce n'est pas un problème, répondit Noble Pruett en buvant une gorgée de limonade et en lui offrant une esquisse de sourire qui se voulait rassurant. Ces gens connaissent leur travail, sénateur. Ils ne tiennent pas plus que nous à hériter de décombres.

— Mais ce sont toujours des Rouges, monsieur Pruett. Nous sommes d'accord sur ce point, je pense.

— Bien sûr, monsieur. Je connais ces hommes – du moins leur chef –, et s'il est en effet marxiste-léniniste, je peux vous assurer qu'il ne s'éloigne jamais d'une magnanimité intéressée. Il ne se trahira pas lui-même. Bien plus encore, il ne laissera pas les hommes qui le servent trahir sa cause.

— C'est justement la cause qui m'inquiète, expliqua Webber en coupant l'extrémité d'un gros cigare. Nous avons parlé de tout ça, je sais, mais j'ai quand même le sentiment qu'on cède un peu trop. Le pacte de Varsovie est brisé, l'Europe de l'Est a été libérée de presque un demi-siècle de despotisme. Et Cuba, privée du sein russe à téter, a été neutralisé.

— Je ne vous contredirais pas sur tous ces points, sénateur. Il n'empêche que ma réponse reste la même. Vous considérez que l'Europe orientale et les Balkans sont « libres », mais à quel prix ? Le chaos, la guerre civile, le génocide... Nous avons été vilipendés et injuriés pour notre politique peu enthousiaste en Bosnie et au Kosovo. Et je préfère ne pas parler de l'Irak ! Qu'est-ce qu'on nous réserve, encore ? Des troupes de maintien de l'ordre en Ukraine, avec des soldats U.S. sous les ordres du secrétaire général des Nations unies ?

— Eh bien...

— Et que dire de l'Extrême-Orient ? poursuivit Pruett. Je sais que vous détestez la façon dont nos gouvernements ont passé des décennies à lécher le cul des Chinois et à vendre des secrets militaires à Pékin. Deux facteurs ont historiquement empêché la Chine d'étendre ses tentacules depuis 1949 – notre force de dissuasion nucléaire, et la dague russe pointée dans son dos. Avec Moscou neutralisé et les techniciens chinois travaillant nuit et jour sur des systèmes de guidage

qu'on leur a laissé acquérir à un prix dérisoire, qui sait si vous n'allez pas vous retrouver un jour avec une guerre contre un milliard de petits diables jaunes, sans allié russe assez puissant pour vous sortir du pétrin.

— Je ne...

Mais Pruett n'en avait pas terminé.

— Et pendant que nous y sommes, n'oublions pas l'argument massue, sénateur. Sans la menace d'une Guerre froide réactivée avec Moscou, vos chances de nomination puis d'élection à la Maison Blanche ne sont pas énormes. Vous êtes quelque part derrière le gouverneur du Mississippi...

Webber épingla l'homme de Langley de son regard le plus désapprobateur.

— Ainsi que j'essayais de l'expliquer, avant votre sermon, je suis toujours engagé dans notre plan. Je pense simplement que nous devrions faire preuve d'une extrême prudence avec un groupe d'hommes qui, si nous les laissons faire, pourraient finir par nous écraser.

Webber était irrité de voir avec quelle facilité – et quelle précision – l'homme des services secrets avait su prendre sa mesure. Au début de leur relation, quand chacun devait avancer ses pions, il s'était dit qu'il avait peut-être perdu la main, qu'il était devenu transparent pour tout un chacun. La transparence était presque toujours fatale dans le combat de gladiateurs qu'était la course à la Maison Blanche. Mais Pruett l'avait rassuré sur ce point : il pouvait encore tromper son monde.

Mais il ne tromperait pas Noble Pruett...

— Cela ne nous profiterait ni à l'un ni à l'autre, reprit Webber d'une voix un rien guindée, si les choses devaient mal se passer et si nous héritions de la direction d'un pays dévasté. Pouvons-nous au moins nous entendre là-dessus ?

— Vos peurs sont sans fondement, sénateur. Je vous le dis : Krestyanov contrôle parfaitement ses troupes. Aucun d'eux ne veut mourir. Aucun d'eux n'a envie de se promener au milieu de vastes étendues désertiques et dans un costume à la Mad Max, vous comprenez ? La Troisième Guerre mondiale n'est pas au menu.

— Pas de mauvaise surprise à craindre ?

— Non, Hargus, répondit Pruett en utilisant pour la première fois le prénom du sénateur, que ce soit pour le séduire ou pour l'humilier.

Dans l'un et l'autre cas, Webber s'en foutait.

— Néanmoins, reprit Pruett, je ne suis pas présomptueux au point de croire que nous pourrions à partir de maintenant contrôler le cours de l'histoire. Nous mettons en place les fondations d'un monde meilleur, plus solide et vigoureux. Vous m'avez expliqué vos motivations lors de

notre première rencontre – l'ordre dans le monde, un terme aux génocides et aux attentats terroristes gratuits, une paix effective –, et je vous ai dit que je vous suivais là-dessus. Mais nous ne sommes pas responsables de ce qui pourra se passer dix ou quinze ans après notre mort.

— Si vous voyez les choses comme ça...

— C'est la seule façon. Nous sommes des patriotes, pas des prophètes. Ni des magiciens. Ceux qui nous suivront assumeront la responsabilité de leurs propres vies.

— Et si jamais l'histoire décide que nous avons tort ?

Noble Pruett haussa les épaules.

— À ce moment-là, sénateur, nous ferons tous les deux partie de l'Histoire avec un grand H. Ne vous inquiétez donc pas, vous êtes sur le point de devenir le sauveur des États-Unis. Alors, détendez-vous et profitez-en.

CHAPITRE VII

Deckard et les frères Bolan attendaient des nouvelles d'une des connexions de Pavlushka à Moscou, avec l'espoir d'obtenir une piste vers Krestyanov ou la marchandise destructrice dont il avait pris livraison. Pour l'Exécuteur, il ne faisait aucun doute que l'arme nucléaire serait bien gardée si, comme il le pensait, elle n'avait pas été encore sortie de Moscou. Jusque-là, ils n'avaient pas le moindre indice sur sa possible destination, pas la moindre idée de la ville que Krestyanov avait pu choisir pour cible. Si Mack Bolan voyait juste, et si l'explosion nucléaire avait bien pour but de déclencher une réaction en chaîne qui, au final, conduirait à l'instauration d'une nouvelle Guerre froide, la cible en question pouvait aussi bien se trouver à l'Est qu'à l'Ouest. Les pays du tiers monde étaient à exclure, car une explosion dans l'un d'eux ne ferait pas grand-chose pour promouvoir le retour à un régime marxiste-léniniste à Moscou.

Ils couraient après une bombe dont ils ignoraient l'emplacement et dont l'objectif leur était inconnu : ils n'avaient pas tous les atouts en poche, c'était le moins qu'on pouvait dire. Et, pire encore, ils étaient tributaires de gens dont ils ne savaient rien.

Johnny finit de remonter la Kalashnikov, la rechargea, poussa le cran de sécurité et la déposa sur le lit. Récupérant son arme de poing, il la déchargea et la démontra, avant de prendre une peau de chamois et une petite burette d'huile sur la table de nuit.

Johnny s'en sortait avec la plupart des armes militaires standard, sans pour autant être un expert comme son frère. Au moment de tirer, toutefois, il connaissait son affaire ; même s'il n'aimait pas ça, sa main ne tremblait pas.

Un trait qu'il partageait avec Mack.

Plus jeune, il s'était parfois demandé comment celui-ci faisait, comment il réussissait à garder son cap, à se cuirasser contre tout ce sang versé, tout en sachant que sa guerre était sans fin, que la victoire ne serait jamais vraiment à sa portée.

Depuis, il l'avait vu à l'œuvre et ne se posait plus la question.

Il se reprit avant que le cours de ces pensées morbides ne le conduise

trop loin et se concentra sur le pistolet, huilant ses différentes pièces, avant de les assembler et de recharger le Glock. À présent, ils n'attendaient plus que...

Le pépiement strident du téléphone de Deckard les fit presque sursauter. Le Guerrier se tourna pour faire face à l'homme de Langley tandis que celui-ci s'emparait du téléphone, soulevait le clapet et prononçait quelques mots d'un ton calme. En russe. Puis il raccrocha.

— O.K., lança-t-il. On y va.

— C'est tout de même dommage d'en arriver là, déclara Zhenya Romochka avant de siroter une gorgée de Starka.

Cette liqueur était un mélange de vodka, de cognac et de porto, avec une infusion de feuilles de poirier et de pommier, vieilli en fût de chêne pour obtenir l'appellation « old vodka ». Une boisson assez forte pour assommer un novice et rendre accro un vétéran.

— Dommage, c'est sûr, répondit Vassily Krestyanov. Mais le sacrifice est nécessaire à la cause. Et les Russes aiment leurs martyrs, non ?

Romochka leva la main et remarqua un fourmillement au niveau de sa lèvre supérieure, qui serait bientôt insensible. C'était le premier signe qu'il avait abusé de la Starka – une idée à laquelle il n'était pas opposé.

— Je comprends que ce soit nécessaire, confirma-t-il en toute sincérité.

En vérité, il se foutait complètement de la mort de plusieurs milliers de travailleurs, paysans ou autres. La plus grande ressource de la Russie était, et avait toujours été, son peuple et sa tendance à se multiplier. Mais, pour être juste, les bonnes périodes qu'avait connues le pays avaient été si peu nombreuses et si peu durables pour tous ceux qui n'appartenaient pas à l'élite, que...

— Ce pourrait être pire pour eux, ajouta-t-il, cynique.

Là encore, il était sincère. Il savait que plusieurs millions de paysans étaient morts de faim, que certains étaient allés jusqu'au cannibalisme, quand Staline avait entrepris de retaper un système agricole national en pleine déroute, dans les années 1930. Des milliers d'autres hommes – sans doute même des dizaines de milliers – avaient été exécutés dans le cadre de purges massives, au cours desquelles le Petit Père des peuples avait éliminé tous les « traîtres » de son gouvernement et de l'armée. Ses successeurs avaient donné moins de travail aux pelotons d'exécution, mais ils avaient répandu assez de sang dans les cellules de la fameuse prison de la Lubyanka, et amené prématurément à la tombe assez d'opposants, pour entrer au Guinness des records des assassins.

Pourquoi Romochka devrait-il craindre de revêtir lui-même ce manteau rouge sang ?

— Où est le colis, à présent ? demanda-t-il d'un ton qu'il espérait

insouciant. L'a-t-on déjà fait sortir de Moscou ?

— Ce soir, indiqua Krestyanov. C'est Nikolai qui supervisera lui-même le chargement. J'ai pris des arrangements pour que la sécurité soit totale.

— J'espère. C'est une chose d'incinérer Saint-Pétersbourg ; c'en est une autre de se faire prendre avant, alors que la bombe n'est même pas encore en place.

— Ne vous inquiétez de rien, Zhenya.

— Au contraire, je m'inquiète de tout ce qui peut menacer ma carrière, voire ma vie. Si les enfoirés qui continuent d'anéantir vos amis devaient intercepter la valise, par exemple, qui me dit qu'il n'y aurait pas quelqu'un, au sein de l'équipe de transport, pour lâcher un nom afin de sauver sa peau ?

— Je me porte garant de Nikolai, dit Krestyanov. Il mourra plutôt que de se laisser prendre. Quant aux autres, aucun ne vous connaît.

L'homme politique sirota sa Starka, appréciant sa brûlure, et soutint le regard de Krestyanov. Le colonel ne cilla pas. Il donnait presque l'impression de ne pas respirer.

— Très bien, cracha enfin Romochka. Je vous fais confiance.

« Et je prie le fantôme de Lénine que cette histoire ne vienne pas provoquer ma chute et ma ruine », songea-t-il.

— Vous ne le regretterez pas, affirma Krestyanov, avec ce qui ressemblait à un sourire.

— À la Russie !

Romochka leva son verre, comme pour porter un toast ; le verre ne dépassa pas ses lèvres et il prit une nouvelle gorgée de Starka.

— À la Révolution ! lança Krestyanov.

Zhenya faillit éclater de rire en l'entendant, mais il se contint en buvant encore un peu d'alcool. Il avait depuis longtemps admis – et Krestyanov avait dû également le comprendre – qu'être communiste dans la Russie moderne, presque quatre-vingt-dix ans après que Lénine et les autres étaient montés sur les barricades, n'avait rien à voir avec la révolution ou le prolétariat. On lui avait appris à débiter des platitudes au sujet du Peuple tandis qu'il fortifiait et défendait l'état contre ses ennemis. Il s'en était plutôt bien sorti et avait la ferme intention que cela continue.

— Après-demain, dites-vous ? demanda-t-il à Krestyanov.

— Ou lundi au plus tard. Mais je pense que ce sera dimanche. En plus de l'impact de l'explosion elle-même, nous insisterions encore une fois sur l'impuissance du Dieu de W. Bush auprès de ceux qui l'utilisent comme soutien dans leur croisade.

— Bravo !

Encore une lampée de Starka tandis que Romochka se représentait la cathédrale de la Transfiguration du Sauveur, à Saint-Pétersbourg.

L'architecture en était magnifique, quoique dans un registre larmoyant, superstitieux, et ils l'avaient choisie presque un an plus tôt, pour blaguer, alors qu'ils cherchaient des cibles potentielles. Romochka avait approuvé ce choix, ironique en diable. Quel meilleur endroit pour placer la bombe qui transfigurerait la Russie pour au moins un siècle ?

Le bouc émissaire de cet acte de terrorisme sauvage était une poignée de dissidents assez pathétiques qui se faisaient appeler l'Épée de la Victoire et de la Vérité. Romochka ne savait plus exactement ce qu'ils soutenaient, et il s'en foutait. Ils étaient disponibles, avec ce qu'il fallait d'arrestations pour actes de vandalisme, notamment. Pour eux, la destruction de Saint-Pétersbourg serait leur apothéose. Krestyanov avait tout prévu pour les incriminer, à commencer par un témoin déniché en Ukraine, qui les dénoncerait en échange de l'immunité et d'un virement substantiel sur un compte en Suisse. Ce pauvre abruti l'ignorait, mais le véritable montant se monterait à une trentaine de roubles, pour une balle et une manchette de journal qui ferait de lui un martyr supplémentaire de l'Épée de la Victoire et de la Vérité.

C'était un plan parfait – ou du moins le serait-il si certaines personnes arrêtaient de tirer dans les rues de Moscou, disparaissant comme des fantômes, hors de portée de la police comme de la mafia.

– Je veux simplement que cette histoire se passe bien, déclara Romochka d'une voix un peu chevrotante.

– Ce sera le cas, répliqua Krestyanov entre ses dents – si blanches que Romochka les soupçonnait d'être fausses. Comme tout ce que nous faisons.

– Il n'a pas pu obtenir de tuyau sur l'endroit où ils ont caché la bombe à Moscou, annonça Deckard en résumant sa conversation téléphonique avec Pavlushka. Et, tout bien considéré, c'est peut-être mieux ainsi. Si on essayait de la récupérer en ville, la nuit risquerait d'être chaude au Kremlin...

– Mais Rurik est sûr de son informateur pour ce qui concerne le transport routier ?

La question venait d'Evan Green, ainsi qu'il continuait de se faire appeler. L'homme était prudent à l'excès, sans que Deckard puisse l'en blâmer. C'était ainsi qu'un soldat avait le plus de chance de rester vivant.

– Ils doivent gagner Saint-Pétersbourg par voie terrestre en passant par Tver' et Novgorod, indiqua-t-il. Le principal véhicule est une berline Zis, un modèle très récent, noir. Il devrait y avoir deux autres voitures, mais là-dessus, on n'a rien de sûr. Rurik a le numéro de plaque de la berline...

– Comment se fait-il qu'il ait ce genre de renseignement et qu'il ne

soit pas fichu de nous dire où est planquée l'ogive ? s'étonna Johnny.

— Sa source est un type lié à la Famille Valerik. Mais il est à l'extérieur. Il ne sait pas tout...

— Dans ce cas, comment avoir la certitude que ce convoi est bien chargé du transport de la bombe ? demanda le Guerrier. Si Valerik en est le commanditaire, il pourrait aussi bien s'agir de drogue ou d'armes...

— Ce n'est pas un convoi de Valerik, comme vous dites. Il se contente de fournir les bagnoles, cette fois.

— Les hommes de Krestyanov n'ont pas été foutus de trouver des voitures ? s'étonna Johnny.

Deckard répondit avec un haussement d'épaules, cachant son irritation.

— Si vous voulez le fond de ma pensée, le colonel s'est tourné vers Valerik pour le transport afin d'être couvert, au cas où il y aurait un problème sur la route. Vu ses habitudes de travail, il se débrouillera pour qu'il y ait à bord de la voiture quelque chose qui fasse le lien avec Valerik – ou quelqu'un de sa Famille –, si jamais elle est interceptée.

— Encore une question, demanda l'Exécuteur. Quelle certitude avons-nous que c'est bien Krestyanov qui assure le déplacement de la marchandise, et non Valerik ?

— C'est simple. Il a mis sa bête de foire aux commandes de l'opération, pour s'assurer que l'ogive arrivera en temps et en heure, et intacte.

— Le géant dont vous nous avez parlé ? interrogea Johnny.

— Oui. Mon copain Nikolai Lukasha, acquiesça Deckard. Bon sang, je n'arrive toujours pas à comprendre comment j'ai pu rater ses deux mètres dix à Berlin.

— On dirait que vous allez avoir une autre chance.

— Au cas où les choses tourneraient mal, est-ce qu'on a une idée de leur objectif à Saint-Pétersbourg ? demanda Mack Bolan.

— Négatif, répondit Deckard sans cacher son déplaisir. Si nous ne les interceptons pas sur la route, c'est foutu.

— Vous n'avez personne à Saint-Pétersbourg ?

— La C.I.A. a des gens, là-bas, mais mes supérieurs ne peuvent pas répondre d'eux à cent pour cent. Et la situation n'est pas assez sûre pour qu'on aille tourner autour d'eux...

— ... Tant que vous n'aurez pas identifié vos brebis galeuses, compléta le Guerrier.

— Exact.

— D'accord. Dans ces conditions, il vaudrait mieux qu'on réussisse notre coup. On a une estimation des forces ? demanda encore Mack Bolan.

— Rien de précis. Ils peuvent entasser six ou sept flingueurs dans la

Zis, si jamais ils décident de mettre la cargaison dans le coffre. Et s'il y a bien deux autres véhicules, il faut compter de quatre à huit hommes en plus. Soit en tout, un chiffre compris entre douze et quinze. Avec autant d'armes que possible, il va sans dire.

— Rurik nous accompagne ? interrogea Johnny.

— Il nous attend sur une aire de repos, au nord de la ville. Nous aurons donc de notre côté deux véhicules. Vu la marchandise que convoient nos amis, nous allons devoir privilégier une action propre et rapide. Au beau milieu de l'autoroute, avec la circulation... j'avoue que je n'aime pas trop ça.

— On n'a pas le choix, coupa le Guerrier.

Ils passèrent les minutes suivantes à vérifier leurs armes, deux fois, voire trois, ainsi que les chargeurs et les grenades. En plus d'une Kalashnikov, Mack Bolan emporterait un fusil de sniper, au cas où il aurait l'opportunité de tirer de loin. Cela semblait peu probable à Deckard, mais il se garda bien d'en faire part à l'intéressé. Celui-ci savait ce qu'il faisait.

Il consulta sa montre.

— Je pense que nous devrions y aller, maintenant.

— Pourquoi est-ce qu'on doit les suivre, Tolya ? Maintenant qu'on a été payés, on se fout de savoir ce qui va arriver à la bombe, non ?

Bogdashka n'avait pas complètement tort, bien sûr. Ils n'avaient aucun intérêt dans ce qui allait advenir de l'ogive ukrainienne dès lors qu'ils s'en étaient débarrassés. Et pourtant...

Tolya Valerik ne pouvait évacuer de son esprit un soupçon persistant : celui que Krestyanov lui avait menti lorsqu'il lui avait décrit les grandes lignes de son plan. L'ogive était censée exploser quelque part à l'Ouest – ce qui pouvait aussi bien signifier l'Europe que les États-Unis. Mais une petite voix insistante, à peine audible derrière la rumeur des sept millions de dollars fraîchement débarqués sur son compte, lui soufflait que quelque chose ne tournait pas rond.

Et si, pour des raisons connues du seul Krestyanov, la bombe n'allait pas à l'Ouest ? Qui savait si elle n'allait pas être utilisée en Russie, ou dans une des républiques alliées ? Qui savait si Krestyanov n'avait pas besoin d'un bouc émissaire pour ce qui se préparait, et s'il n'allait pas essayer de faire porter le chapeau à la Famille de Valerik, d'une manière ou d'une autre – un autre crime contre l'humanité perpétré par ces déments de la mafia russe ?

Valerik n'avait pas de raison précise de croire qu'il ferait une chose pareille, mais des années d'existence sur le fil du rasoir, entre une vie prospère et une mort soudaine, avait élevé sa paranoïa à un niveau rare, proche du sixième sens. Valerik se vantait de pouvoir lire en un homme comme d'autres lisaient la une d'un journal, de lui piquer tous

ses secrets et de les tourner à son avantage. Certes, Krestyanov avait de son côté des années d'expérience dans la dissimulation de ses émotions, de ses pensées et de ses désirs, mais il n'en restait pas moins un mortel. Si Valerik ignorait de quelle façon le colonel comptait le baiser, il était prêt à parier une belle partie de sa toute nouvelle fortune que Krestyanov lui avait menti sur toute la ligne.

— Combien d'hommes ? demanda Bogdashka.

— Deux véhicules seront suffisants. Qu'ils fassent en sorte de ne pas se faire repérer, sauf s'ils doivent intercepter la marchandise et la récupérer.

— Comment sauront-ils que le moment est venu d'intervenir ?

— Ils sauront, répondit Valerik. Si les autres prennent une direction autre que celle d'un terrain d'aviation ou d'un port, nous saurons qu'on s'est foutu de nous.

— Et tu veux qu'on te rapporte la valise ? interrogea Bogdashka avec une expression incrédule.

— Pour s'en débarrasser d'une manière ou d'une autre, oui. Qui sait, nous aurons peut-être la possibilité de la vendre une deuxième fois ? À la Syrie, par exemple, où nous serons certains qu'elle sera bien à l'abri.

— Krestyanov ne nous le pardonnera jamais...

— S'il nous a trahis, il est pour ainsi dire déjà mort.

Il aurait été difficile, voire impossible, de suivre la trace de l'ogive, si Krestyanov n'avait pas commis une erreur. Ironiquement, c'était le même détail qui avait transformé les vagues soupçons de Valerik en une quasi-certitude. Krestyanov avait pris des arrangements pour que Valerik lui fournisse un véhicule destiné au transport de la bombe entre Moscou et le point d'où elle était censée quitter la Russie. Et Valerik, tout en acceptant la mission et l'argent, avait aussitôt commencé à se demander pourquoi un colonel si bien connecté avec l'ancien K.G.B. avait besoin d'aide pour trouver une voiture à Moscou.

C'était idiot, quand on y pensait. Krestyanov avait dans son personnel des gens capables de voler pour lui une centaine de voitures et de les maquiller en moins de vingt-quatre heures. D'un coup de téléphone, il devait pouvoir obtenir une escorte policière, peut-être même militaire. Pourquoi, dans ce cas, aller demander à Valerik de lui trouver une voiture... sinon parce qu'il voulait qu'on puisse remonter la trace du véhicule jusqu'à sa Famille.

Cette partie du plan était assez simple. Un compteur Geiger révélerait aux enquêteurs que la valise s'était bien trouvée dans la voiture. En ajoutant à cela une empreinte digitale ou deux, introduites frauduleusement s'il le fallait, et le doigt du soupçon se pointerait aussitôt sur un des hommes de Valerik. Krestyanov n'était tout de même pas assez stupide pour mettre Valerik lui-même sur le devant de la scène.

Malheureusement pour lui, Krestyanov avait commis deux grosses erreurs. D'abord, il avait sous-estimé les soupçons personnels de Valerik – et sa capacité à n'en rien laisser paraître. Ensuite, en demandant qu'on lui livre une voiture, il leur avait révélé où trouver la marchandise, et comment la suivre depuis Moscou jusqu'à sa destination finale. Ce serait une partie de cache-cache relativement simple, avec des enjeux de taille.

— Donc, nous sommes censés intervenir dans un des trois scénarios, déclara Bogdashka, cherchant une confirmation.

— Comment ça, trois ? demanda Valerik, déconcerté.

— Le premier, c'est le cas où ils tenteraient de faire sauter la bombe en Russie. Le deuxième, celui où nous serions repérés et où ils tenteraient de se débarrasser de nous.

— Il serait préférable qu'ils ne vous voient pas. Et le troisième ?

— Quelqu'un d'autre pourrait essayer d'intercepter la marchandise. À moins bien sûr que tu préfères qu'on laisse la valise passer dans d'autres mains...

— Non ! Bien sûr que non ! s'exclama Valerik. En cas d'intervention extérieure, et si tu as l'impression que les soldats de Krestyanov ne pourront pas assurer la protection de la bombe, tu dois bien évidemment tout faire pour éviter qu'on nous la pique sous le nez.

— À n'importe quel prix ? interrogea Bogdashka.

— À n'importe quel prix – sauf si c'est pour sauter avec l'ogive ou si cela risque d'attirer l'attention sur la Famille.

— J'ai compris.

— Dans ce cas, au travail. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

Valerik le regarda s'éloigner, et il se demanda s'il reverrait son ami, son second. Mais en cette période troublée, les circonstances dictaient leur loi. La Famille devait être préservée, et lui-même devait survivre. L'amitié passait après.

CHAPITRE VIII

La grande carcasse de Nikolai Lukasha était vraiment très inconfortable dans l'habitacle surbaissé de la Zis. Obligé de se voûter, le géant sentait venir les crampes qui le tétanisaient bien avant qu'ils atteignent Saint-Pétersbourg. En temps normal, il se serait assis à l'avant et aurait baissé le dossier pendant tout le trajet, sans s'inquiéter du confort de ses compagnons de voyage, dans son dos ; mais il avait choisi la banquette arrière, cette fois, encadré par des hommes plus jeunes que lui, et il devrait subir les conséquences de cette décision.

La raison de son choix était simple : Lukasha s'attendait à des problèmes, et, s'ils advenaient, le géant pensait qu'ils viendraient de l'arrière. Les hommes qui l'entouraient n'étaient pas de la Famille et il ne leur faisait absolument pas confiance. D'autre part, l'hypothèse d'une filature depuis Moscou était plus vraisemblable qu'un barrage sur l'autoroute conduisant vers le nord. Bien sûr, s'ils étaient suivis et que leurs agresseurs avaient des connexions gouvernementales, on pouvait redouter l'intervention d'hélicoptères, voire de véhicules blindés.

Mais Lukasha n'y croyait pas. Les salauds qui s'en étaient pris à Tolya Valerik durant les deux dernières semaines appartenaient de toute évidence au secteur privé, sans quoi il y aurait déjà eu tout un défilé d'uniformes et de la paperasserie administrative en trois exemplaires. Il en était de même pour le type qui avait essayé de le tuer à Berlin. Il était possible qu'il travaille pour tel ou tel gouvernement, mais s'il s'était trouvé en mission officielle, il n'aurait pas été seul, et Lukasha ne lui aurait probablement pas échappé.

Tous ces éléments en tête, Lukasha voulait être en situation de réagir à une éventuelle attaque venant de l'intérieur de la voiture, et près de la grande lunette arrière de la Zis vers laquelle il pouvait se tourner pour utiliser au mieux son AK-47 au cas d'une poursuite musclée. Les deux soldats qui l'encadraient feraient certainement de même, et ils arrêteraient – par coïncidence, bien sûr ! – les balles qui pourraient arriver de la droite ou de la gauche.

Il gardait pourtant l'espoir qu'ils atteindraient Saint-Pétersbourg

sans problème. Il ne l'avait pas confessé à Krestyanov, il avait du mal à se l'avouer à lui-même, mais il serait soulagé, il serait même follement heureux de se débarrasser du colis mortel entreposé dans le coffre de la voiture.

Au revoir, Saint-Pétersbourg... et rebonjour, chère République soviétique.

Le fait que Lukasha ne voit pas les véhicules qui les accompagnaient n'avait rien d'anormal. L'une des voitures roulait devant, avec deux ou trois kilomètres d'avance, de façon à repérer toute éventuelle embuscade et leur en faire aussitôt part ; l'autre les suivait, loin derrière, à l'affût d'une filature et prête à les rejoindre en cas d'urgence.

Le géant aurait préféré que leur escorte compte cinq ou six voitures, avec une trentaine d'hommes au lieu des quatorze dont il disposait, mais Krestyanov avait eu peur qu'un trop grand nombre de véhicules n'attire l'attention, et augmente du même coup les risques encourus. C'était d'ailleurs pourquoi les trois véhicules ne roulaient pas en convoi serré.

Tous, y compris les chauffeurs, étaient équipés d'armes automatiques et d'armes de poing. Certains gardes portaient même deux pistolets, comme au beau temps du Far West. Les soldats de la voiture de tête avaient à leur bord un RPG-7, au cas où ils auraient besoin de dégager le chemin à travers un barrage, tandis qu'à l'arrière, le troisième véhicule transportait un CIS-40GL, un lance-grenades à un coup fabriqué à Singapour, avec sa sacoche de grenades fumigènes et explosives.

« Cela suffira, tenta de se convaincre Lukasha. Oui, cela suffira. »

Le géant n'avait pas vraiment peur de la mort, mais aujourd'hui, alors qu'il roulait avec dans son dos une des armes les plus destructrices qu'on puisse imaginer, il était bien déterminé à survivre.

Sinon, comment pourrait-il profiter des bienfaits d'une Union soviétique restaurée ?

— Il y a un problème, dit l'homme assis à côté de Lukasha.

Il avait un écouteur dans l'oreille, relié à un émetteur-récepteur qui le maintenait en communication constante avec les deux autres véhicules. Un micro plus fin qu'un stylo suivait le contour de sa joue rasée de frais.

— Quel genre de problème ? interrogea le géant.

— Ils ne sont pas encore sûrs.

Le soldat, assez jeune, hésitait. Il écouta, hochant la tête tandis que son correspondant lui parlait.

— Deux voitures les ont doublés et se rapprochent de nous assez vite. Impossible de dire si elles sont ensemble, ni si c'est en rapport avec...

— Restez en contact ! aboya Lukasha, et l'autre répercuta aussi l'ordre aux hommes de la voiture qui les couvrait.

Quant à ceux du véhicule de tête, ils étaient maintenant au courant de ce qui se passait.

— Que tout le monde se tienne prêt ! ordonna Lukasha aux cinq hommes entassés avec lui dans la Zis.

Sa Kalashnikov était déjà chargée, et il poussa le cran de sûreté, tenant l'arme à deux mains.

— Ils se rapprochent, indiqua le jeune soldat à l'écouteur. Plus qu'une centaine de mètres, à présent.

En quelques secondes, Lukasha devrait faire un choix : soit il attendait pour voir, soit il frappait de façon préventive. Il se pouvait que, dans les véhicules en approche, il n'y ait que des types bourrés, des banlieusards pressés, ou des jeunes qui se faisaient une petite virée dans une voiture volée. Ou plus simplement des représentants de commerce. S'il ouvrait le feu sur les deux voitures pour les stopper, il était possible qu'un témoin assiste à la fusillade et prévienne la police, avec une description de sa propre voiture, et peut-être même le numéro de sa plaque minéralogique. Ce qui leur vaudrait d'être à leur tour poursuivis sur la route, sur les quelque six cent quarante kilomètres séparant Moscou de Saint-Petersbourg...

— Tenez-vous prêts, mais ne bougez pas sans mon ordre, intima-t-il.

Le jeune à l'écouteur communiqua l'ordre et annonça :

— Cinquante mètres.

Lukasha se tourna sur la banquette et attendit d'avoir une première idée de ceux qui l'avaient pris en chasse. Plus que quelques secondes et...

— Je préférerais savoir avec certitude dans quels véhicules il y a des armes, remarqua Johnny, pour lui-même autant qu'à l'intention de son frère ou de Deckard.

— Dans les trois que nous cherchons, en tout cas ! répondit Mack Bolan.

Mais il partageait l'inquiétude de son frère. Si la circulation sur l'autoroute était loin d'être dense, il y avait à tout moment un véhicule ou un autre en vue, qui transportaient dans leur grande majorité plusieurs passagers, des hommes pour la plupart. Aucune des voitures qu'ils avaient doublées, ou par lesquelles ils s'étaient fait dépasser, ne correspondait à ce qu'ils cherchaient. Mais la chasse se faisait presque à l'aveugle et l'Exécuteur craignait la bavure.

Le contact de Deckard roulait à une centaine de mètres devant eux, au volant d'une vieille MG qui semblait avoir survécu à toute une série de collisions avec des voitures plus grosses et plus lourdes. Sa carrosserie offrait une sorte de camouflage disparate de peinture d'apprêt gris et de mastic. Il roulait sans la capote, bien qu'il fasse plutôt frais et que la pluie menace, le vent emmêlant ses cheveux

poivre et sel bouclés.

Lorsque viendrait le moment de la fusillade, Bolan savait que Pavlushka aurait un certain avantage, avec sa voiture découverte ; d'un autre côté, il n'aurait pas d'acier pour le protéger, rien pour détourner ou même ralentir les balles qui le viseraient.

Un craquement de parasites jaillit du talkie-walkie posé entre Deckard et Bolan. La voix de Pavlushka, déformée par le haut-parleur bon marché et le vent, leur annonça en anglais :

— Ça y est ! Je la vois. Droit devant, une berline Zis ! Le numéro de la plaque est... attendez... oui, c'est bien ça. On l'a !

— Rock'n roll ! lança Deckard en accélérant.

Bolan saisit le talkie-walkie et pressa le bouton de transmission.

— Vous avez pu repérer les autres véhicules ? À vous.

— Non. Je leur laisse le soin de me repérer, moi. Terminé.

— Il est gonflé, observa Johnny, admiratif.

Il était penché vers l'avant, son AKSU sur les genoux.

— Voilà notre cargaison, remarqua Deckard un instant plus tard.

Il n'y avait rien de remarquable dans la berline Zis aux allures de caisse à savon, et c'était certainement la raison première pour laquelle on l'avait choisie. La peinture noire était très courante pour la marque et le modèle, de même que les vitres teintées, d'après ce que Bolan avait noté à Minsk et Moscou. Elle dissimulait peut-être des tueurs, mais elle n'était probablement pas à l'épreuve des balles.

— Tenez-vous prêts ! lança Deckard. Contact dans dix secondes. Neuf... huit...

Devant eux, la MG freina, puis fit une embardée, accélérant soudain pour contourner la Zis et se placer à tribord. Bolan, qui observait la manœuvre, vit la vitre arrière droite de la berline se baisser et une arme automatique pointer le bout de son canon par l'ouverture.

— Ils l'ont repéré ! lança-t-il.

Et il tressaillit quand les premières balles perforèrent la carrosserie de la MG.

« Super ! pensa Christian Keane. Voilà que je me retrouve dans un film d'action ! Tout ce que je déteste ! »

Il avait suivi le petit convoi de Lukasha depuis Moscou, à bord d'une modeste Toyota banalisée, restant assez en retrait pour empêcher la voiture de queue de le remarquer et de voir en lui une menace.

Keane avait espéré que le trajet se ferait sans histoire. Il avait croisé les doigts, pensant que la somnolence serait son plus grand ennemi jusqu'à Saint-Petersbourg. Le pistolet automatique Walther P-5, posé sur le siège passager, et caché dans un journal plié, était censé rester là, lui tenir compagnie durant ce voyage en solitaire, et ne pas se faire entendre si la chance restait avec lui.

Autant pour la chance.

Kean vit la MG arriver derrière lui, le passer sur la gauche, et si le visage du conducteur ne lui disait rien, il y avait quelque chose dans son attitude – penché en avant et sur sa droite, avec les lèvres qui bougeaient – qui suggérerait la folie. La folie ou, plus fâcheux, un émetteur-récepteur. De tels appareils n'étaient pas très courants en Russie, et le citoyen de base n'avait pas les moyens de s'en offrir. Les plus riches disposaient d'un téléphone cellulaire, et ils ne roulaient pas à bord d'une vieille voiture de sport anglaise, aux allures de rescapée d'une course de stock-car. Un émetteur-récepteur, cela signifiait des flics, des militaires... ou peut-être pire.

La seconde voiture, une berline, le dépassa quelques secondes plus tard, obligeant Keane à augmenter sa vitesse, quoique avec prudence. Le véhicule de queue du convoi de Lukasha fut à son tour rapidement dépassé.

Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? se demandait Keane, tout en se rendant compte que la situation puait et qu'il était désespérément sous-armé pour la circonstance. Il n'était pas payé pour intervenir, bien sûr. En fait, on lui avait dit de garder ses distances, à proprement parler, mais il savait aussi quel prix il devrait payer si jamais le plan de son supérieur échouait.

— On se calme, dit-il, sans vraiment se rendre compte qu'il parlait à voix haute. Guette les ouvertures. Fais ce que tu peux.

Et reste en vie.

L'essentiel de toute mission.

Keane entendit le tir automatique, très vraisemblablement une Kalashnikov, alors qu'il arrivait derrière les autres véhicules, tâchant toujours de ne pas attirer l'attention de la voiture de queue du convoi. Car, dès que les autres auraient compris qu'il jouait un rôle dans cette histoire, ils le prendraient pour cible sans la moindre hésitation. Keane pensait avoir une chance de pouvoir les éviter en sortant complètement de la route ; il risquait de foutre en l'air sa voiture, mais il lui était impossible de rivaliser avec quatre hommes, armés de fusils, pistolets-mitrailleurs et autres dont ils pouvaient disposer pour protéger leur précieuse cargaison. Et il n'avait pratiquement aucun moyen de leur faire savoir qu'il était de leur côté.

Il arrivait plus ou moins à voir la berline Zis, à présent, alors que Nikolai Lukasha et ses soldats tiraient sur la MG et l'autre voiture positionnée sur le flanc gauche de la Zis. Le conducteur de la MG, seul à bord, tirait avec ce qui ressemblait à un pistolet-mitrailleur Skorpion. Nombre de ses balles manquaient leur cible, et les autres traçaient des éraflures brillantes sur la peinture noire de la berline. Pas de carton sur les occupants de la voiture, pour ce que Keane pouvait en voir. Les flingueurs de la Zis répliquaient de façon acharnée, et deux ou

trois flingues postillonnaient en même temps vers la MG.

De l'autre côté de la berline, ils étaient autant à vider leurs chargeurs sur la seconde voiture de chasse, mais là, l'opposition était mieux armée, plus nombreuse, et un rien plus prudente. Keane compta deux hommes dans la voiture de poursuite marron, plus le conducteur, tous armés de Kalashnikov et balançant des rafales mesurées à travers les fenêtres ouvertes. Ils criblaient de plomb la voiture de Lukasha, tout en essayant pour leur part de prendre le moins de coups possible.

Cela risquait de changer, songea-t-il, quand la voiture de queue de convoi du géant déboula à toute allure, venue de l'arrière, et vint percuter le pare-chocs de la voiture marron. Secouant durement ses occupants, elle ruina la précision de leur tir et les obligea à s'approcher de la Zis. Un moment, encore, et les hommes de Lukasha auraient pris leurs assaillants en sandwich, et là ils pourraient...

La lunette arrière du véhicule marron explosa soudain, laissant un torrent de verre et de plomb sur le capot et le pare-brise de la voiture qui venait de la percuter par l'arrière. Keane vit ce dernier véhicule commencer à zigzaguer, puis ralentir vers le côté, avant que lui-même freine brusquement et braque de toutes ses forces sur la gauche, dans un geste réflexe. Il eut juste le temps d'égrener un chapelet de jurons bien anglais avant que sa voiture quitte la chaussée, perde un instant le contact avec le sol et aille atterrir dans un champ bordant l'autoroute.

La voiture de chasse parut surgir de nulle part, derrière eux, et les percuta avant que Deckard puisse enregistrer l'image dans son rétroviseur – encore moins prévenir les autres. Johnny était à moitié sorti par la fenêtre de sa portière, rafalant la berline ennemie, quand le choc le souleva de son siège. Il alla atterrir sur l'étroite bande de plancher, juste derrière le siège de son frère. Une douleur intense le transperça, puis il éprouva une impression d'engourdissement au niveau de la nuque.

Il chercha du sang, persuadé qu'une balle l'avait atteint, mais ses doigts restèrent secs, sans la moindre tache de pourpre. Jurant, il remonta sur la banquette et, d'une rafale il explosa la lunette arrière de la voiture. Deux de ses ogives éraflèrent le capot du véhicule qui leur collait le train, mais les pourris s'accrochaient.

Sa rafale suivante épingla le flingueur qui s'était penché sur la droite du véhicule de poursuite. Les projectiles lui arrachèrent son arme des mains, mais aussi la moitié du visage dans un jaillissement de pourpre. Déplaçant le canon de son arme sans cesser de tirer, Johnny fit exploser le pare-brise du véhicule ennemi, et il eut un aperçu fugitif de visages déformés, hurlants, avant que la voiture fasse une embardée sur des pneus fumants et se présente de travers sur la route. Ce qui restait dans le chargeur de son AKSU perfora la portière du

conducteur, faisant tressauter convulsivement sa cible avant que la voiture de chasse s'immobilise.

Derrière, d'autres véhicules freinaient, braquaient, c'était la panique. Reculant pour recharger son arme, Johnny eut le temps d'entrevoir un flash de peinture brillante et de chrome – un des automobilistes qui, ayant perdu le contrôle de son véhicule, quittait la route, vers un champ en bordure. Bonne chance, pensa Johnny, avant de se concentrer de nouveau sur l'action.

— C'est bon, pour l'instant ! lança-t-il à son frère et Deckard.

Il se tourna alors vers la Zis. Ils n'étaient pas très à l'aise à l'idée de tirer sur une voiture qui, pensaient-ils, transportait une ogive nucléaire. Mais il n'y avait a priori pas d'alternative. L'autre camp avait commencé de tirer le premier, et abandonner reviendrait à les laisser s'échapper sans plus d'embarras.

Et s'ils perdaient l'ogive, un beau champignon atomique se déploierait quelque part.

Johnny eut une vision fugace de Pavlushka – ou du moins de l'arrière moucheté de sa MG – avant que l'intrépide Russe accélère de nouveau pour rattraper la Zis. La vieille voiture de sport était criblée d'impacts de balles, mais elle roulait toujours et maintenait son allure. En entendant le crépitement d'une arme automatique légère, Johnny sut que Pavlushka avait encore des munitions pour son Skorpion.

— Putain, qu'est-ce que c'est que ce bordel ! cria soudain Deckard.

Le ton de sa voix obligea Johnny à pivoter vers l'avant, juste à temps pour voir une voiture rouler droit vers eux, à contresens.

— Le véhicule de tête du convoi, annonça Mack Bolan, les yeux fixés sur la route.

Soudain, les événements parurent se précipiter. Une rafale de l'AKSU de l'Exécuteur déchiqueta le pneu arrière gauche de la Zis, qui commença à chasser. Le conducteur de la voiture arrivant à contresens tourna brutalement le volant pour ne pas percuter de plein fouet l'avant de la Zis, au milieu de l'autoroute. Il avait pris l'option de gauche, sans cesser d'accélérer, et il ne put rien faire pour éviter la MG qui se matérialisa soudain devant lui.

La voiture heurta la petite anglaise dans un crash retentissant. Johnny eut la vision de Pavlushka, en l'air, faisant la culbute à la manière d'une gymnaste, le Skorpion toujours dans sa main droite ; il alla s'écraser contre le pare-brise de la voiture de tête, passa à travers et termina son vol plané fatal sur les genoux du conducteur.

Ensuite, le mouvement s'accéléra encore, quand Deckard heurta le flanc de la Zis. Les deux voitures tournoyèrent en s'écartant l'une de l'autre, avec des hurlements de pneus, pour ensuite partir dans des directions opposées et, enfin, s'arrêter.

Deckard saisit la poignée de sa portière alors que leur berline toute cabossée s'immobilisait. De la poussière tournoyait au-dessus du capot, devant lui – de la poussière ou de la fumée ? Il sentit que quelque chose brûlait, en effet, mais il lui fallut un instant pour se remémorer la collision, la MG de Pavlushka percutant de plein fouet, avant contre avant, la voiture de tête du convoi de Lukasha...

Deckard récupéra son AKSU sur le plancher de la voiture et sortit en titubant. Sur l'autoroute jonchée de débris, il entendait le staccato tranchant des armes automatiques, sauf que, à l'évidence, les combattants étaient beaucoup moins nombreux qu'un instant plus tôt.

Il perçut un bruit sourd, derrière lui, et, jetant un coup d'œil, il vit l'homme qui se faisait appeler Evan Green s'extraire du côté conducteur, avec son AK et le sac qui contenait le Dragunov. Déjà embusqué à l'arrière gauche de la voiture, Johnny Gray, lui, attendait une opportunité pour rafaler la Zis endommagée.

Endommagée à quel point ? Deckard ne savait même pas si leur propre voiture était encore en état de rouler – à condition du reste qu'il ait la chance de pouvoir en reprendre le volant. Même dans un pays où les pannes de communication étaient légion, ce genre de fusillade, avec un carambolage impliquant de six à huit voitures, attirerait inévitablement les uniformes.

Autant dire que le temps leur était compté.

Il risqua un coup d'œil par-dessus le capot de leur voiture de location, et quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur de la Zis, ou derrière elle, rafala dans sa direction, lui saupoudrant le visage d'éclats de verre du pare-brise explosé. Il se baissa aussitôt et marcha en canard jusqu'à l'avant du véhicule, cherchant un angle qui lui permettrait de répliquer sans être exposé.

Combien de flingues leur restait-il à affronter ? Impossible à dire. Aux balles qui s'abattaient sur la voiture, il pouvait déduire que plusieurs flingueurs étaient toujours en vie, et qu'il pouvait se faire descendre à n'importe quel moment, d'un seul tir bien placé.

Le jeu, heureusement, fonctionnait dans les deux sens.

La Zis n'était pas blindée : cela se voyait à la multitude de trous qu'avaient creusés les balles, ou encore aux vitres des portières explosées par les rafales. C'était bon ou mauvais, cela dépendait du point de vue. Cela signifiait que leurs ennemis étaient vulnérables – tout comme lui qui, accroupi sur le bas-côté de l'autoroute, se reposait sur l'épaisseur du bloc-moteur de la voiture de location pour arrêter les projectiles ennemis. Cela signifiait aussi qu'une balle perdue pouvait très bien pénétrer la carcasse de la Zis et atteindre sa précieuse et dangereuse cargaison... et libérer un nuage radioactif mortel si cette saloperie avait été activée.

D'une manière ou d'une autre, même s'il ne voyait pas trop comment

y arriver avant que la police se pointe, ils devaient neutraliser les Russes, récupérer l'ogive et foutre le camp avant que la situation tourne à la catastrophe.

L'agent de la C.I.A. se mettait en mouvement quand un son bien particulier l'arrêta : le grincement que produisent les gonds mal huilés d'une portière de voiture... ou d'un coffre !

Il risqua un coup d'œil et découvrit le géant, Lukasha, qui se tenait derrière la Zis, sans même chercher à se cacher, comme s'il était imperméable aux balles. Et le coffre était bel et bien ouvert.

Deckard vit une valise métallique apparaître. Il comprit que c'était sa meilleure chance, peut-être même la seule, de la récupérer, elle et son contenu mortel.

Il n'eut qu'un pas à faire pour passer du stade de la pensée à l'action. Il jaillit de son abri et s'avança, l'arme à la hanche, faisant de son mieux pour viser aussi bien que possible en courant, afin de ne pas atteindre la valise métallique.

Lukasha prit la première balle dans le bras. L'impact le fit tourner et il se retrouva face à son ennemi. Cela mit aussi la valise entre eux, protégeant Lukasha à l'exception de son visage et de ses jambes démesurées. Un tir en pleine tête était un risque que Deckard ne voulait pas prendre. Il abaissait déjà le canon de son AKSU, tirant dans les rotules du Russe, quand quelque chose le frappa sur le côté et le fit chanceler.

Shit !

Deckard, se concentrant sur le géant à la valise, constata que deux de ses balles atteignaient leur cible. Du sang jaillit au niveau des cuisses de Lukasha, qui se plia, tomba. Un battement de cœur plus tard, Deckard le vit lever la main, ses doigts se fermant sur un pistolet qui ressemblait à un jouet dans sa grosse poigne. Mais les balles que l'arme commença de cracher vers Deckard, à moins de dix mètres de lui, étaient bien réelles.

Quelqu'un d'autre fit feu sur lui, un pourri embusqué derrière la Zis, dont l'AK tailla des lambeaux de chair et de muscles, le transformant en zombie. Deckard eut le temps de marmonner un vague « putain ! », de balancer une dernière rafale qui ouvrit le crâne de Nikolai Lukasha, avant que la chaussée ne monte à sa rencontre et que le monde disparaisse à jamais dans le noir.

Mack Bolan entendit l'ululement d'une sirène, au loin, à une dizaine de kilomètres environ, mais qui semblait se rapprocher très vite. Johnny l'avait également entendu, il le savait. Quoi qu'ils aient l'intention de faire, il fallait agir très vite et quitter les lieux – sous réserve qu'ils trouvent un véhicule en état de marche.

La valise métallique était la première priorité. Le second de

Krestyanov était mort en essayant de la défendre tandis que Deckard avait laissé sa vie en tentant de la récupérer pour eux. Elle devait contenir l'ogive nucléaire, et, bien qu'il ait pu à présent se faire une idée de la taille de l'engin – une ou deux mégatonnes, au plus –, le Guerrier savait quel genre de ravages celui-ci était en mesure de causer. Une « petite » bombe nucléaire explosant dans une grande ville pouvait tuer des milliers, voire des dizaines de milliers de personnes. Ensuite, il faudrait attendre des centaines d'années avant que le point d'impact puisse être habité sans une combinaison anti-radiations et des bouteilles à oxygène.

Il s'interrogeait sur l'impact qu'aurait une grenade à fragmentation, s'il pouvait la balancer au-delà de la berline criblée de balles, quand il fut soudain distrait par un mouvement, sur sa droite, à la périphérie de son regard.

Il se tourna et vit un homme qui lui était inconnu – cheveux sombres, veste de sport, des chaussures plutôt habillées et pleines de boue – avançant vers la Zis d'une foulée longue et souple. Le type n'accorda pas la moindre attention à Bolan, ne parut même pas s'intéresser à ce qui se passait de ce côté de l'autoroute. Il était concentré sur le géant, à terrent la valise métallique posée en équilibre sur son torse.

Un des tueurs embusqués derrière la Zis parut soudain comprendre ce qui se passait et il cria quelque chose, en russe, d'une voix gutturale, tout en se déplaçant pour aller intercepter le nouveau venu. Bolan ne tira pas : visiblement, le type n'était pas le bienvenu. Un des Russes se leva, dirigeant le canon d'un AK vers le visage de l'inconnu.

Celui-ci fut plus rapide. Bolan n'avait pas remarqué qu'il était armé, mais là, il vit le pistolet, il l'entendit, alors qu'un tir doublé neutralisait le Russe sans lui laisser la moindre chance. L'autre continua sur sa lancée et alla récupérer la valise, de sa main gauche, s'y reprenant à deux reprises pour la libérer des mains crispées du géant. Puis il se tourna et partit en courant vers l'endroit d'où il venait.

Bolan pivotait pour l'intercepter quand un des flingueurs survivants lâcha une longue rafale dans sa direction, une volée de frelons furieux capables de décapiter un homme. L'instinct de survie fut le plus fort, et Bolan se tapit derrière le véhicule. Quand, une demi-seconde plus tard, il risqua un nouveau coup d'œil, la valise et son porteur avaient disparu.

— Merde ! C'est un prestidigitateur, le mec ! s'exclama-t-il à l'attention de son frère. Il faut qu'on se tire de là, maintenant. Aussi vite que possible. Mais d'abord, nettoyer le terrain.

— Des idées ? interrogea Johnny.

— Grenades, répondit l'Exécuteur.

Ils en saisirent chacun deux, puis les dégoupillèrent, maintenant les

cuillères de sécurité en place. Et, au signal de Bolan, ils les balancèrent. Les quatre projectiles leur arrivaient dessus quand leurs adversaires se rendirent compte que personne ne répliquait plus à leur tir. Mais, l'instant suivant, lorsque les grenades explosèrent comme des pétards géants, les hurlements d'agonie furent absorbés par une bourrasque d'air surchauffé venu de l'enfer.

— Je vais essayer de démarrer le moteur, lança Johnny en s'élançant vers le siège avant de leur voiture qui ressemblait maintenant à une épave.

Contre toute attente, le moteur démarra dès la seconde tentative, et Bolan alla se jeter sur le siège avant droit. Le vent lui gifla le visage quand ils commencèrent de rouler, et il songea qu'il devrait se débarrasser de leur véhicule criblé de balles, à la première occasion. En attendant, la priorité était de mettre le plus d'espace possible entre la police et eux.

— Alors, quel est le plan, maintenant ? demanda Johnny au bout de plusieurs kilomètres.

— J'aimerais bien le savoir, lui répondit Bolan. Je te jure que j'aimerais bien le savoir. Nous avons perdu nos deux soutiens sur place et je n'ai rien compris à ce qui vient de se passer. Sauf bien sûr que nous nous sommes fait souffler la valise sous le nez.

Il ne dit pas ce qui le crucifiait le plus : deux hommes étaient morts pour avoir voulu lui venir en aide. Et, si le destin avait été encore plus cruel, son frère aurait pu être au rang des victimes. Il ne faisait pas bon approcher l'Exécuteur...

CHAPITRE IX

— C'est moi, dit une voix familière.

— Évidemment ! répliqua Pruett, agacé. J'attendais votre appel avec une certaine impatience.

Il y eut une hésitation, à l'autre bout de la ligne, avant que Keane finisse par demander d'un ton soupçonneux :

— Quel genre de nouvelles avez-vous reçues ?

Le tintement étouffé d'un signal d'alarme commença de se faire entendre dans un coin reculé du cerveau de Noble Pruett. Ça ne ressemblait pas à Keane. C'était bien sa voix, mais teintée d'une nervosité qui ne lui ressemblaient absolument pas.

— Je n'ai reçu aucune nouvelle, répondit-il. Mais il est encore tôt. Si vous avez quelque chose susceptible de m'intéresser, je vous écoute.

— Il y a eu un changement assez... inattendu dans le plan prévu.

— À savoir ?

— La valise et son contenu n'iront pas à Saint-Pétersbourg.

— Et... ? Allez-y, je vous écoute.

Pruett avait l'impression que la température de son bureau avait plongé, comme s'il se trouvait soudain dans une chambre froide.

— Quelqu'un a intercepté le convoi, annonça Keane. À un peu plus de trente-cinq kilomètres de Moscou.

— Quelqu'un ?

— Je n'ai pas retenu leurs noms, expliqua Keane en retrouvant un peu de son habituelle acidité. La scène était assez agitée et ils ne se sont pas présentés.

— Nos enquiquineurs américains dans le rôle principal, peut-être ?

Keane prit un instant avant de reprendre la parole.

— Impossible pour moi de répondre là-dessus. Je ne les ai pas entendus parler. Ça aurait pu aussi bien être des Russes. Mais, grâce aux cadavres, les hommes de Krestyanov devraient être fixés sur la question.

— Je vous demande pardon ?

— Il y a des corps, cette fois. Deux. J'ai vu un de leurs flingueurs passer la tête la première à travers un pare-brise, et un autre se

prendre plusieurs balles en tentant de récupérer la valise.

— Et les troupes de Krestyanov ?

— Ils ont pris une méchante dérouillée, indiqua Keane. Le géant de Vassily, l'ami Nikolai, y est passé. Sa cervelle n'était pas belle à voir, sur la chaussée. Il y a eu d'autres morts. Quand je suis parti, ils étaient encore quelques-uns à se battre...

— Et la... marchandise ?

— Eh bien, c'est la raison de mon appel, révéla Keane.

— Je vous écoute.

— Les hommes de Vassily ne l'ont plus.

Pruett eut l'impression de sentir la Terre s'incliner sur son axe, d'entendre les glaces polaires se fracasser en un shrapnel glacé ; il vit son propre univers implorer et foncer droit vers le soleil.

Il ne vit rien d'autre à dire que :

— Je vois.

— Je ne suis pas sûr. Selon moi, les survivants vont se faire sacrément botter le derrière. Surtout avec le final fatal du géant...

La nervosité avait fait sa réapparition, dans la voix de Keane. Qu'avait-il à tourner autour du pot ? Où voulait-il en venir ?

— Christian...

— Oui ?

— Qu'est-il arrivé à la marchandise ?

— Eh bien, j'ai pensé que vous n'aviez pas envie que les pirates de la route s'en emparent. Je me suis aussi demandé ce qui se passerait s'il n'y avait aucun survivant, sur le champ de bataille, d'un côté comme de l'autre ; ou si jamais ils étaient toujours en train de se battre lorsque la cavalerie arriverait...

— Christian !

Cette fois, Noble Pruett n'avait pu s'empêcher de trahir son impatience.

— J'ai récupéré la marchandise, annonça alors Keane, faussement placide.

Son supérieur resta silencieux un instant, ne sachant trop quelle réaction pouvait être appropriée. D'un côté, il était abasourdi par l'audace de Keane, et aussi soulagé que ni la police ni leurs mystérieux ennemis n'aient pu mettre la main sur l'ogive. D'un autre côté, il était furieux contre Keane d'avoir compromis sa couverture – ainsi que celle de Pruett. Et une partie de son cerveau était oppressée par une peur soudaine, si diffuse qu'il aurait été bien en mal de définir son objet. Craignait-il ce que Krestyanov dirait et ferait quand il découvrirait que c'était un des hommes de son associé américain qui détenait la bombe ? Avait-il peur que Keane soit soudain trop exposé, qu'il soit arrêté, et qu'on remonte inévitablement jusqu'à lui ?

— Où est la marchandise, à présent ?

— Elle ne me quitte pas, dit Keane sur un ton badin. Elle se trouve dans le coffre de ma voiture. Ça devrait aller pendant un moment, à moins que les flics de la police de la route russe aient des compteurs Geiger dans leurs voitures de patrouille.

« Il est en train de se foutre de moi », songea Pruett, qui décida pourtant de ne rien laisser paraître de son agacement grandissant.

— Écoutez-moi bien. J'ai besoin de savoir qui vous a vu prendre la marchandise. Vous pouvez répondre, sur ce point ?

— Un des hommes de Vassily, à coup sûr. Mais il n'est plus en état de parler...

— Juste lui ?

— Absolument, affirma Keane. Ses copains étaient très occupés, quand je suis passé à l'action. J'ai descendu le premier qui a essayé de m'arrêter.

Évidemment, songea Pruett, ils n'iraient jamais raconter ça à Krestyanov. Keane, de son côté, n'avait pas besoin d'aller chanter cette performance sur les toits. Le danger pour eux deux était évident. Quant à l'autre risque...

— D'accord, fit Pruett. Et pour ce qui est de l'autre camp ? Est-ce qu'ils ont pu vous voir ?

La question suscita une nouvelle hésitation chez Keane, et son patron se le représenta, la tête légèrement inclinée sur le côté, les yeux fermés, tâchant de reconstituer la scène. Sa réponse, quand elle vint, était on ne peut plus honnête. Et guère réconfortante.

— Je n'en suis pas sûr, avoua-t-il. Ça tirait de tous les côtés. Quand j'ai jeté un coup d'œil vers leur voiture, il m'a semblé qu'ils étaient surtout occupés à s'abriter.

— Mais il se pourrait que quelqu'un vous ait vu, insista Pruett.

— Oui, c'est possible. Sauf que je ne vois pas comment ils pourraient m'identifier.

— Ils n'ont pas besoin de votre nom, Christian. S'ils ont aperçu votre visage, ils sont en mesure de le décrire. Il y avait peut-être des appareils photo, des caméras...

— Vous rigolez ? On n'était pas dans une scène de *Vidéo Gag*, je peux vous l'assurer. Ses acteurs ou ses témoins n'avaient qu'une idée : éviter de se faire plomber... Toujours est-il que je vais quitter la Russie.

Pruett tressaillit.

— Hein ?

— Vous avez très bien entendu. J'ai la conviction que notre ami va vouloir récupérer sa marchandise. Mais je n'ai pas l'intention de laisser la valise dans une consigne – ni de faire du raffut dans sa cour. Je veux un terrain neutre, au moins, pour être certain que je m'en tirerai.

« Au moins », releva Pruett. Cela signifiait que Keane allait certainement exiger quelque chose d'autre, avant que l'échange ne se

fasse. Un petit bonus, peut-être ? Si jamais il compromettrait l'opération pour une histoire de gros sous, Pruett étriperait de ses propres mains ce petit connard.

— Je vois, fit-il. Qu'aviez-vous en tête, comme terrain neutre ?

— C'est amusant que vous me demandiez ça, dit Keane, je pensais justement à...

* * *

— Paris ? Qu'est-ce qu'il y a, avec Paris ?

Ce fut tout ce que Vassily Krestyanov trouva à demander pour ne pas péter les plombs, arracher le téléphone mural et le balancer à travers la pièce. Ce genre de crise de colère ne servait à rien, et il y avait des choses bien plus intelligentes à faire.

— Terrain neutre, lui dit Noble Pruett, qui appelait depuis les États-Unis.

Depuis la Virginie, peut-être, ou même de Washington. Une chose était certaine, pour Krestyanov : l'autre ne lui téléphonait pas depuis Langley.

— Je vois.

Le calme glacé qui avait fait la réputation de Krestyanov lui revenait peu à peu.

— Et que veut cette personne ? interrogea-t-il.

— Je ne lui ai pas demandé. Cela n'a aucune importance. Il est de notre bord et je me charge de lui. J'en suis responsable.

— Je suis heureux que vous le reconnaissiez, Noble.

— Ne vous en faites pas. Il a peur d'être victime de vos troupes parfois un peu trop... zélées. Je ne vais pas le blâmer sur ce point.

— Vous êtes de son côté ?

— Ai-je dit ça ? Vous avez tendance à sauter un peu vite aux conclusions. Méfiez-vous, cela pourrait vous attirer des ennuis, un jour... Bon, pour en revenir à notre... colis, j'imagine que vos alliés et vous aimeriez bien le récupérer, n'est-ce pas ?

— Vous connaissez la réponse ! lança Krestyanov en tentant de contenir sa colère croissante. Je l'ai payé assez cher ! Que suggérez-vous ?

— Une simple rencontre du côté de Paris. Les lieux de rendez-vous commodes ne manquent pas, et personne ne nous remarquera.

— J'y serai, annonça Krestyanov. J'ai hâte de vous y voir.

— Attendez une minute...

— Nous sommes partenaires, non ? Or, il se trouve qu'un de vos subalternes s'est emparé de l'élément crucial de mon entreprise. Un

crime qui devra être réparé. Il en va de votre responsabilité.

— Mais..., commença Pruett.

— J'ai besoin d'un gage de bonne volonté. C'est à prendre ou à laisser.

Krestyanov crut presque voir la tête de Pruett alors que tous ses rêves de pouvoir lui glissaient entre les mains.

— D'accord, bon sang ! J'irai là-bas.

— Où est votre homme, à présent ? interrogea Krestyanov.

Il avait posé la question à tout hasard, sans trop se faire d'illusions. Mais il fallait quand même essayer. Pruett aurait d'ailleurs sans doute trouvé étrange qu'il ne le fasse pas.

— Je n'en sais rien, répondit l'homme de Langley. Nous avons réussi à le localiser lors de son dernier appel. Velikiye Luki. C'est à...

— ... environ soixante-dix kilomètres de la frontière biélorusse, je sais, merci. C'était il y a combien de temps ?

— Trois heures. Tel que je connais Keane, il est hors de votre portée, à présent.

Krestyanov faillit éclater de rire, mais il parvint à se contrôler. Personne, sur cette planète, n'était hors de sa portée. Il devait néanmoins reconnaître que les choses se compliqueraient si l'autre connard sortait de Russie. Une poursuite aux dimensions internationales coûtait de l'argent, du temps, et elle restait souvent sans résultat.

— À Paris, alors ? dit-il à Pruett, même s'il était bien résolu faire son possible pour intercepter la valise avant qu'elle n'arrive là-bas.

Si seulement Lukasha était encore là ! Comment croire qu'il était mort, à présent, alors que jamais, sans doute, il n'avait eu autant besoin de lui ?

— D'accord.

Pruett semblait déjà lointain, pensant probablement à tous les ordres qu'il avait à donner, à tout le travail qui l'attendait ou qu'il allait devoir déléguer à ses subordonnés avant de partir pour la France.

— Pas d'autre erreur, dit encore Krestyanov. Et pas d'autre interférence.

— Hé, ce n'est pas moi qui ai attaqué votre convoi ! rappela Pruett d'un ton irrité. Sans l'intervention de Christian, ces types que vous semblez incapables d'intercepter auraient la marchandise en leur possession. Et vous, vous n'auriez rien.

— Nous verrons cela à Paris. Je descends à...

— À l'hôtel Saint-James, avenue Bugeaud, je sais. Vous serez là-bas un ou deux jours avant l'arrivée de la marchandise. Nous allons avoir besoin de parler pour des événements à venir. Nous restons en contact.

— Je ne pensais pas vous entendre aussi tôt, déclara Barbara Price,

sans savoir si elle devait se sentir soulagée ou inquiète.

— Cette histoire va à vau-l'eau, lui répondit Mack Bolan. Il est même peut-être trop tard pour sauver la situation. Mais il faut au moins qu'on essaye, et j'ai besoin d'un coup de main.

Cette petite phrase fit excessivement plaisir à Price, même si elle ne savait trop ce qu'elle recouvrait. Elle ne força pas la chance en posant la question et demanda simplement :

— Que se passe-t-il ?

— Nous avons essayé de récupérer l'ogive, mais tout a foiré et nous avons eu des pertes. Si vous en avez la possibilité, quand nous en aurons fini, prévenez la C.I.A. que deux de leurs agents se sont fait descendre.

Une photo d'identité de l'agent Able Deckard passa fugitivement dans l'esprit de la jeune femme. Quant à l'autre, il devait s'agir de cet agent contractuel russe, Rurik Quelque chose – auquel elle fut bien incapable de donner un visage.

— Je suis désolée, dit-elle.

— Vous n'y êtes pour rien. Ils avaient choisi ce boulot en toute connaissance de cause.

La remarque de Bolan, un peu brusque, mit Price mal à l'aise. Elle ne put s'empêcher de demander :

— Johnny va bien ?

— Oui. Mais pas grâce à moi ; cette guerre est un vrai fiasco. Les mauvaises nouvelles sont ailleurs.

— Oh ?

— Quelqu'un s'est emparé de l'ogive pendant la bataille.

— Comment ça, « quelqu'un » ?

— C'est bien le problème, répondit l'Exécuteur. On ne sait pas qui c'est. Le type a surgi de nulle part. Un des flingueurs de Krestyanov a bien essayé de l'abattre, mais l'autre a été plus rapide et l'a descendu sans la moindre hésitation. Il a dû prendre la fuite à bord d'une voiture, pendant que nous étions sous le feu ennemi.

En fait, il a disparu comme un diable entre dans sa boîte. À partir de là, c'est le noir complet.

— Il va leur falloir récupérer la marchandise, murmura Price en réfléchissant à voix haute.

— Exactement ce que je pense. Le problème, c'est que sans connexion ni moyen de les atteindre, nous sommes dans l'impasse. Si je pouvais avoir ne serait-ce qu'un début de piste, nous ferions nos bagages pour quitter la Russie.

Un vrai défi. Si Hal Brognola le rejetait, elle était sûre ou presque que l'ogive finirait entre les mains de Krestyanov. Le complot aurait été seulement retardé. Juste un répit sur le chemin de l'apocalypse.

— Je peux demander autour de moi, dit-elle, sachant que Bolan

savait très bien à qui elle faisait allusion. Il se pourrait qu'on arrive à un accord, cette fois. L'affaire prend une trop mauvaise tournure.

— Le temps presse. Je ne pense pas qu'ils restent sur leur objectif de départ, Saint-Petersbourg. Ils vont sans doute chercher une cible hors de Russie. Quelle que soit la décision qu'ils prendront, ils sont maintenant conscients qu'on leur colle au train. Ils n'en restent pas moins dangereux.

— Compris.

— Vous avez mon numéro de contact, rappela Bolan.

— Je l'ai. Je ferai de mon mieux, promit-elle.

Ce fut tout. Il avait déjà raccroché.

Barbara Price respira deux ou trois fois, avant de taper d'un index rageur sur les touches de son téléphone pour composer un numéro ultra-secret.

* * *

— Je regarde mon calendrier, et je n'ai pas l'impression qu'on soit le 1^{er} avril, déclara Hal Brognola, ahuri.

— En effet, lui répondit sa correspondante, qui l'appelait depuis le Black Warriors Ranch.

— Bon sang ! explosa Brognola. Comment ont-ils pu laisser quelqu'un s'inviter dans cette bataille, récupérer l'ogive et repartir sans histoire ?

Un silence total lui répondit.

— Barbara ? Il y a un problème ?

Un autre silence, puis :

— Évidemment qu'il y a un problème ! Depuis le début de cette histoire, on a tenu Mike Belasko à l'écart. C'est un agent sous couverture, un *free lance*, je veux bien, mais de là à le laisser tomber comme nous l'avons fait ! Vous ne voulez pas me dire pourquoi, et je suis bien obligée de l'accepter. C'est votre prérogative. Mais vous n'allez pas rester assis là, à blâmer ces hommes, quand nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour les priver d'information et d'une assistance matérielle élémentaire.

Elle hésita, reprit son souffle et poursuivit, avant que le numéro Un du *Justice Department* ait pu se remettre de sa surprise, et trouver quoi lui répondre.

— Maintenant, si vous voulez que je range mes affaires et que je m'en aille, je suis d'accord, reprit-elle. Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez présenté ce travail. Et puis, je suis fatiguée de devoir éviter le miroir de ma salle de bains parce que je n'aime pas ce que j'y vois.

— Personne ne vous a demandé de partir, répondit Brognola, qui avait l'estomac aussi retourné que s'il venait d'avaler une marmite de chili trop épicé. Et je me sentirais insulté si vous le faisiez.

— Ce que vous voulez, en ce moment même, c'est connaître la vérité, je ne me fais pas...

— Je peux placer un mot ? coupa Brognola. Vous avez gagné, d'accord ? Maintenant, vous allez m'écouter. J'ai des soucis...

Il chercha un moyen d'exposer la situation et décida que la carte de la simplicité serait encore la meilleure.

— Il y a un problème avec la C.I.A. — ce qui n'a rien de nouveau, me direz-vous, sauf que, cette fois, le problème en question se situe très haut dans la hiérarchie. Aussi embarrassant que cela soit de vous l'avouer, je suis obligé de reconnaître que je me suis fait rouler. J'ai accordé ma confiance à certaines personnes. On m'a donné de mauvais avis et j'ai posé les mauvaises questions... J'ai tout parié sur la mauvaise équipe et, en plus, je me suis donné un mal fou pour que votre M. Belasko ne vienne pas se mêler de cette affaire.

Un nouveau silence accueillit cet aveu, et Brognola se sentit obligé d'ajouter :

— Si quelqu'un doit s'en aller, dans l'histoire, c'est bien moi. À présent, j'ai peur qu'il soit trop tard et...

— Arrêtez un peu ça, voulez-vous ? Vous savez aussi bien que moi qu'il est hors de question de laisser tomber. Alors, que faisons-nous ?

Brognola se laissa le temps de la réflexion. Son cerveau semblait soudain mieux fonctionner.

— Alors ? insista Price.

— J'ai des coups de fil à donner, répondit Brognola, qui cherchait déjà un numéro sur son agenda électronique.

— Aux personnes qui vous ont mal conseillé, par exemple ?

— Ça, on s'en occupera plus tard. Dans l'immédiat, il s'agit d'exercer une pression aussi forte que possible sur Krestyanov, Valerik et consort. Si jamais l'un d'eux quitte Moscou, nous devons être au courant et savoir où il va. S'ils ne sont pas seuls, tâchez de savoir qui les accompagne. Krestyanov ne se lancerait pas dans une affaire pareille sans avoir des protections, et nous ne gagnerons pas la partie si nous le coinçons en laissant les grosses huiles en place.

— Je m'en occupe, annonça Price, avant d'ajouter : j'imagine que vous pourriez dire la même chose en ce qui concerne le département de la Justice...

De nouveau, l'estomac de Brognola se manifesta.

— Oui. Mais ne vous inquiétez pas, quand la merde commencera à tomber, je vous dirai vers où diriger le ventilateur.

— J'y compte bien ! lança Price, avant de raccrocher.

Cela n'arrivait pas souvent à Brognola d'être embarrassé, encore

moins de se sentir honteux. Ce matin-là, pourtant, il éprouvait ces deux sentiments, et il y avait même de la place pour une colère qui ne semblait plus vouloir le quitter.

Il avait arrêté son choix sur une certaine page de son agenda électronique.

— L'ami Bolan t'a obligé à te découvrir et je sais qui tu es, maintenant, ordure, dit-il à son vis-à-vis virtuel. Tu vas bientôt regretter le jour où tu as entendu parler de moi.

— Pourquoi Paris ?

La suggestion était ridicule, en de telles circonstances. Si la situation n'avait pas été si dramatiquement sérieuse, Tolya Valerik aurait même éclaté de rire.

— Pourquoi moi, d'ailleurs ? demanda-t-il encore.

— Paris, parce que c'est là que la marchandise va être acheminée, lui répondit Krestyanov sans la moindre émotion. Et toi, parce que je t'ai grassement payé pour me remettre la valise, et que celle-ci a disparu.

Cette fois, Valerik rit vraiment – d'un rire qui ressemblait vaguement à un aboiement.

— Tu ne vas quand même pas m'en vouloir pour ça, bon sang ! J'ai livré – et en avance, je le rappelle – la valise à ta bête de foire. Ce n'est pas ma faute s'il l'a perdue avant même la fin de la journée. C'est à lui qu'il faut demander des comptes.

— Nikolai est mort, annonça le colonel en buvant une gorgée de vodka glacée. Mes autres hommes ont été également tués. Tous. Tu as peut-être envie de les rejoindre ?

Regardant durement Krestyanov par-dessus son bureau, Valerik eut un peu de mal à en croire ses oreilles. L'ancien agent du K.G.B. se trouvait en cet instant dans son bureau, seul, et il était en train de proférer des menaces de mort ?

— Je ne sais pas trop si tu es arrogant, courageux ou fou, lui lança-t-il. Tu n'as même pas d'arme sur toi et il me suffit de presser un bouton, là, sous mon bureau, pour que deux ou trois hommes arrivent dans la seconde, armés. Mais peut-être doutes-tu encore qu'ils t'abattraient sur-le-champ, si je leur en donnais l'ordre, puis qu'ils i raient jeter ton cadavre dans la Moskova ?

— Je n'en doute pas, répondit Krestyanov, incroyablement peu impressionné. Je pense que tes soldats – du moins la plupart – sont assez idiots pour faire tout ce que tu leur dis sans réfléchir. Raison pour laquelle ils ne s'élèveront jamais au-dessus de leur condition présente, mais seront toujours les esclaves de quelqu'un comme toi.

— Si tu étais avisé, tu...

— Toi, le coupable Krestyanov, tu n'es pas un total idiot. Du moins, je le pense – mais je peux me tromper.

— Tu joues un jeu risqué, Vassily.

— Pas si tu as la moitié de l'intelligence que je veux bien t'accorder. Si je parlais à un crétin, il aurait déjà appuyé sur ce fameux bouton. Et je serais mort. Un homme intelligent, de son côté, se doute bien que je ne manque pas d'amis, à Moscou. Des amis que ma mort ébranlerait fortement et qui useraient plus que certainement de tous les moyens de représailles à leur disposition – parmi lesquels, le Parlement, les tribunaux, la police et l'armée. Sans oublier les services secrets qui existent bel et bien, même si leur nom a changé. Tu crois que j'exagère, Tolya ? Si oui, presse donc le bouton... et prépare-toi au pire.

Valerik sentit son visage s'enflammer de rage.

— Si tu disposes d'un tel pouvoir, observa-t-il, tu n'as pas besoin de moi.

— Exact. Je n'ai pas besoin de toi. Mais je veux que tu viennes. Tu devrais être impatient de t'y rendre, en réalité.

— Pour quelle raison ?

— Tu as une dette d'honneur à venger. Ton empire a été mis à mal par des ennemis dont tu ne sais toujours rien. Tu dois forcément régler ce problème, si tu veux continuer à avoir la moindre crédibilité.

— Pourquoi Paris, encore une fois ?

— Parce que les hommes qui ont tenté de s'emparer de la valise sont, j'en suis presque certain, les mêmes qui t'ont pisté sur une bonne moitié de la planète et qui pisteront l'ogive quoi qu'il arrive jusqu'à Paris. Tu auras une chance de les affronter enfin.

Valerik cligna des yeux et déglutit, cherchant une porte de sortie. Il n'avait aucune envie de retrouver les salopards qui l'avaient traqué à travers les États-Unis, le Canada, puis en Europe et jusqu'à Moscou. Il voulait que quelqu'un se charge de les éliminer, aussi loin que possible de lui, puis vienne lui apporter leurs têtes sur un plateau.

Un détail, soudain, s'imposa à son esprit.

— Tu as dit que ces hommes avaient *tenté* de s'emparer de la valise, comme s'ils n'avaient pas réussi. La bombe a pourtant disparu et...

— Quelqu'un d'autre s'en est emparé.

— Comment le sais-tu ?

— Je le tiens du supérieur hiérarchique de celui qui a fait ça.

— Tout ça n'a aucun sens, s'exclama Valerik.

— Mais si. Des inconnus ont essayé de récupérer la bombe, mais ils ont échoué. Lukasha et ses soldats les ont combattus sur l'autoroute. Et un de nos « associés », qui suivait discrètement le convoi et fut témoin de la bataille, a eu l'opportunité de s'approprier la marchandise, s'assurant ainsi qu'elle ne tomberait pas aux mains de nos ennemis ni entre les pattes de la police.

— Cet ami à toi...

— Un associé, corrigea Krestyanov.

— Peu importe. Cet... associé, si je comprends bien, il détient la valise et la garde à l'abri. Pourquoi, dans ce cas, dois-tu aller jusqu'à Paris pour la récupérer ?

— *Nous* allons à Paris, Tolya. Le plan consiste à récupérer l'ogive, puis à trouver l'endroit parfait pour l'utiliser. La valise est en France, ou du moins elle y sera bientôt, car celui qui la détient est trop sûr de ce qui pourrait lui arriver s'il nous la rendait ici, sur le sol russe.

— Il ne *nous* rendra pas ce foutu machin, Vassily ! Tu continues à faire la même erreur. Tu m'as payé pour trouver cette bombe, je te l'ai livrée ; elle est à toi, maintenant. Je n'en veux pas, et je ne lèverai pas le petit doigt pour la récupérer. À aucun prix.

— Personne ne te l'a demandé.

La voix de Krestyanov était suave.

— Si tu m'aides, ajouta-t-il, c'est parce que mes propres hommes sont dans l'incapacité de le faire.

— Prends des flics, des militaires, des hommes politiques ! Tu viens de te vanter de pouvoir les utiliser comme tu voulais. Alors, vas-y. Emmène-les en France en charter !

— Écoute-moi bien, Tolya ! Puisque tu ne sembles pas comprendre, je vais être plus clair : si tu ne me rejoins pas à Paris avec des forces suffisantes pour me garantir un sauf-conduit pour la marchandise, je peux te promettre que tu es un homme fini. Il suffit que je passe un simple coup de fil, que je fasse état de ton esprit peu coopératif, et tu ne trouveras pas de trou assez petit où te cacher, pas de pot-de-vin assez important pour t'aider. Suis-je clair ?

Valerik s'accorda quelques instants pour réfléchir à la situation, pesa le pour et le contre, puis, en mafieux réaliste, demanda :

— Quand partons-nous ?

CHAPITRE X

Une nouvelle fois, la sonnerie du téléphone réveilla Barbara Price en pleine nuit.

3 h 19.

À tâtons, elle trouva le combiné et décrocha :

— Je suis là.

— Le mot d'ordre était : « Toute information, à toute heure du jour et de la nuit », déclara suavement Herman « Gadgets » Schwarz.

— Affirmatif. J'en déduis que vous avez quelque chose d'intéressant à me faire partager.

— En effet. Un petit groupe est censé quitter Moscou dans... ma foi, ils devraient embarquer en ce moment même, si tout se passe comme prévu. Les noms sont bidon, mais nous avons eu la confirmation que Vassily Krestyanov, Tolya Valerik et au moins une douzaine de soldats de ce dernier devaient s'envoler aujourd'hui en jet privé appartenant en sous-main à l'ami Tolya.

— Où vont-ils ?

— Paris. J'ai l'heure d'arrivée, à condition que rien ne les retarde. Pour savoir où ils logeront à Paris, je me suis arrangé pour que la filature reprenne dès leur atterrissage à Orly. On ne les lâchera pas.

— Merci, dit Price. J'ai une dette envers vous.

— Certainement pas. C'est moi qui ai une dette envers *notre* ami, une dette qui ne sera jamais réglée. Et je suis soulagé que Hal soit revenu dans le jeu. Oh ! encore une chose qui pourrait vous intéresser : à l'heure où nous parlons, un sommet diplomatique se prépare à Paris. Si vous voulez, je peux obtenir des détails. Tout ce que je sais pour le moment, c'est ce que tout le monde a pu lire dans la presse : il s'agit d'une conférence sur le commerce international. Les Russes ont beaucoup de monde sur place, et nous aussi. Les Anglais sont présents, ainsi que les responsables de l'OTAN. Le Président y est attendu, le temps de serrer quelques mains et de poser pour la photo.

Le signal d'alarme qui s'activa dans l'esprit de Price la fit se lever d'un bond.

— *Shit !* lâcha-t-elle.

— Un problème ?
— Ça se pourrait... si quelqu'un vient lâcher une bombe nucléaire pendant la fête !

— Hein ? s'exclama le vieux complice de l'Exécuteur, un peu dépassé.
Price jugea inutile de tout lui expliquer.

— J'ai besoin au plus vite de savoir où le Président a prévu de descendre s'il passe bien la nuit en France. Et trouvez-moi aussi les adresses des délégations russes et américaines, si elles sont disponibles. Je pourrais demander à nos services, mais Hal Brognola semble craindre des fuites.

— Rassurez-vous, nous avons des moyens plus discrets. Et...
Barbara ?

— Oui ?

— Votre dette s'est alourdie.

Si Herman Schwarz semblait rire quand il raccrocha, Barbara Price avait pour sa part perdu toute faculté d'humour depuis qu'il avait été fait mention de cette réunion à Paris. Était-ce une coïncidence si Krestyanov, Valerik et leurs soldats se rendaient dans la capitale française au moment même où un grand raout diplomatique se préparait ?

C'était une possibilité, bien sûr, mais la jeune femme n'y croyait pas trop.

Il était aussi possible que Krestyanov et sa suite aient des affaires à régler en France. La réunion au sommet leur permettrait un accès très large à des diplomates et hommes politiques de tous horizons, y compris américains – bien plus large en tout cas qu'en Russie. Peut-être avaient-ils seulement l'intention de continuer leurs grosses affaires mafieuses, de faire un mini sommet des ripoux de tout poil à l'ombre de la réunion officielle. Il se pouvait même que la bombe soit envoyée vers une tout autre destination et qu'elle disparaisse, se fasse complètement oublier, tandis que Price concentrait toute son énergie sur Paris.

Jamais, pourtant, les autres ne trouveraient une meilleure cible, et elle était prête à parier gros dessus.

Elle avait deux coups de fil à passer. Elle se demandait par lequel commencer quand le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, une standardiste lui indiqua qu'elle avait Hal Brognola en ligne.

— Ou vous travaillez tard, ou vous commencez très tôt, lui dit-elle en guise de salut.

— Choisissez vous-même, répliqua-t-il.

Il était à l'évidence fatigué ; sa voix profonde était plus rauque que d'ordinaire.

— Dans l'un ou l'autre cas, ajouta-t-il, j'ai trouvé ce que je cherchais.

— À savoir ?

— L'identité de la taupe qui s'est creusé un drôle de terrier à l'intérieur de la C.I.A. Ce dont je dispose ne tiendrait pas devant un tribunal, mais, pour moi, ça suffit.

— Vous m'en direz plus ?

— Il s'appelle Noble Pruett. Pas un petit jeune, mais un type qui a déjà une carrière derrière lui. Il a signé un an ou deux avant l'effondrement du Mur, juste à temps pour lui permettre de satisfaire son appétit pour les opérations secrètes sur le terrain ; il a pu aussi se faire raconter un tas d'histoires par les vieux de la vieille qui étaient à la Baie des Cochons, au Chili, au Guatemala ou en Angola. Et j'en passe.

— Un nostalgique en sorte ! Le nom ne me dit rien.

— Rien d'étonnant. Il est directeur du département documentation de l'Agence. Pas vraiment un poste exposé. En revanche cela lui donne accès à tous les dossiers. Son dada, c'est la certitude que les Russes ne jouent pas franc-jeu. Il rêve que survienne un bouleversement qui rétablisse l'équilibre de la Terreur.

— Un retournement en Russie, par exemple ?

— En fait, cela fait des années qu'il le prédit – depuis la chute du Mur de Berlin. Il a même réussi à convaincre de grosses huiles politiques que les communistes ont de nouveau le vent en poupe à Moscou. Le fait qu'ils ne se soient pas encore montrés, qu'ils n'aient pas fait surface, ne signifie pas qu'ils ne sont pas au travail, comme des termites. Quand il vous branche sur le sujet, il n'est question que de préparatifs... Ce type vend sa camelote à la manière d'un représentant faisant une étude de marché, si vous voulez. Et, petit à petit, il a convaincu une partie des directeurs des services Action de certaines Agences nationales.

Percevant le ton amer de Brognola, Price demanda :

— Et à vous, qu'est-ce qu'il vous a vendu ?

— Est-ce aussi évident ? Au cours des trois dernières années, nous avons lancé et réussi une bonne demi-douzaine d'opérations importantes grâce à des tuyaux qu'il m'avait donnés. Ce type est très efficace et son service s'est beaucoup développé sous sa fêrûle. Sa spécialité : éplucher tous les documents qui circulent, presse, livres, films, et les confronter à la réalité. De ces synthèses, il crée des modèles de prévisions qui se sont souvent révélées payantes. À Langley, ils l'appellent : l'homme à la boule de cristal.

— Vous aviez donc toutes les raisons de le croire.

— En effet. Quand Mike Belasko m'a demandé de l'aide sur cette histoire de lien entre les mafieux russes et la C.I.A., je suis tout naturellement allé voir Noble Pruett. La Russie est le sujet sur lequel il est censé avoir le plus d'expérience et de compétence. En outre, l'idée que des gens de l'Agence collaborent avec la mafia russe m'inquiétait. Nous ne savions rien du lien avec les anciens du K.G.B., à ce moment-

là, et l'idée de m'adresser à lui m'a semblé aller de soi.

— Et Pruett vous a expliqué que la C.I.A. était déjà sur l'affaire, à la suite d'un modèle qu'il avait établi : une sorte de jeu de l'oie sous forme de chasse à la taupe. Mieux valait que personne ne vienne s'en mêler, afin de ne pas compromettre leurs efforts.

— Et, comme un imbécile, j'ai avalé la couleuvre, maugréa Brognola.

— C'était bien joué de sa part. Il est compréhensible qu'il vous ait piégé.

— Pour un abruti complet, peut-être. Mais moi...

Le numéro Un du *Justice Department* prit un temps avant d'enchaîner :

— Bon, pour faire court, je viens d'obtenir l'identité d'un Américain qui s'est fait tuer lors du dernier accrochage sur la route Moscou/Saint-Petersbourg, hier. Il s'appelait Able Deckard et il travaillait pour la C.I.A.

La connexion de Bolan, songea Price, avant de demander :

— Et ?

— J'ai tiré quelques ficelles, en évitant soigneusement Pruett, et j'ai découvert pour qui Deckard travaillait. Il s'est avéré qu'il bossait sur la partie étrangère de la chasse à la taupe, et qu'il avait assisté à la rencontre entre des représentants de Pruett et des hommes de Krestyanov à Berlin. J'ai voulu interroger Pruett, mais il semblerait qu'il soit parti pour...

— Paris !

Price était sûre d'elle avant même de prononcer le nom. Le silence de Brognola confirma son intuition.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il enfin.

— J'étais sur le point de décrocher mon téléphone, quand vous avez appelé. En ce moment même, nos Moscovites sont en route pour Paris. Et il y aura ce week-end, justement, un grand raout diplomatique. Si jamais ils ont trouvé le moyen de faire sortir ce-que-vous-savez de Russie, Paris ferait une cible de choix.

— Contactez Mike. Dites-lui que j'ai pris tous les arrangements pour qu'il trouve un avion à sa disposition sur le tarmac de l'aéroport international de Moscou.

— C'est comme si c'était fait.

— Très bien. Barbara ?

— Oui ?

— Je suis désolé.

— Je n'en doute pas, monsieur, répondit la jeune femme. Mais je ne suis pas forcément la personne qui a le plus besoin d'entendre ça.

— Compris.

La ligne fut coupée, et Price composa un nouveau numéro, à dix chiffres, celui-là.

Dans l'avion qui les conduisait vers Paris, Mack Bolan ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur Hal Brognola. Son soudain glissement, d'une stricte neutralité – pour ne pas dire plus – à toute l'assistance possible, soulevait de nombreuses questions, sans apporter aucune réponse. Lors de leur dernier coup de fil, Price lui avait promis que le Patron s'expliquerait, en temps et en heure, mais que, jusque-là, tout était affaire de confiance. Une matière première qui avait cruellement fait défaut entre eux ces derniers temps.

À présent, malgré le fait qu'ils étaient tous les deux « embarqués » dans l'histoire, comme l'avait dit la jeune femme, qui lui offrait toute l'assistance matérielle possible, le Guerrier ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur ce changement d'attitude. Toutes les hypothèses devaient être envisagées. Une partie de lui-même allait ainsi jusqu'à soupçonner que ce voyage en France pouvait très bien se révéler un piège. À l'aéroport d'Orly, son frère et lui feraient des cibles faciles pour des tireurs d'élite ou un raid de la police.

Dans un sursaut, Bolan se reprit avant que la paranoïa ne l'envahisse. Jamais Brognola ne ferait une chose pareille ! Il ne l'avait jamais trahi. O.K., son attitude des derniers jours, sa neutralité hostile restait toujours inexpliquée, et les doutes remplissaient inévitablement les trous béants. Mais de là à croire que...

Le Guerrier décida de se concentrer sur le travail qu'il avait à accomplir à Paris. D'abord, il lui fallait isoler ses cibles – Krestyanov, Valerik, et le nouveau venu, Noble Pruett. Si ces trois-là étaient assez sûrs d'eux pour se rencontrer à Paris, et si Bolan trouvait d'une manière ou d'une autre le moyen de s'inviter à la fête, cela lui faciliterait grandement la tâche.

Mais piéger ses cibles et les écraser ne suffiraient pas, il en était bien conscient. Tant qu'il n'aurait pas récupéré la bombe, et qu'il ne l'aurait pas laissée entre les mains d'une équipe spécialisée, il ne pouvait se permettre d'éliminer les trois principaux protagonistes d'un complot qui pouvait déstabiliser la planète pour des décennies. Ignorant lequel détenait le secret de la localisation de l'ogive, il devrait dans un premier temps les protéger tout en les traquant, aussi étrange que cela puisse paraître.

Jusqu'à ce qu'il les ait sous la main et à sa merci. À partir de là, libre à lui d'exercer la pression nécessaire pour les faire parler.

La torture n'était pas une spécialité de l'Exécuteur. Mais il ne reculerait pas devant un interrogatoire musclé, s'il était nécessaire pour sauver une vie... À fortiori, s'il pouvait permettre à des dizaines de milliers de personnes de ne pas être incinérées sur place ou irradiées par l'explosion d'une bombe nucléaire dans une grande ville moderne.

— Excuse-moi, qu'est-ce que tu disais ?

Son frère venait de lui parler, Mack Bolan en était conscient, mais il n'avait pas saisi le sens des mots.

— Je disais que cela faisait longtemps que j'avais envie de visiter Paris.

Bolan hocha la tête.

— Je crains que l'on n'ait guère le temps de jouer les touristes !

Alors que l'avion était en approche, le Guerrier songea qu'il ne savait qu'une seule chose : quelqu'un avait mis un véritable baril de poudre quelque part au milieu de la capitale de la France, et il était sur le point d'allumer la mèche.

CHAPITRE XI

— J'adore cette ville, déclara Vassily Kreстьяnov, le regard perdu à travers les vitres teintées de sa limousine.

Ils remontaient l'avenue des Champs-Élysées. Devant lui, Tolya Valerik aperçut la silhouette de l'Arc de Triomphe, monument érigé à la gloire des ambitions impériales françaises qui, quoique piétinées par les grosses bottes de l'histoire, n'avaient jamais été vraiment reniées.

— Pas moi, répondit Valerik au colonel, avant d'aller pêcher un paquet de cigarettes dans sa poche.

— Vous n'aimez pas Paris ?

— Je ne lui trouve rien de spécial, insista Valerik en allumant sa cigarette.

— Vous ne voyez peut-être pas les choses du bon côté.

Valerik haussa les épaules. Pourquoi gaspiller son énergie à lui expliquer son incompetence face à une ville qui semblait aux mains d'une multitude de cellules mafieuses, venues du monde entier et impossibles à maîtriser. La dernière fois qu'il avait envoyé des hommes pour effectuer de nouveaux repérages, deux avaient purement et simplement disparu ; le troisième – du moins une partie – lui était revenu par courrier express, dans un conditionnement destiné à de la viande de veau. Valerik n'avait jamais puni les coupables de cet affront, pour la simple et bonne raison qu'il n'avait pas pu les identifier.

Le mafieux observait la foule compacte qui descendait l'avenue, le long d'innombrables boutiques. Il y avait beaucoup de touristes, identifiables à leur sourire et leurs vêtements.

— Je vais rester un moment ici, dit-il.

— Et dépenser votre argent, c'est ça ? Mais il y a bien plus en jeu que le simple profit, Tolya. J'espère que vous en êtes conscient.

— Je ne suis pas idiot.

Il avait enduré un vrai calvaire à devoir écouter en silence, et en simulant un intérêt poli, le colonel lui exposer ses rêves, son projet de renouer avec la « gloire » de l'ancienne U.R.S.S. Pour autant que Valerik s'en souvienne, les choses allaient aujourd'hui incommensurablement mieux en Russie – malgré le taux élevé

d'inflation et les pénuries constantes – que du temps du communisme. Surtout pour les Familles mafieuses, bien évidemment.

Il n'irait évidemment jamais le dire en face à Krestyanov, mais toute cette histoire, aussi spectaculaire soit-elle, n'était pour Valerik qu'une tentative romantique et désespérée de retour vers un passé idéalisé. Bien sûr, il n'était pas opposé à l'idée qu'une riche élite vive sur le labeur et la sueur du pathétique prolétariat. Il était toutefois satisfait que son dernier marché avec Krestyanov lui ait permis de mettre assez d'argent sur son compte suisse pour s'acheter un refuge aussi isolé que perdu, peut-être une île, où il se retirerait tranquillement.

Le monde pouvait toujours se déchirer ; il s'en foutait du moment que lui-même avait de quoi se mettre à l'abri.

La limousine roulait sur l'avenue Victor-Hugo, à présent. D'autres boutiques, d'autres magasins, d'autres cafés. Les automobilistes, remarqua Valerik, étaient presque aussi grossiers et imprudents que leurs homologues moscovites.

— Je pense que vous apprécierez le Saint-James, Tolya, observa Krestyanov alors qu'ils s'étaient engagés dans l'avenue Bugeaud. C'est un hôtel magnifique.

— J'en suis certain.

Les soldats de Valerik, courbatus et affamés après le voyage en avion, observaient la ville comme des chasseurs de gros gibiers scruteraient une jungle inconnue, à la recherche de proies. Leur matériel avait évité les contrôles, en Russie comme à Paris, grâce aux contacts grassement payés que conservait la Famille, et ils avaient passé un long moment à s'armer avant d'embarquer à bord de la limousine. Il était à espérer pour tout le monde qu'aucun policier n'aurait la mauvaise idée de les arrêter pour une erreur de conduite quelconque.

— Quand rencontrons-nous les autres ? interrogea Valerik.

— Bientôt. Demain matin, peut-être. J'ai quelques affaires à régler cet après-midi. Mais vous n'avez aucun souci à vous faire. Je prendrai un de vos hommes avec moi. Les autres et vous-même n'aurez qu'à profiter de la ville et vous amuser.

Il se débarrassait de lui, le congédiait, comme il le ferait avec un laquais dont les services n'étaient plus nécessaires... jusqu'à ce qu'il ait de nouveau besoin de lui pour cirer ses chaussures avant le grand soir.

Le parrain russe aurait bien fait remarquer que c'était lui qui décidait quand et où il s'amuserait, mais quel intérêt ? S'il était à Paris, c'était parce que Krestyanov lui avait ordonné de venir. Il était un peu tard pour modifier la dynamique de leur relation forcée, aussi embarrassante soit-elle.

À moins bien sûr qu'il n'arrive quelque chose à Krestyanov durant leur séjour en France.

Est-ce que ce serait une tragédie, se demandait Valerik, si le projet de

ce connard de marxiste-léniniste ne devenait pas réalité ? Que se passerait-il si les hommes qui les traquaient depuis les États-Unis, et avaient également pris Krestyanov pour cible à Berlin, finissaient par les retrouver ? Plus précisément, que se passerait-il si tout le monde croyait que ces fous furieux avaient de nouveau frappé, avec plus de chance cette fois, et descendu Krestyanov avant qu'il puisse quitter le pays ? Il serait alors assez simple pour Valerik de localiser la bombe et de la neutraliser. Les soutiens politiques de Krestyanov seraient évidemment furieux – et ils remettraient peut-être l'exécution de leur complot à plus tard –, mais aucun élément ne leur permettrait de penser que Valerik et ses hommes avaient une quelconque responsabilité dans l'échec humiliant de leur plan. Pourquoi les divers conspirateurs iraient-ils se venger contre sa Famille, quand il avait fait de son mieux pour les aider à reprendre le pouvoir, et alors qu'il partageait si douloureusement leur désarroi face à la perte de Krestyanov ?

— Qu'y a-t-il de drôle, Tolya ?

— Drôle ?

Valerik s'aperçut qu'il avait souri et, gêné par ce moment d'inattention, il se reprit aussitôt.

— Oh, rien ! Je me rappelais la première fois que j'ai vu Paris, il y a des années de cela. Il y avait une maison close clandestine où...

— J' imagine la suite, assura Krestyanov. Quel soulagement de constater que vous n'êtes pas complètement insensible aux choses agréables que nous offre la vie !

— J'ai mes bons moments, dit Valerik en recouvrant le sourire. Comme en cet instant précis, du reste.

Si Nikolai Lukasha avait été encore de ce monde, le mafieux aurait renoncé au plan qu'il avait en tête. Le géant l'avait toujours intimidé, même s'il n'aurait jamais osé l'avouer, y compris à lui-même. Mais Lukasha était mort, maintenant, et Krestyanov était obligé de faire confiance à Valerik pour assurer sa sécurité personnelle à Paris. Depuis qu'ils se connaissaient, c'était sans doute la première erreur que commettait l'ancien membre du K.G.B. Or, une simple petite erreur était suffisante pour entraîner la mort d'un homme.

Quand Vassily Krestyanov pénétra dans le hall de l'hôtel George V, il n'y était pas attendu. Il ignorait à quel étage se trouvait la suite qu'occupait Zhenya Romochka, n'avait pas la moindre idée du numéro, et il savait qu'il ne pouvait pas compter sur les réceptionnistes, à la discrétion légendaire, pour lui livrer le renseignement. Krestyanov marcha donc droit sur une rangée de téléphones aux couleurs pastel qui ne permettaient de communiquer que dans l'hôtel lui-même. Il décrocha, attendit qu'un opérateur du standard réponde et demanda à

être mis en relation avec la suite de M. Romochka.

Un instant tard, un garde du corps répondait.

— Allô ?

— J'aimerais parler à Zhenya. C'est important.

— Qui est à l'appareil ? demanda l'autre d'un ton peu amène.

— Dites-lui que son oncle Joseph a besoin qu'il lui accorde un peu de son temps.

— Je connais pas d'oncle Joseph...

— Parce que je ne suis pas ton oncle, connard ! Maintenant, fais passer le message à Zhenya, et vite.

— Un instant, demanda le garde, un peu déstabilisé.

Un abruti. Comme de bien entendu.

Quarante-sept secondes passèrent à sa montre, avant que la voix de Romochka se fasse entendre.

— Cher oncle Joseph ! lança-t-il en jouant la comédie à l'intention de ses hommes. Quelle joie que vous appeliez ! Malheureusement, je n'ai pas beaucoup de temps, avant cette réunion diplomatique, et...

— Je suis en bas, dans le hall, l'informa sèchement Krestyanov. Ou je monte dans votre chambre, ou vous choisissez un autre lieu de rendez-vous. Il faut absolument qu'on parle. Tout de suite.

Romochka hésita un instant, mais Krestyanov savait qu'il ne refuserait pas. Il ne pouvait pas se le permettre.

— Mais bien sûr. Quelle surprise, vraiment, de vous savoir à Paris ! Je devrais trouver le temps de boire un verre de vodka dans le petit salon du troisième étage. Il est tout près des ascenseurs.

— D'accord. Et... laissez vos gorilles dans leur cage, ajouta Krestyanov.

Il raccrocha et se dirigea d'un pas mesuré vers la rangée d'ascenseurs.

Le salon du troisième étage était assez grand pour accueillir une douzaine de clients, dans une atmosphère aussi discrète et intime que possible. Romochka s'y trouvait déjà, seul, quand Krestyanov entra. L'expression vaguement inquiète de l'homme politique le ravit. Celui-là, il n'y aurait aucun problème pour le manipuler.

— Alors, demanda Romochka quand on leur eut apporté leurs vodkas et que le serveur fut reparti en leur laissant la bouteille, qu'est-ce qui vous a fait faire tout ce chemin jusqu'à Paris, mon ami ?

— Je voulais vous informer de changements dans nos plans.

L'autre fronça les sourcils, comme si sa vodka avait un goût désagréable.

— Des changements ? Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Je parie que vous n'êtes pas au courant que la marchandise n'est jamais arrivée à Saint-Pétersbourg...

La grimace de Romochka s'intensifia, mais ce n'était évidemment pas

à cause de la vodka, puisqu'il vida son petit verre d'un trait et s'en versa un autre sur-le-champ.

— Que s'est-il passé ?

— Vous expliquer prendrait trop de temps. J'ai perdu Nikolai dans la bataille. Son sourire me manquera.

L'homme politique ne sut visiblement s'il devait s'amuser de cette remarque ou non. Au lieu de quoi, il grimaça encore, son visage se plissant en une expression qui pouvait aussi bien passer pour un sourire que pour l'expression de condoléances.

— Nikolai, dit-il. Le géant...

— Des hommes meurent, pendant les guerres, déclara Krestyanov sobrement. Mais pour en revenir à nos affaires, et Saint-Pétersbourg étant à présent à exclure, j'ai choisi une nouvelle cible.

— Oh ?

Un voile de transpiration était à présent visible sur le front de Romochka, alors qu'une température tout à fait agréable régnait dans le petit salon.

— Et... quelle est... quelle serait-elle ?

— Quoi de mieux qu'une rencontre au sommet, où tous nos ennemis communs seraient réunis, et qui se déroulerait loin de notre sol ?

— Une rencontre au sommet...

La vérité frappa Romochka, mais le délai entre la réception et l'assimilation de l'information ne fit que confirmer l'opinion que Krestyanov avait du bonhomme : un crétin.

— Vous ne parlez quand même pas de Paris, n'est-ce pas ? Pas du sommet qui se tient ici ?

— Combien de temps nous faudra-t-il attendre pour bénéficier d'une opportunité aussi belle que celle-là ? demanda Krestyanov. Des mois ? Des années ? C'est exactement ce qu'il nous faut et, pour ma part, je n'ai pas l'intention de patienter plus longtemps.

— Mais vous ne pouvez pas... c'est...

Une lueur d'effroi s'alluma dans les yeux de l'homme politique.

— C'est que je suis ici, moi !

— Je peux vous assurer que vous survivrez.

— Comment ?

— Sauf erreur de ma part, le George V a une salle des coffres, en sous-sol, où les riches clients peuvent laisser bijoux et autres objets de valeur, n'est-ce pas ?

Romochka haussa les épaules.

— Sans doute, mais...

— Évidemment, vous serez prévenu à temps lorsque nous passerons à l'action. Au moment donné, vous irez trouver le concierge pour lui dire que vous avez absolument besoin de laisser quelques affaires au coffre.

— Qu'est-ce que je vais pouvoir...

— Peu importe ! coupa Krestyanov avec impatience. S'il le faut, sortez et allez acheter des babioles dans le quartier. Ce ne sont pas les magasins qui manquent. Vous bouffez assez à tous les râteliers pour avoir les moyens, non ?

— Dites donc, je...

— Il vous faudra un peu de temps pour remplir les formulaires, encore un peu pour obtenir une clé et vous faire conduire aux coffres. C'est pendant que vous serez là, bien protégé, que l'accident se produira. Lorsque vous sortirez, vous serez un héros. Un survivant. Après le statut de martyr, c'est ce qu'il y a de mieux.

— Quand je sortirai ?

À présent, Romochka suait à grosses gouttes.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je sortirai ? demanda-t-il. Une explosion comme ça, en plein Paris, détruira probablement l'hôtel, et moi je me retrouverai enseveli sous les décombres, dans cette foutue salle des coffres. Je préférerais encore avoir cette bombe sur les genoux quand elle explosera !

— Calmez-vous, s'il vous plaît, dit Krestyanov, avant de boire une gorgée de vodka, tranquillement, comme pour montrer l'exemple.

— Comment voulez-vous que je me calme ? Je vais vous dire ce que je vais faire, moi : je vais prendre le premier vol pour Moscou, d'accord ? Quant à vous, si ça vous chante, vous n'aurez qu'à descendre dans le sous-sol de cet hôtel et vous prendre plusieurs milliers de tonnes de pierre sur la tête...

— Nous avons consulté des spécialistes, Zhenya, et leurs calculs sont précis. L'ogive est de petite taille, sa puissance est de l'ordre de vingt kilotonnes, au plus. À l'endroit de l'explosion, la destruction sera totale, bien entendu, mais plus loin, l'impact se réduit de façon spectaculaire. En fait, si j'ai bien compris, à environ cinq kilomètres – plus que la distance séparant votre hôtel du lieu où se tient le sommet – un bâtiment tel que le George V ne devrait pas subir plus de dégâts que des vitres cassées.

— Mais les radiations...

— Une personne qui se tiendra dehors, dans un rayon de cinq kilomètres, souffrira de brûlures au premier degré, sans effets à long terme. Pour vous qui serez sous terre, dans la salle des coffres, il n'y aura aucun problème.

— Jusqu'à ce que je sorte...

— Auquel cas, étant donné que vous êtes assez intelligent pour rester exactement où vous êtes et attendre de l'aide, les experts vous informeront du moindre danger possible dans la rue. S'il y en a un, ils vous fourniront le matériel de protection nécessaire.

— Je n'aime pas ça, Vassily, maugréa Romochka. Vous le comprenez,

j'espère ? Je n'aime pas du tout ce plan. C'est du pur délire !

— Il ne vous reste pourtant qu'à faire exactement ce qu'on vous dit, répliqua Krestyanov. Ce que vous pouvez aimer ou pas ne change strictement rien à l'affaire.

Hargus Webber se détendait dans le sauna du Royal Monceau, décompressant d'une nouvelle matinée de poignées de mains et de sourires forcés, quand un courant d'air frais troubla l'air saturé de vapeur et le tira de l'arrière-pays du sommeil. Il ouvrit les yeux et les plissa aussitôt pour tenter de voir ce qui se passait. Il entrevit ainsi une silhouette à côté du brasero rempli de pierres surchauffées. L'homme versa de l'eau sur celles-ci pour produire plus de vapeur, puis se tourna pour lui faire face, et une voix familière se fit entendre :

— Vous trouverez bien un peu de place pour moi, sénateur.

— Pruett ?

Un moment de confusion, à laquelle se mêlait un soudain effroi, paralysa la langue de Webber. Mais il se reprit très vite, faisant appel à sa longue expérience des discussions animées au Congrès.

— Vous êtes bien loin de vos bureaux, remarqua-t-il.

— J'avais quelques jours de congés à prendre, rétorqua Pruett.

Il traversa la petite pièce pour venir s'asseoir contre le mur, à gauche de Webber et à une trentaine de centimètres de lui.

— Laissez-moi deviner : vous aviez depuis toujours envie de venir visiter Paris, c'est ça ?

— En réalité, je suis déjà venu plusieurs fois, même si c'était toujours pour le travail, je dois le reconnaître. Mon dernier séjour remonte à dix-huit mois. J'étais venu recueillir les déclarations d'un dissident chinois en exil. Il avait été...

L'homme de la C.I.A. parut soudain se reprendre.

— Mais je ne pense pas que vous ayez envie d'entendre ce genre d'histoire, n'est-ce pas, sénateur ?

— Je préférerais savoir ce que vous faites ici. C'est risqué, bon sang ! Si jamais on nous voit tous les deux...

— Ce n'est pas un problème. Personne ne nous verra.

— Si vous le dites... Et si vous en veniez au fait ?

— Le fait, c'est que j'ai des nouvelles dont je ne pouvais vous informer ni par téléphone ni par courrier. La situation est critique. Une question de vie ou de mort, pour ainsi dire.

— Je vous écoute...

— Nous avons eu des problèmes, en Russie. L'« accident » qui devait se produire aujourd'hui n'aura pas lieu.

— Voilà qui n'est pas vraiment fait pour m'étonner, déclara Webber en passant ses doigts boudinés dans ses cheveux gris. Ces Russes sont des incapables.

- Ce n'était pas complètement leur faute, sénateur.
Webber eut un reniflement méprisant.
- Bien sûr. Que se passe-t-il, alors ? On reporte ?
- Rien de sérieux, affirma Pruett. Un jour ou deux. Et je dois vous dire aussi que l'incident n'aura plus lieu en Russie, comme c'était initialement prévu.
- Vraiment ? Alors, où, dans ce cas ?
- À Paris.
- Si c'est de l'humour, monsieur Pruett, je crains de ne pas y être très sensible.
- Je ne voulais pas être drôle. À la même heure, demain, une petite partie de cette ville ne sera plus qu'un lointain souvenir.
- Vous délirez !
- Je vous assure que non. Si l'ogive n'est pas encore arrivée, elle le sera ce soir. C'est parfait, quand on y pense.
- Parfait ? Mais vous débloquez complètement, ma parole !
- Calmez-vous et réfléchissez, monsieur. Une explosion en Europe élimine la plupart des grands dirigeants en fonction de l'Ouest et de l'Est. Un groupe de fanatiques endosse la responsabilité, ainsi que c'était prévu. La démonstration de puissance de ces hommes suscite toutes sortes de réactions contradictoires et permet aux communistes de prendre le pouvoir par un coup d'État sous prétexte de remettre de l'ordre dans la maison. Pendant ce temps, aux États-Unis, le vice-président arrive au pouvoir, et le pays a tout loisir de voir quel balourd il fait. Vous vous en débarrassez sans problème, dès les élections suivantes, avec le spectre d'un nouveau régime soviétique pour vous aider à prendre le pouvoir... Tout ce que cette histoire nous coûte, au final, ce sont quelques Français.
- Dans la théorie, tout cela sonne très bien, monsieur Pruett, mais vous oubliez un petit détail...
- Je ne pense pas, sénateur.
- Ah bon ? Quand votre foutue bombe partira, nous serons à Paris !
Pruett secoua la tête.
- Nous ne serons plus ici. Depuis le temps, vous devriez savoir que je n'agis jamais sans avoir tous les atouts en main.
- Heureux de l'entendre, dit Webber. Je vous écoute, alors. Et j'espère pour vous que votre plan tient la route !

* * *

Il n'était évidemment pas question pour Christian Keane de gagner Paris par l'avion, sauf s'il avait eu l'intention de laisser la bombe en

Russie. Il se rendit donc en France par la route. Conduisant jour et nuit, il se tint éveillé grâce au café et aux amphétamines, et il était à bout de nerfs et de forces quand il atteignit enfin sa destination, peu avant la nuit, samedi.

Il avait réussi. Les contrôles n'avaient été que des formalités, grâce à son passeport diplomatique de l'ONU.

Il avait contacté Pruett alors qu'il se trouvait encore à plusieurs heures de route de Paris, et son supérieur lui avait révélé les derniers développements, à commencer par le projet de faire sauter la « marchandise » en France.

Keane avait le numéro de téléphone d'un hôtel anonyme du 12^e arrondissement, près de la Seine, où Pruett était censé avoir une chambre. Mais cela attendrait. Avant d'en arriver à l'étape suivante, il avait un besoin urgent de se sentir de nouveau humain. Cela signifiait une douche, des vêtements propres, un bon repas, et peut-être même un petit somme. Il avait encore au moins deux ou trois heures devant lui avant de devoir donner de ses nouvelles à Pruett.

Autant en profiter.

Il trouva une place dans une petite rue située derrière la Manufacture des Gobelins, avant de gagner son hôtel discret tout près de là. Comme prévu, il prit une douche, puis, une fois habillé de frais, il se fit monter un bon dîner, arrosé d'un bordeaux blanc. Une fois rassasié, il s'allongea sur son lit, sans parvenir à trouver le sommeil malgré sa fatigue.

Son cerveau fonctionnait à plein régime tandis qu'il imaginait sa rencontre avec Pruett, plus tard dans la soirée, puis le carnage qui suivrait le lendemain. Il n'était venu que deux fois à Paris, sans jamais éprouver beaucoup de sympathie pour cette ville. Néanmoins, en imaginant la cité en ruine, avec presque un cinquième de ses habitants réduits en cendres ou condamnés à souffrir des pires souffrances à cause des radiations, il dut bien finir par se demander ce qui l'avait conduit jusqu'ici.

Et quelle que soit la façon dont il envisageait la chose, la réponse était la même : il était un patriote.

Ce sacrifice aiderait à remettre les États-Unis dans le droit chemin après des décennies de laxisme. Les deux super-puissances de nouveau face à face, chacun pour son compte pourrait régler le problème du terrorisme fondamentaliste musulman sans plus prendre de gants, ni avoir de comptes à rendre à quiconque.

Sa part de responsabilité dans ce qui arriverait le lendemain n'inspirait aucun scrupule à Keane. D'abord parce que, selon lui, la fin justifiait les moyens. Et puis parce qu'il avait la conviction que personne sur cette planète, hormis son supérieur immédiat, ne soupçonnerait jamais le rôle qu'il avait joué. Pruett fermerait sa gueule,

sachant que, si jamais Keane était identifié, sa propre chute suivrait aussitôt. Et comment Pruett ferait-il pour diriger un empire depuis une cellule de prison à Leavenworth ?

Comme le sommeil continuait de le fuir, Keane décida qu'il ferait aussi bien de passer son coup de fil. Il décrocha le téléphone de sa chambre et composa un numéro. Pruett répondit à la deuxième sonnerie.

— Allô ?

— C'est moi, annonça Keane. Où le rendez-vous doit-il avoir lieu ?

CHAPITRE XII

Cette fois, les infos venaient directement du Black Warriors Ranch. Hal Brognola semblait avoir mis le paquet pour rattraper le temps perdu. Ce que, d'ailleurs, avaient confirmé au Guerrier ses vieux complices, Herman Schwarz et Jack Grimaldi, qui lui avaient téléphoné pour confirmer le déblocage de la situation. Le grand fédéral ne souhaitait pas l'avoir en direct, pour le moment, mais avait donné ordre à ses troupes de se mettre au service de Mike Belasko quelle que puisse être sa demande.

Et c'est en suivant à la trace Noble Pruett que les hommes du *Justice Department* en poste à Washington et à Paris avaient pu localiser le lieu d'une réunion qui semblait regrouper tous les protagonistes de la conspiration. Étant donné le niveau de hiérarchie des personnes incriminées, il n'était pas question de lancer la police française sur les talons de gens censés être au-dessus de tout soupçon. D'ailleurs, si on leur demandait de l'aide et si elles décidaient enfin d'intervenir, les forces spéciales arriveraient probablement trop tard. Les cartes étaient donc entre les mains de l'Exécuteur.

Au bout d'une heure et demie de route, les frères Bolan trouvèrent le château indiqué. Il se trouvait à l'écart d'un village, au milieu d'un immense parc de six ou sept hectares presque totalement envahi par les broussailles et les arbres. Seuls les environs immédiats de l'imposante bâtisse, une grande maison bourgeoise plus qu'un château, en réalité, étaient entourés d'une pelouse bien entretenue et de parterres de fleurs. La façade, avec ses grandes baies du rez-de-chaussée et le balcon de fer forgé du premier étage, au centre, donnait sur une petite route, en retrait de quelques dizaines de mètres.

— Partant pour une petite promenade ? interrogea Mack Bolan.

— Il semblerait qu'on n'ait pas trop le choix, répliqua Johnny.

Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées quand ils passèrent devant la grande bâtisse. Ils roulèrent jusqu'à la prochaine courbe que décrivait la route, et là ils cherchèrent un endroit où laisser la voiture. Bien que Bolan n'ait pas vu de sentinelle patrouiller sur le porche, il y avait forcément des flingueurs sur la propriété, invisibles

mais prêts à intervenir à la première menace. Il avait eu le temps de compter cinq voitures devant la maison, stationnées à quelques dizaines de mètres du perron.

À trois cents mètres du virage, ils trouvèrent un chemin de terre qui s'enfonçait dans la campagne pour aller escalader une petite colline. Sur la gauche, un mur se dressait, marquant la limite de la vaste propriété. Le Guerrier éteignit les phares de leur 4 x 4 Nissan de location, se contentant de la lumière de la pleine lune, et roula quelque cinq cents mètres, puis se rangea dans une petite clairière sur le bas-côté.

— Bon, il ne faut pas traîner, dit-il.

Alors qu'ils se préparaient, s'enduisant le visage et les mains de maquillage de guerre afin d'éviter les reflets de la lune, le Guerrier dit à son frère :

— N'oublie pas que nous ignorons où se trouve l'ogive – et si même elle est ici. Tu as vu la valise à Moscou, mais ils ont pu changer le conditionnement une demi-douzaine de fois, depuis.

— Je m'efforcerai de ne pas tirer sur les bagages, promit Johnny avec un sourire un peu crispé.

Bolan portait sa combinaison noire sous un gilet en Kevlar, un Beretta 92 dans son holster d'épaule. Des poches en toile passées dans sa ceinture contenaient des chargeurs pour le pistolet et l'AKSU.

Mais mieux valait cela que rien, songea-t-il en regardant son frère peaufiner son maquillage, accroupi devant le rétroviseur extérieur du 4 x 4. Il portait un treillis de camouflage.

Une fois de plus, pourtant, Bolan éprouva des scrupules à entraîner Johnny dans cette nouvelle bataille.

— Tu sais..., commença-t-il.

Il se reprit aussitôt, sachant que son frère ne l'écouterait même pas s'il exprimait le moindre doute.

— Allons-y ! répéta-t-il.

Une fois le mur franchi sans difficulté, il fut plus long que prévu de se frayer un chemin dans la forêt vallonnée qui séparait la voiture de leur objectif. Ils y parvinrent néanmoins sans perdre trop de temps. Ils eurent bientôt à travers les arbres plus clairsemé du parc une vue plongeante sur la grande maison, et d'où ils se trouvaient, ils découvrirent une piscine. En revanche, toujours aucun garde visible.

— Ça pue le coup fourré, non ? suggéra Johnny.

— Il n'y a qu'une façon de le savoir, répliqua le Guerrier.

À cela, son frère n'avait évidemment rien à répondre.

— Si tu es prêt, dit-il, je le suis aussi.

Et ils entreprirent de descendre la colline, côte à côte, pour leur rendez-vous avec le destin.

Vassily Krestyanov terminait son exposé sur les changements qu'avaient provoqués les derniers incidents survenus en Russie, mais il sentait que son auditoire ne lui était pas totalement acquis et il se crut obligé de conclure sur une note chaleureuse, ce qui n'était pas franchement dans sa nature.

— J'aimerais pour finir vous remercier tous pour votre présence ici, ce soir, dit-il en levant son verre de vin. Et porter un toast pour cette première et dernière occasion où nous nous retrouvons tous dans une même communion d'idées.

— Certains d'entre nous ne devraient pas se trouver ici, observa Zhenya Romochka, qui n'avait pas levé son verre. Cette rencontre est imprudente. Cela pourrait nous exploser en pleine figure.

— Vous êtes pourtant ici.

— Comme si j'avais le choix, maugréa l'homme politique d'un ton maussade.

— On a toujours le choix, nota Noble Pruett, visiblement irrité, même si sa voix demeurerait posée.

— Il serait infiniment regrettable, poursuivit Krestyanov, que nous perdions de vue tout ce que nous nous apprêtons à obtenir. Nous sommes sur le point de changer le cours de l'histoire, de restaurer l'ordre sur une planète qui sombre dans l'anarchie et la décadence. Les dangers que nous courons ne représentent rien par rapport à l'importance de notre projet commun.

Au froncement de sourcils de Romochka, l'homme du parlement russe, il était évident qu'il ne voyait pas d'un bon œil les bouleversements de leur plan initial. Krestyanov se dit qu'il fallait sans doute mettre une grande partie de ce mécontentement sur le compte de la couardise. S'ils n'avaient rien contre le fait de participer à la destruction partielle d'une grande capitale européenne, ses complices en conjuration ne voulaient pas être sur place, ou même dans les environs, lorsque le pire se produirait.

— Notre changement de plan, leur rappela-t-il une nouvelle fois, était inévitable. Pour ce qui est de l'endroit où se produira l'attentat...

Au même moment, une explosion ébranla la maison. Les vitres tremblèrent, Christian Keane renversa le verre de vin qu'il portait à ses lèvres, et Tolya Valerik jaillit de sa chaise, commençant à hurler des ordres aux deux gardes qui surveillaient la porte du grand salon où se tenait la réunion. Son second, Anatoly Bogdashka, se leva à son tour et lui prit le coude pour essayer de le calmer.

Krestyanov, lui, se trouva dans l'impossibilité de répondre au barrage de questions auxquelles il se trouva confronté. Comment pouvait-il savoir ce que signifiait cette explosion ? Supposaient-ils qu'il l'avait arrangée, comme une espèce de divertissement pour accompagner cette petite soirée festive ?

— Calmez-vous ! lança-t-il.

Un ordre qui fut presque absorbé par le staccato reconnaissable entre mille de plusieurs Kalashnikov, quelque part sur l'arrière de la propriété. Les coups de feu anéantirent tous les espoirs qu'il pouvait conserver, aussi ténus soient-ils, que la première détonation soit le résultat d'une maladresse des troupes de Valerik, un accident. La véritable fusillade qui s'était engagée n'avait qu'une explication possible : ils avaient été découverts, et on les attaquait.

— Tenez-vous tranquilles et fermez-la ! hurla-t-il à la cantonade.

Il fut pour le moins surpris de voir les autres cesser de jacasser et rejoindre leurs places à table – à l'exception de Valerik et de Bogdashka. Dehors, une pause momentanée dans le combat fut très vite suivie d'une nouvelle fusillade d'armes automatiques, dont le jacassement fit tressaillir certains compagnons de Krestyanov.

— Soyez assurés, leur dit-il, que nous avons pris toutes les mesures de sécurité. Nos hommes sont des professionnels bien armés et tout à fait capables de défendre la maison. Nous allons de toute façon évacuer les lieux. Nous avons le temps de faire ça dans le calme, je pense. Si M. Keane avait l'amabilité de me remettre la valise...

— Bien sûr, dit l'Américain, qui, revenu de sa surprise, ne demandait pas mieux que de se débarrasser d'un objet si encombrant.

Mais, quand l'homme de la C.I. A. se leva, Krestyanov découvrit qu'il avait un pistolet à la main. Mentalement, il se promit de châtier sévèrement les gardes de Valerik qui n'avaient même pas été foutus de désarmer ses visiteurs.

— Après tout, il n'y a pas d'urgence, se reprit-il. Nous ferons l'échange dans un endroit plus calme.

Les autres s'étaient de nouveau levés et se ruaient vers la sortie, pressés de partir. Lorsque Keane s'approcha avec son lourd bagage, ils semblèrent pris de panique, comme si les balles contenues dans cette arme avaient pu leur être destinées ou que l'ogive nucléaire était brusquement devenue dangereuse. La scène aurait pu prêter à rire, mais Krestyanov n'avait pas du tout envie de s'amuser en un pareil instant.

Une autre fois, peut-être.

— Si vous voulez bien me suivre, dit-il à ses invités en hochant la tête à l'attention des deux sentinelles armées, postées à la porte de la salle à manger. Un repli dans l'ordre et le calme aiderait à ce que tout le monde sorte d'ici vivant.

Si Christian Keane avait été superstitieux, il aurait pensé que la valise qu'il transportait – à moins que ce soit le plan dans son ensemble – était maudite. Sauf que le monde ne fonctionnait pas ainsi et qu'il se retrouvait avec deux explications possibles : la première était la

malchance, une poisse absolue ; l'autre, la trahison de quelqu'un impliqué dans la conspiration et qui avait décidé qu'il pouvait sauver sa peau en livrant ses complices.

Or, Christian Keane ne croyait pas en la chance.

C'était ainsi qu'il se trouvait à scruter chacun de ses compagnons tandis qu'ils se préparaient à évacuer le château. Il tenait l'automatique Walther P-5 dans sa main droite, et la valise dans la gauche. Elle lui semblait incroyablement lourde, mais il savait que ce poids était en bonne partie psychologique. La bombe elle-même ne pesait que quinze ou vingt kilos, la valise de métal à l'épreuve des balles six ou sept et le rembourrage intérieur presque rien. Keane en soulevait quatre fois plus lorsqu'il se rendait dans sa salle de gym, deux fois par semaine. Mais les circonstances lui donnaient l'impression que le monde lui-même était menotté à son poignet et le ralentissait.

Il se concentra sur l'homme qui se trouvait devant lui – l'homme politique russe, comme par hasard – et décida que si les choses tournaient à l'aigre, il devrait faire place nette. Une balle pour chacun d'eux, y compris Pruett et les deux flingueurs russes aux tronches sinistres. Il pouvait y arriver s'il faisait attention à lui et pensait à descendre les flingueurs en premier.

C'était le scénario le plus pessimiste, mais, ne sachant pas qui était le traître, Keane ne pouvait pas se permettre de laisser un témoin derrière lui. Et pour ce qui concernait l'ogive, c'était un tout autre problème. Si le plan avait foiré, l'homme de la C.I.A. n'envisageait pas de poursuivre tout seul et de se livrer à une sorte de sacrifice rituel. Quel intérêt ?

Dans l'immédiat, son Walther en main, il attendait de voir la suite des événements. Descendre les hommes qui l'entouraient était une solution de repli, qu'il n'envisageait pas de mettre en pratique sauf s'il devenait évident qu'ils ne pourraient pas s'échapper en groupe, et qu'il était dans l'obligation de prendre la fuite seul.

Une autre explosion survint, dehors, et cette fois, au lieu de simplement vibrer, les vitres volèrent en éclats. Keane sentit l'odeur de la cordite, et un souvenir s'imposa aussitôt à lui, celui de la dernière fois où il s'était servi de son arme, pour récupérer la valise, la prendre aux hommes de Krestyanov.

Il serra la crosse du Walther à s'en faire craquer les phalanges.

Dans le parc, les combats étaient de plus en plus violents et acharnés ; ils se rapprochaient chaque seconde un peu plus de la maison. Keane se demanda s'il ne s'agissait pas d'un piège tendu par Krestyanov lui-même. Mais quelle raison aurait-il de les trahir, alors que la conspiration était son idée, à l'origine ?

Keane regarda encore autour de lui, scruta les visages en quête du moindre signe qui lui signalerait un agent double, lui permettrait de découvrir le traître avant qu'il ne soit trop tard. Car une fois qu'ils

seraient dehors, probablement cernés par l'ennemi, il serait trop tard.

Que les assaillants soient russes, français ou américains ne faisait aucune différence. Ils étaient ses ennemis, voilà ce qui importait, et Keane avait bien l'intention de leur échapper, ou de les anéantir s'il le pouvait.

Par-dessus tout, il voulait vivre.

Le Guerrier avait espéré qu'ils pourraient approcher un peu plus de la maison avant le début des hostilités, mais la chance les avait abandonnés alors qu'ils se trouvaient encore à une centaine de mètres, arrivant par l'est. Johnny, progressant à une dizaine de mètres de lui, sur la même ligne de front, n'avait pas vu une sentinelle embusquée dans l'ombre, jusqu'au moment où le type avait surgi devant lui et commencé de l'arroser avec un pistolet-mitrailleur.

L'arme était équipée d'un réducteur de son, et le crépitement des coups de feu ressemblait à peu près au bruit que fait du gros carton qu'on déchire. Les deux frères s'immobilisèrent, alors que les balles giclaient bien au-dessus de Johnny. Le pourri semblait avoir été surpris autant qu'eux. Le temps que le flingueur trouve ses marques, ils s'étaient déjà jetés au sol. L'autre se replia, hors de vue. Johnny était sur le point de mitrailler la haie quand il vit son frère se redresser et lancer une grenade dans la direction supposée de l'ennemi.

L'explosion du projectile, après le murmure étouffé du P.M., fit l'effet d'un coup de tonnerre dans la nuit. Johnny s'était déjà levé et avait parcouru plusieurs mètres, que l'écho ne s'était pas encore éteint. Contournant la haie, il trouva son adversaire couché sur la pelouse. La manière dont une de ses jambes était repliée sous lui l'aurait fait hurler de douleur s'il avait encore été vivant.

Il n'était plus question de prendre qui que ce soit par surprise, à présent, et Johnny s'élança sans se soucier d'une quelconque discrétion en direction de la bâtisse. Il entendit son frère courir derrière lui. S'il y avait des gardes dans la propriété, ils n'allaient sans doute pas tarder à...

Là !

Trois flingueurs se matérialisèrent sur la droite de Johnny, émergeant du coin nord-est de la maison, tandis que quatre ou cinq autres pourris surgissaient sur la gauche. Ils ouvrirent aussitôt le feu, et il entendit les balles siffler autour de lui.

Bien trop près.

Johnny se jeta à terre, offrant moins de prise aux tueurs qui continuaient d'avancer en tirant. Certains pensaient peut-être qu'il avait été touché, qu'il était blessé, voire mort. Toujours est-il que leur attention se reporta sur Mack, et qu'ils furent plusieurs à se tourner vers lui pour le prendre à son tour sous le feu de leurs armes, ignorant

Johnny.

Une erreur qui les condamna.

Pendant que le Guerrier jouait à la chèvre, Johnny prit d'abord le plus proche dans sa ligne de tir, au sein du trio de droite. L'homme était assez petit, environ un mètre soixante-cinq, mais pour Johnny qui se trouvait en contre-plongée, il aurait tout aussi bien pu être centre dans une équipe de basket. Des flammes s'allumaient et s'éteignaient à l'extrémité du canon de son arme automatique, qui suivait la silhouette de Mack... jusqu'à ce que Johnny lui tire en plein torse. Une courte rafale, à une vingtaine de mètres, le coucha sur la pelouse.

Concentrés qu'ils étaient sur Mack Bolan, les deux survivants du trio ne remarquèrent pas tout de suite ce qui était arrivé à leur copain. Johnny, lui, avait déjà coincé sa seconde cible dans son viseur. La tête du flingueur explosa comme un melon trop mûr. Déjà mort, le type conserva son équilibre pendant une longue seconde, alors que le sang jaillissait de son crâne éclaté, mais, quand il parut vouloir avancer, ses jambes se dérobèrent et il s'écroula lentement vers l'avant.

À ce moment-là, Johnny avait déjà sa troisième cible dans sa ligne de mire. Il balança une rafale vers le dernier membre du trio. Non seulement le type lâcha son AK-47, mais la volée de projectiles lui arracha pratiquement le bras. Il tournoya sur lui-même, et une nouvelle rafale le transperça. Il s'effondra à son tour, son corps se vidant de son sang par ses multiples blessures.

Johnny fit alors face aux flingueurs qui arrivaient par le sud-ouest et menaçaient son frère. Au contraire de leurs copains, qui l'avaient payé chèrement, ils n'avançaient pas de façon précipitée. Ils s'étaient dispersés pour former une ligne, de cinq mètres en cinq mètres, et ne se montraient que le moins possible, utilisant les arbres pour leur progression. C'était un mouvement de professionnels, par lequel ils réduisaient les risques au maximum.

Johnny espérait seulement qu'il ne s'agissait pas d'un trop bon mouvement. Ayant perdu de vue son frère, il en déduisit qu'il en était de même pour les pourris d'en face.

Mais il savait que le temps commençait à leur manquer, et que sa maladresse de tout à l'heure n'y était pas pour rien...

Tolya Valerik hésita avant de franchir le seuil, alors que les autres, massés derrière lui, le poussaient vers l'avant, pressés de foutre le camp. Il en était bien sûr au même point, sauf qu'il n'avait pas l'intention de laisser la peur se muer en panique et le précipiter dans les mâchoires de la mort. Il voulait agir avec prudence et circonspection.

— Dépêchez-vous, bon sang ! lança un des Américains.

Sa voix fut pratiquement couverte par le fracas des combats, et

Valerik l'ignora résolument ; il fit d'ailleurs de son mieux pour les ignorer tous, tandis qu'il examinait le champ de bataille.

Il ne voyait aucun des combattants, même si, d'après ce qu'il entendait, ils s'affrontaient quelque part sur sa gauche, vers le côté est et l'arrière de la demeure. Les voitures étaient stationnées sur la gauche, à une cinquantaine de mètres à l'ouest du perron – des mètres qui, en cet instant, prenaient des allures de kilomètres.

— Qu'est-ce qu'on attend ? interrogea Romochka d'une voix gémissante, bien différente de ses rugissements et déclamations au Parlement de Russie.

« Le bon moment pour sauver vos vies misérables », eut envie de répondre Valerik. Il n'en fit rien, jugeant que ce serait une perte d'énergie. Son but était d'atteindre la voiture à bord de laquelle il était venu en compagnie de Krestyanov, Bogdashka et de leur escorte. Cela paraissait simple sur le papier, mais, dans la réalité, avec ces coups de feu qui semblaient se rapprocher...

— Nous perdons du temps ! dit Krestyanov.

Il avait les lèvres presque collées à l'oreille de Valerik, et celui-ci en eut la chair de poule. Il tâcha de répondre en espérant qu'il donnait l'impression d'être pragmatique, et non pas mort de trouille :

— Nous ne pouvons pas faire sortir vos invités sans couverture. Nous avons besoin de plus d'hommes.

— Ils sont tous occupés, connard. Ils gagnent du temps pour nous, et il serait dommage de le perdre en restant ici, à mouiller nos frocs !

Valerik sentit son visage s'embraser sous le feu de la colère, et si, en d'autres circonstances, il aurait sans doute giflé Krestyanov, sa survie immédiate restait sa seule priorité.

— D'accord ! aboya-t-il à l'intention du groupe agglutiné derrière lui. Comme vous semblez impatients de vous faire descendre, tous, on va y aller !

— Non, attendez ! lâcha Zhenya Romochka. Il a peut-être raison. Si on attendait et...

— Attendre, mon cul ! lança un des Américains, totalement terrorisé.

Cette fois, Valerik se tourna et il vit qu'il s'agissait de celui qui tenait la fameuse valise dans une main et un flingue dans l'autre.

— Si vous voulez rester toute la nuit à discuter, libre à vous, ajouta Keane. Mais si c'est le cas, je vous suggère de me laisser passer, et tout de suite !

Il ponctua ses paroles en tirant vers l'arrière le chien de son pistolet avec le pouce. Valerik remarqua que les deux gardes armés qui les escortaient ne faisaient aucun geste pour l'arrêter. Les deux tueurs appartenaient à sa Famille, mais ils n'avaient d'yeux que pour Krestyanov. Un signe clair qu'ils avaient choisi leur camp, l'homme qui semblait avoir la meilleure chance de les guider vers la vie, et non vers

une mort certaine.

« Les enfoirés ! » Valerik se promit qu'ils paieraient au prix fort cette trahison... sans trop savoir quand il pourrait mettre à exécution cette promesse.

Bogdashka apparut à côté de lui, sur sa gauche, et murmura :

— On n'a plus le choix, Tolya, il faut y aller !

La seconde d'après, Valerik se mettait en mouvement, persuadé qu'il faisait la plus grosse connerie de sa vie...

CHAPITRE XIII

Au contraire de la première, la seconde équipe de flingueurs n'était pas venue directement au contact. Rendus prudents, les pourris restaient à distance, sur une ligne courbe, formant un véritable écran de feu. C'était une bonne stratégie s'ils envisageaient d'envelopper les deux hommes, et Bolan sut qu'il avait quelques secondes, peut-être même moins, pour retourner la situation à son avantage.

Faisant feu de la main gauche avec sa Kalashnikov, il déclippa une des grenades de son harnais de combat, la dégoupilla, compta jusqu'à quatre avant de la balancer vers le centre de la ligne ennemie. Soit les types ne la virent pas venir dans la pénombre, soit ils étaient trop concentrés sur la violence chaotique de l'affrontement et ne prirent pas la mesure de la menace. Toujours est-il qu'ils ne bougèrent pas d'un centimètre et continuèrent de tirer, inconscients du danger mortel qui arrivait vers eux.

La grenade à fragmentation atterrit pratiquement aux pieds du flingueur au centre de la ligne, et il eut juste le temps de baisser les yeux, les sourcils froncés, avant qu'elle ne lui explose à la figure. Le type fut déchiqueté par le shrapnel, littéralement transformé en steak haché, tandis que ses quatre copains étaient désarmés par la violence de l'explosion et dispersés sur l'herbe brûlée, tachée de sang et de débris humains.

Certains auraient peut-être la chance de survivre, mais leur santé n'intéressait pas vraiment l'Exécuteur : l'important était qu'ils soient hors de combat dans l'immédiat et ne constituent plus une menace pour Johnny ou lui-même. Il approcha le point où ils s'étaient effondrés, lorsqu'un pourri se redressa difficilement, cherchant une arme autour de lui. Une courte rafale de l'AKSU le coucha au sol. Pour le compte, cette fois.

Son frère était juste derrière lui quand il atteignit l'angle sud-ouest de la maison, où des projecteurs installés en hauteur diffusaient une lumière artificielle sur le jardin à la française. Mack Bolan fit sauter les deux plus proches, avant d'éjecter son chargeur vide et de le remplacer. L'aile gauche du château ne faisait qu'une dizaine de mètres.

Il n'avait pas la moindre idée du nombre d'hommes qui pouvaient se trouver ici, à l'extérieur comme à l'intérieur de la demeure, mais ils en avaient pour l'instant abattu neuf et ne souffraient pour leur part que d'éraflures ou contusions mineures. Ils avaient déjà presque atteint leur but, dans les temps, et il n'était pas dans la nature de l'Exécuteur de ne pas finir un boulot commencé.

Il jeta un coup d'œil de l'autre côté de l'angle du mur au niveau duquel ils avaient fait une courte pause. Rien. Aucun coup de feu hostile ne claqua durant sa furtive apparition.

— On dirait que c'est O.K., dit-il. Mais mieux vaut faire gaffe.

Il passa le coin, le buste penché vers l'avant et les jambes fléchies, toute son attention concentrée sur les fenêtres illuminées, juste devant. Aucun mouvement, toujours, tandis qu'il se rapprochait et s'apprêtait à passer sous la première fenêtre.

Il avait presque atteint la seconde quand il entendit du verre tinter, derrière lui, puis un cri de rage s'élever au milieu des détonations rapides d'un pistolet de gros calibre. Se retournant, il eut le temps de voir une silhouette massive à moitié sortie par la fenêtre, un type qui tirait dans la direction de Johnny.

À cette distance, le Guerrier n'avait pas besoin de viser, et la rafale de trois ogives brûlantes qu'il balança décapita presque le tireur, qui resta suspendu à la fenêtre comme un pitoyable épouvantail. Récupérant une grenade, Bolan la dégoupilla et la balança par la baie vitrée au-dessus de lui, puis s'accroupit jusqu'à ce que la déflagration termine le travail. Le souffle de l'explosion éjecta le pourri sur l'allée et le Guerrier dut l'enjamber quand il passa à sa hauteur pour revenir vers son frère.

Johnny avait réussi à s'asseoir, grimaçant de douleur.

— Kevlar, dit-il en se tambourinant le torse avec le poing, à la manière de Tarzan.

Le petit choc le fit aussitôt tressaillir.

— Tu peux te lever ?

— Ouais. Allons-y.

Bolan tâcha de contenir l'intense sentiment de soulagement qui le submergeait. La moindre distraction, au cœur de la bataille, pouvait signifier la mort, et ce, quelle que soit l'émotion qui suscitait ce moment d'absence, d'inattention. Or, la priorité des priorités, c'était de rester vivant.

Dans le silence soudain, Bolan entendit une portière de voiture claquer. Puis ce fut un moteur qui démarrait.

Il pensa aux véhicules stationnés à l'ouest du perron, et il eut la vision de son gibier qui lui glissait une nouvelle fois entre les doigts, pour disparaître Dieu sait où.

La chasse avait déjà duré trop longtemps, lui faisant traverser pratiquement la moitié de la planète. Bolan éprouvait un besoin

intense, urgent, d'y mettre un terme, ici et maintenant, une bonne fois pour toutes.

— Ils se tirent ! confirma Johnny.

Et il s'était déjà élancé. Bolan fonça derrière lui, le rattrapa. Quelques mètres de plus, quelques secondes. Il ne leur fallait pas plus de quelques secondes, pensa-t-il, alors qu'il plongeait pour affronter l'ennemi.

— Attendez ! dit Noble Pruett dans un sifflement, visiblement déjà hors d'haleine.

— On n'a pas une minute à perdre ! répliqua Christian Keane en se retournant.

Sous la lumière des projecteurs éclairant le devant du château, il avait les yeux fous. Avec sa valise dans une main et son flingue dans l'autre, il faisait penser à un type en train de dévaliser une banque.

— Il faut réfléchir à ce qu'on fait, à notre destination...

— On le fera en route, bon Dieu ! Vous êtes dingo, ma parole ! Comme si on avait le temps de faire une petite pause en pleine fusillade pour papoter !

Tout en parlant, Keane tendit le cou pour regarder derrière Pruett. Il fit un pas de côté, avança d'un bon mètre vers la maison, comme s'il s'attendait à voir quelqu'un apparaître et l'affronter en combat singulier.

Exactement ce dont Noble Pruett avait besoin.

Passant la main sous sa veste, il empoigna le Derringer double-action qu'il s'était fait remettre à l'ambassade américaine. Il contenait deux cartouches Smith & Wesson calibre 40. À cette distance, une seule suffirait.

Il approcha le canon à quelques centimètres du crâne de Keane, juste derrière l'oreille gauche, le dirigeant légèrement vers le haut en direction du front, et murmura :

— Désolé.

Puis il pressa la détente avant que Keane ait eu le temps de tourner la tête.

D'aussi près, le Derringer partit vers l'arrière, repoussé par la violence du souffle. Mais le temps que le recul se répercute dans les muscles du tireur, Keane s'était écroulé dans l'herbe, secoué de convulsions. Le sang s'écoulait de son crâne fracassé pour ruisseler sur l'allée de gravier.

Pruett leva les yeux à temps pour s'apercevoir que tous les conjurés le fixaient. Impossible de dire s'ils étaient effrayés, inquiets, ou seulement surpris, et franchement, il s'en foutait.

— C'était un poids mort, constata-t-il en rempochant le Derringer, avant de s'accroupir et de débrider le lien en plastique qui retenait la

valise au poignet du mort et de récupérer le Walther P-5. Nous avons une meilleure chance d'atteindre notre cible si je m'en charge moi-même.

— Parce que vous voulez continuer ? demanda Krestyanov.

Dans son regard, Pruett vit de la surprise. Sincère.

— Très bien, reprit le Russe. Alors, nous devrions y aller, maintenant.

— Je vais prendre sa voiture, indiqua Pruett. Passez devant.

Il fut obligé de poser la valise, puis le pistolet, puis s'accroupit de nouveau au côté du cadavre de Keane pour fouiller dans ses poches, à la recherche de ses clés.

Alors qu'il se redressait et se dirigeait vers la voiture de location de son homme de main, et tandis que Krestyanov et les autres rejoignaient déjà leur véhicule, il s'avisa soudain qu'il n'y avait pas eu de détonation ni d'explosion depuis une bonne minute et il eut foutrement peur.

C'était une expérience assez rare, pour Pruett. Il ne craignait pas grand-chose, hormis qu'on découvre ses manœuvres tortueuses avec les Russes, tout ce qu'il avait manigancé pour refaire le monde et se placer lui-même au sommet de la hiérarchie bureaucratique.

Sans oublier la mort, bien sûr. Impossible d'oublier la mort.

Résolu à ne pas mourir maintenant, Pruett trouva un sursaut d'énergie ; il se mit à courir au lieu de simplement marcher vers la voiture de location. À cet instant, il entendit de nouveau des déflagrations, les lumières extérieures s'éteignirent, et il accéléra l'allure dans l'espoir de sauver sa vie.

Et sauver aussi sa précieuse marchandise, afin de ne pas manquer son rendez-vous avec le pouvoir.

Les cibles étaient déjà en train de se disperser quand Johnny en eut un premier aperçu, une demi-douzaine de types qui filaient vers la limousine noire tandis qu'un autre sprintait en direction d'une berline, stationnée entre deux voitures de sport. Sur l'allée, un pourri était étendu sur le ventre, dans une mare de sang.

Cela suffit à Johnny pour avoir l'explication du coup de feu isolé qu'il avait entendu l'instant d'avant. Ses ordures avaient commencé de s'entretuer. Il comprit rapidement pourquoi, lorsqu'il reconnut la valise métallique que portait l'homme qui courait.

— J'ai repéré notre colis ! lança Johnny, sans savoir si son frère l'avait entendu, et encore moins s'il avait saisi le sens de ses mots.

Le temps manquait pour s'en assurer. Il s'était élancé, tiraillant avec l'AKSU tout en courant.

Toucher une cible mouvante était une chose ; atteindre un type en pleine course alors qu'on est soi-même en mouvement en est une autre. Johnny fut trahi par sa hâte, et ses premières balles manquèrent

largement leur objectif, explosant le pare-brise de la Lamborghini stationnée à côté de la berline.

Très mauvais, ça.

L'alarme de la voiture de sport italienne s'était mise en marche, ajoutant une note supplémentaire au caractère chaotique de la scène, alors que des flingues commençaient à tirer. Le type qui courait se retourna et balança un « double tap » en direction de Johnny. Il portait la valise de la main gauche et son pistolet dans la droite, mais quelque chose de brillant, entre ses dents – sans doute des clés de voiture –, attira fugitivement son attention tandis qu'il se baissait pour échapper au feu nourri.

Il y eut d'autres coups de feu, dus à son frère, cette fois, et les réponses qu'ils suscitèrent : deux ou trois gardes du corps répliquèrent avec leurs Kalashnikov, du côté de la limousine, et deux autres avec leurs pistolets, mais sans grande conviction.

Johnny lâcha une nouvelle rafale vers le fuyard à la valise, faisant de son mieux pour ne pas toucher celle-ci. Du coup, entre cette précaution et les zigzags de sa cible, ses balles se perdirent sur la gauche, vers la Porsche stationnée là.

« Calme-toi, se dit-il, concentre-toi sur ta cible. Ou mieux encore, reste immobile. »

Ce qui ferait de lui une cible idéale, songea-t-il aussitôt. Il avait encore le torse et les côtes terriblement douloureux suite à l'assaut de plomb qu'avait stoppé le Kevlar. Il y avait la douleur, mais aussi la preuve qu'il n'était pas invincible, même avec un gilet pare-balles couvrant une partie de son torse.

Il n'en restait pas moins que s'il laissait le type à la valise se tirer, des gens allaient mourir de façon horrible, connaître une agonie épouvantable parce qu'il aurait choisi de sauver sa propre peau !

Une idée soudaine s'imposa à lui, et il concentra son attention sur la berline de couleur terne qui semblait être la destination de l'homme. Celui-ci venait de se tapir entre la Lamborghini et le côté conducteur de sa voisine. On aurait pu croire qu'il utilisait la valise, à présent entre lui et Johnny, comme bouclier.

Il savait que son adversaire ferait tout pour ne pas atteindre l'ogive.

Johnny se reporta donc sur le véhicule lui-même, dont l'avant lui faisait face. Tout en se mettant en mouvement, il tira. Sa cible, cette fois, était immobile, un objet inerte. Soulevant des gerbes d'étincelles, ses balles explosèrent les phares, pénétrèrent la calandre, pour aller marteler le bloc moteur, cisailer des fils et des tuyaux.

Le percuteur claqua sur une chambre vide, et, sans interrompre sa progression, il éjecta le chargeur, en chercha un autre à tâtons et rechargea le AKSU en courant. Son ennemi se tenait à côté du véhicule criblé de balles, et il resta sans bouger un instant, le visage déformé par

la haine et la fureur, jusqu'à ce qu'il lève son pistolet, le bras tendu, et commence à tirer.

Le salaud était bon, même dans une position difficile, et Johnny dut se jeter au sol, s'infligeant une nouvelle vague de douleur. Quand il put de nouveau utiliser son arme, il s'aperçut que l'autre avait quitté sa position et courait sur la pelouse, vers le portail, la route nationale et les ténèbres impénétrables qui s'étendaient au-delà.

Avec un juron, il se redressa et se lança une nouvelle fois à sa poursuite.

— Ils vont tous nous tuer ! bêla Zhenya Romochka, qui eut un mouvement de recul quand Krestyanov le poussa pour entrer dans la limousine.

— Nous ne sommes pas encore morts, répliqua le colonel. Mais ça risque d'arriver si vous ne fermez pas votre gueule et si vous ne vous bougez pas le cul.

— Comment osez-vous...

Krestyanov le frappa violemment au visage, lui envoyant des ondes de douleur à travers tout le corps.

— Dans la voiture ! aboya-t-il en pointant son arme entre les yeux de Romochka. Ou je vous laisse ici.

Même pour quelqu'un d'aussi inexpérimenté que l'homme politique, il était évident qu'il ne le laisserait pas ici *vivant*, et il s'engouffra donc dans l'énorme véhicule, cherchant à s'asseoir aussi loin que possible de Krestyanov. Tolya Valerik entra ensuite dans l'habitacle, plongeant pour échapper aux tirs. Son second, Bogdashka, prit encore le temps de tirer à deux reprises vers la maison, avant de les rejoindre.

Il ne restait plus que les gardes du corps de Valerik, sans doute les deux seuls rescapés de l'équipe, qui balançaient des rafales vers la maison et se tournaient régulièrement vers la limousine, attendant leur tour de monter à bord. Krestyanov vit distinctement leurs mâchoires se décrocher quand il bloqua l'accès à la voiture pour leur donner ses instructions :

— Vous deux, vous couvrez notre retraite, dit-il. Je veux partir sans encombre. Lorsque nous aurons franchi le portail, prenez une des voitures et retrouvez-nous là où vous savez.

Les tueurs étaient arrivés à bord de plusieurs voitures. Krestyanov se foutait bien de savoir où étaient les clés – presque autant que de savoir si les deux autres pourraient quitter la propriété vivants.

Avant que les soldats aient la possibilité de protester, il verrouilla la portière. Le moteur tournait et le chauffeur attendait les ordres.

— Fais-nous sortir de là ! aboya Krestyanov.

Les balles ennemies pilonnaient la limousine quand elle s'ébranla, puis accéléra. Le véhicule n'était pas blindé, mais aucun des projectiles

ne réussit à pénétrer l'habitable. Krestyanov jeta un coup d'œil par la vitre arrière et vit les soldats qu'il venait d'abandonner vider le chargeur de leur Kalashnikov en direction du château. Il se tournait pour faire face à Romochka quand un mouvement, sur la pelouse, attira son attention. Il se pencha pour mieux voir, le front pressé contre la vitre teintée de sa portière.

Ce qu'il découvrit le fit presque éclater de rire. Un homme, seul, courait à travers la pelouse du château, vers la route, une grosse valise métallique rebondissant contre sa jambe gauche à chaque foulée. Le visage blême de Pruett était figé en une grimace de douleur et d'épuisement. À une cinquantaine de mètres derrière lui, un homme s'était lancé à sa poursuite et comblait inexorablement la distance qui les séparait.

— Attention ! lança Krestyanov à l'adresse de son chauffeur. Là, sur la pelouse, tu t'arrêtes pour charger l'homme à la valise !

Sans discuter, le conducteur tourna le volant, et la voiture quitta l'allée pour s'engager sur la pelouse.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ! s'écria Romochka. Il n'est pas question qu'on s'arrête, bon Dieu !

— Ça ne prendra qu'une seconde, assura Krestyanov.

— On n'a pas une seconde !

— Silence ! Nous ne pourrions rien accomplir si nous perdons la valise.

Tous les occupants de la voiture le regardèrent avec ce qui ressemblait à de l'incrédulité.

— La valise ! lâcha Romochka. Vous voulez qu'on prenne l'ogive sur nos genoux ? Vous êtes cinglé !

— Vous savez très bien qu'il n'y a rien à craindre, répondit Krestyanov. Mais si vous avez la trouille, vous n'avez qu'à descendre et vous démerder. En fait, si vous ne la fermez pas tout de suite, je vous fous moi-même dehors !

Romochka était sur le point de répliquer, mais il jugea plus prudent de se taire. Il se laissa aller contre le dossier de la banquette sans un mot de plus.

Dans le même temps, la limousine virait pour aller intercepter la trajectoire de Noble Pruett. Celui-ci courait assez vite, mais pas assez pour distancer l'homme qui était à ses trousses. Encore quelques secondes, et le type allait sans doute décider qu'il pouvait tenter un tir et abattre son gibier.

À moins que Krestyanov n'intercepte d'abord Noble Pruett et sa précieuse valise.

D'abord, l'Américain ne parut pas comprendre ce qui se passait lorsque le long véhicule noir lui coupa la route. Mais quand Krestyanov ouvrit sa portière et l'appela, un sourire lui passa sur ses lèvres. Il se

pencha vers l'avant, puisant en lui-même ses dernières forces pour trouver de la vitesse supplémentaire.

Mais c'est au moment où il se croyait sauvé que les balles perforantes le rattrapèrent, le frappant en pleine course et poursuivant leur trajectoire mortelle pour aller percer la carrosserie du véhicule, tandis que Pruett s'écrasait sur le ventre à deux mètres à peine de ses complices.

— Nom de Dieu ! beugla Krestyanov en se penchant pour refermer la portière.

Il se tourna vers le chauffeur, grondant comme un animal blessé :

— Mais qu'est-ce que tu attends, abruti ? Fais-nous sortir d'ici !

Bolan vit ses premières balles atteindre la limousine alors qu'elle s'éloignait, mais il savait que les dégâts étaient superficiels, et il fut contraint de se concentrer sur les deux tueurs que son gibier avait laissés en arrière-garde. Ils étaient tous deux armés de Kalashnikov, ils savaient s'en servir, mais la peur et le stress jouaient sur leurs réflexes et la qualité de leur tir. Une légère différence qui permit au Guerrier de balancer deux courtes rafales qui couchèrent les deux hommes pour le compte.

Il perdit alors des secondes précieuses à chercher d'autres cibles autour de lui. Il n'en trouva pas. Seul le porteur de la valise en aluminium courait à longues foulées en direction du portail, Dieu seul savait pourquoi, avec Johnny à ses trousses. Quant à la longue voiture noire, elle prenait de la vitesse sur l'allée, et Bolan sut qu'il ne la rattraperait jamais à pied.

Il passa en courant devant la Lamborghini, dont l'alarme stridente hurlait toujours et passa la berline, avec son radiateur qui fuyait. La Porsche avait aussi été victime des balles de Johnny, mais sans qu'il y ait apparemment de dégâts trop importants à déplorer. Par chance, les clés se trouvaient sur le contact, et le moteur fit bientôt entendre un grondement régulier. Fermant la portière derrière lui, l'AKSU sur ses genoux, le Guerrier passa aussitôt la première. Il fit faire un demi-tour complet au véhicule, le pied bloqué sur la pédale d'accélérateur, et se mit à rouler comme un dingue.

Alors qu'il gagnait du terrain, il vit la limousine changer soudain de trajectoire et s'engager sur la pelouse, afin d'intercepter le fuyard à la valise. Le rendez-vous était sur le point de se faire, avec succès, quand Johnny tira sur la silhouette en mouvement. Stoppé net dans son élan, le type s'écroula ; la limousine dérapa en faisant voler des mottes de terre de tous les côtés et retrouva l'allée, en direction du portail.

La Porsche était déjà en troisième, et Bolan ne rétrograda pas. Il fonçait droit sur l'allée, à l'endroit où elle décrivait une courbe. Le conducteur du véhicule ennemi ne semblait pas avoir remarqué qu'il

était pourchassé. À ce rythme, s'il ne repérait pas très vite la Porsche, ils allaient se percuter avec une force terrible.

Dans cinq... quatre... trois... deux... une...

Au tout dernier moment, Bolan se tendit en prévision du choc, tourna le volant juste ce qu'il fallait pour éviter une collision de plein fouet, et percuta l'énorme véhicule à environ un mètre de sa roue avant droite.

Alors que le capot s'était complètement ratatiné vers le pare-brise, le moteur de la Porsche laissa échapper un dernier crachotement, avant de se taire. La voiture tournoya sur elle-même, violemment repoussée par l'autre véhicule, beaucoup plus lourd et plus robuste.

La limousine sembla continuer sur sa lancée, ralentissant à peine, jusqu'à ce qu'elle heurte le tronc d'un saule pleureur et cale. Déjà sorti de la Porsche, Bolan, un genou au sol, surveilla la voiture, à moitié enfouie sous les branches pendantes du saule.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, et vit Johnny récupérer l'ogive, avant de se diriger vers lui d'une démarche prudente. Le Guerrier se concentra sur la limousine, alors que les portières s'ouvraient l'une après l'autre et laissaient sortir ses passagers dans la nuit.

Il reconnut Tolya Valerik, appuyé contre l'épaule d'un autre homme qui devait avoir à peu près sa taille et son âge et brandissait un pistolet. L'Exécuteur les abattit tous les deux, d'une rafale de huit balles qui les coucha sur le dos sans qu'ils aient eu le loisir de répliquer.

Combien d'occupants la limousine abritait-elle encore ?

Il la contourna rapidement et entrevit un jeune type qui commençait de sortir par la portière ouverte du conducteur. Il le renvoya d'où il venait d'une courte rafale, à dix mètres. Les jambes du type s'agitèrent un bref instant, avant de s'immobiliser.

— Si vous comprenez l'anglais, lança Bolan aux éventuels passagers de la voiture, écoutez-moi bien : vous avez cinq secondes pour sortir de votre plein gré, avant que j'utilise des grenades.

— Nous sortons, répondit une voix masculine, pas aussi choquée qu'il aurait voulu. Je vous en prie, ne tirez pas.

Le Guerrier devina que la voix calme qu'il venait d'entendre n'appartenait pas à la première personne apparue, un gros type suant de trouille et dont les cheveux huileux lui tombaient sur le visage. À la façon dont ses dents étaient découvertes, on devinait qu'il était soit terrifié, soit au bord de la crise cardiaque. Derrière lui – juste derrière lui, même –, un homme de haute stature leva les yeux vers Bolan, qui reconnut aussitôt ce visage impassible.

Vassily Krestyanov.

— Faites donc attention, avec cette arme, dit le Russe. J'imagine que vous ne voulez pas tuer un membre important du Parlement russe, n'est-ce pas ?

— Vous croyez ?

— Ce serait mauvais pour les relations internationales, souligna Krestyanov, qui souriait avec assurance.

Tout en parlant, il posa sa main gauche sur l'épaule du gros homme tandis qu'un pistolet se matérialisait dans sa main droite et venait se presser contre la tempe de l'homme politique.

— Vous allez vous en charger pour moi ? interrogea Bolan.

— En dernier recours seulement, répondit l'ancien officier du K.G.B. Je préférerais m'en aller d'ici et l'emmener sain et sauf.

— Vous pouvez toujours rêver...

— Vous et moi, nous sommes des professionnels, n'est-ce pas ? lança Krestyanov. Je le vois dans votre regard. Nous comprenons qu'il n'y a rien de personnel dans cette pénible affaire.

— Vous avez peut-être raison..., répondit Bolan, qui, d'une rafale, les eut abattus tous les deux avant même d'avoir fini sa phrase... ou peut-être que vous avez tort, ajouta-t-il à titre d'oraison funèbre.

— C'est fini ? demanda Johnny en venant le rejoindre, la grosse valise en aluminium à la main.

— Pour ce soir, je crois que oui.

— Il va falloir qu'on refile ce bagage à quelqu'un. Je ne me vois pas essayer d'enregistrer un truc pareil pour notre vol de retour.

— Hal doit bien connaître une personne qui s'en chargera. Mais d'abord, fichons le camp d'ici. J'ai besoin d'air frais.

— Tout à fait d'accord.

Et dans la nuit, ils prirent la direction de la voiture qui les attendait sur un petit chemin de campagne désert.

ÉPILOGUE

— J'ai l'impression qu'on a raté un gros poisson, fit remarquer Mack Bolan.

Le soleil brillait haut dans le ciel de ce mercredi matin. Le Guerrier avait rendez-vous sur le Mail, à Washington, à deux pas de la longue file des touristes qui attendaient pour entrer dans le musée de l'Air et de l'Espace.

— En effet, confirma Hal Brognola. Sauf que tu ne pouvais pas savoir. Il a fait l'impasse sur la petite sauterie organisée par les Russes en vallée de Chevreuse. Il s'est dégonflé et a disparu avant que tu aies une chance de croiser son chemin.

— Disparu ?

Brognola prit une feuille pliée en quatre, la photocopie d'une dépêche d'agence rangée dans une poche intérieure de son pardessus, et la tendit à l'Exécuteur. Il y était question du suicide du sénateur Hargus Webber, dans sa résidence de Georgetown. La cause de la mort, selon les enquêteurs de la police et du F.B.I., était le coup de feu qu'il s'était porté à la tempe, avec un pistolet qu'on avait retrouvé dans sa main. Une petite note avait été laissée en évidence sur son bureau, non loin de son cadavre, mais la police n'en avait pas encore dévoilé le contenu.

— Un suicide, tiens... Notre supposé futur Président se serait fait sauter le caisson. Un manque de nerfs regrettable. Il a expliqué son geste ? demanda Bolan, sceptique.

— Ce n'est pas lui qui a écrit la lettre.

Brognola plongea de nouveau la main dans son par-dessus, et en sortit une seconde feuille de papier. Bolan la déplia. Il s'agissait encore d'une photocopie, avec seulement trois mots imprimés au milieu de la page, en gros caractères.

« PRUETT A PARLÉ. »

— Allons bon ! Qui a envoyé ça ?

Brognola haussa les épaules.

— Aucune empreinte, dit-il. L'enveloppe et le timbre étaient autocollants, donc rien à attendre de l'ADN. On a pu découvrir que ce

billet avait été posté dans une boîte aux lettres de Constitution Avenue. Pour ce qui est de l'imprimante, c'est probablement une Hewlett Packard, comme il y en a des centaines de milliers dans le pays...

Bolan rendit les deux documents avec un sourire las.

— Qui l'a dénoncé ?

— Ton copain, Deckard, a fait son rapport à Langley de ce qu'il avait appris au sujet de Pruett et de son larbin au cours de votre balade. Il a fait ça depuis Moscou, juste avant de se faire descendre sur la route de Saint-Petersbourg. Un consciencieux, le bonhomme. À partir de là, quelqu'un a dû lancer une enquête discrète. Ce cher sénateur a peut-être déjeuné une fois de trop avec Pruett. Peut-être que son relevé de téléphone a parlé. Qui sait ?

À l'évidence, le numéro Un du *Justice Department* n'était pas disposé à partager les détails, et cela n'avait d'ailleurs plus beaucoup d'importance.

— Au moins, leur conspiration foireuse a échoué, murmura Bolan.

— Je l'espère.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Oh ! Simplement que tu as mis les pieds dans la fourmilière mais que toutes les fourmis n'ont pas été tuées en France. Il faut juste espérer que les survivants ne sont que des soldats, pas des généraux. En tout cas l'ogive nucléaire ne fera plus de mal à personne. Écoute, Striker, je ne sais pas comment tourner ça, mais...

— N'essaie pas, proposa le Guerrier. Nous en avons déjà parlé. Aucun de nous n'est à l'abri de ce genre de conneries, et tu le sais. D'ailleurs, si nous n'étions pas aussi parano, l'un comme l'autre, nous ne serions sans doute plus vivants, aujourd'hui. J'avoue que ça a été un moment désagréable et je m'en veux d'avoir manqué de confiance en toi. Tu t'es fait manœuvrer, mais moi aussi. Après tout, c'était le but de Pruett et il a failli réussir. Tu ne pouvais pas deviner...

— J'aurais dû, répondit Brognola, visiblement abattu. Ce genre de conneries, comme tu dis, ne devrait pas arriver. Pas comme ça.

— Le mieux, c'est de tirer un trait sur cette histoire, d'accord ?

— Très bien, si tu le prends comme ça. Mais je te dois...

— Rien ! coupa Bolan.

— D'accord, rien.

Brognola s'éclaircit la gorge, avant de demander :

— Comment va Johnny ?

— Oh ! lui... il ne se pardonne pas de m'avoir entraîné dans ce mic-mac alors qu'il travaillait sur une banale histoire de disparition. J'ai beau lui avoir expliqué qu'il avait rendu un fichu service au monde, il ne veut pas en démordre. Je lui ai fortement conseillé de prendre des vacances. Il nous restait *quelques* liquidités récupérées auprès de Tolya. Il a tout le temps devant lui.

— Et il a de la compagnie ? D'après ce que j'ai entendu dire, ce n'est pas très drôle de voyager seul.

— J'ai aussi entendu dire ça, répondit Bolan en souriant. Elle est vraiment sexy ! Mais il va devoir encore changer de nom, de ville et de profession, et ça, c'est ma faute !

— Ne t'inquiète pas trop. Nous nous occuperons bien de lui. Il parle de s'installer au Canada.

— Il a horreur du froid !

— Oui, mais il a encore plus horreur des emmerdes, pour ce que j'en sais.

— À le voir en action, je n'aurais pas dit ça...

Il laissa aller sa tête en arrière. Le soleil de ce mois de janvier lui semblait plus chaud qu'à l'ordinaire. Il salua de la main son vieux complice et s'en allait déjà, lorsque le grand fédéral lui demanda :

— Où tu vas ?

L'Exécuteur eut un demi-sourire et répondit d'une voix un peu lasse :

— Oh ! je rentre à la maison...

FIN

